Fr
943.053
Mir | De-L
27672

00027672

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

DE LA MONARCHIE

PRUSSIENNE,

SOUS

FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME SECOND.

LISTE
DES TABLEAUX

CONTENUS dans le second volume in-8°. de la Monarchie Prussienne.

Livre II, page 20. Tableau général de l'étendue et de la population des états du roi de Prusse.

Livre II, page 24. Tableaux des dons faits par Frédéric II à ses provinces, dans les quatre dernieres années de sa vie.

Livre II, page 38. Tableau des accroissemens successifs et naturels de la population dans les provinces de la Monarchie Prussienne, selon notre hypothèse, calculés de cinq en cinq années, pour éviter les fractions et le reproche d'une exactitude trop minutieuse.

Livre III, page 61. Liste des produits qui ont été exportés de la Prusse orientale en mil sept cent quatre-vingt-cinq.

Livre III, page 152. Liste (sans titre) des grains venus par eau à Berlin en mil sept cent quatre-vingt-quatre.

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND;

AVEC UN APPENDICE

Contenant des Recherches sur la situation actuelle des principales Contrées de l'Allemagne.

Par le Comte DE MIRABEAU.

Habuerunt virtutes spatium exemplorum.
TACIT. Agricolæ vitâ. §. 8.

TOME SECOND.

Prix de l'in-8° en feuilles, 50 liv. — Broché 51 liv.
— de l'in-4° en feuilles, 78 liv. — Broché en carton, 80 liv.

27672

A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

00027672

DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE, SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND.

SUITE DU LIVRE SECOND.

ÉTATS DU CERCLE DE WESTPHALIE,

Appartenans à la Maison de Brandebourg.

VIII.

LA PRINCIPAUTÉ DE MINDEN.

LA principauté de Minden est bornée au nord par le comté de Diepholz et de Hoya, appartenant à la maison de Hanovre; à l'est par le comté de Schaumburg, appartenant partie à un comte de la Lippe, et partie à la maison de Hesse. Au sud, Limites.

elle tient au comté de Ravensberg; à l'ouest, elle joint l'évêché d'Osnabruck.

Etendue et population.

La principauté de Minden a trente-un milles carrés ou quatre-vingt-quatre lieues carrées d'étendue. On y a compté en mil sept cent quatre-vingt-trois, cinquante-sept mille cent dix-sept habitans, sans le militaire. Si l'on y ajoute celui-ci, on pourra évaluer la population de cette contrée à cinquante-huit mille cinq cents, ou cinquante-neuf mille individus, ce qui en donne dix-neuf cents par mille carré: population foible sans doute.

Minden.

Minden, qui en est la principale ville, située sur le Weser, avoit en mil sept cent quatre-vingt-trois, mille cinquante maisons, avec cinq mille cent soixante-dix-huit habitans sans la garnison, et environ huit mille en la comptant.

Navigation intérieure.

Le Weser traverse le côté oriental de la principauté de Minden dans toute sa longueur.

IX.

LE COMTÉ DE RAVENSBERG.

Ce comté tient au nord à la principauté de Minden ; à l'est, à la partie Hessoise du comté de la Lippe-Schaumburg. La pointe méridionale touche le comté de Rittberg, et tout le reste est enclavé dans les évêchés de Munster et d'Osnabruck. Limites.

Son étendue est de vingt milles carrés ou cinquante-six lieues carrées. Sa population étoit en mil sept cent quatre-vingt-trois, de soixante-onze mille trois cent soixante-six habitans, sans le militaire, et de soixante-treize mille cinq cents en l'y comprenant ; ce qui donne trois mille six cent soixante-quinze habitans par mille carré. C'est-là sans doute une très-belle population. Minden et Ravensberg sont réunis sous le même gouvernement ; voilà pourquoi la liste de leurs naissances et de leurs morts se trouve confondue dans la table jointe aux dissertations de M. de Hertzberg. Elle donne pour l'année mil sept cent quatre-vingt-quatre, cinq mille Etendue et population

trois cent quarante naissances et quatre mille sept cent cinquante-quatre morts. Nous la rapportons d'autant plus volontiers, qu'elle ne contient rien de surnaturel, comme celles que ce ministre nous a fournies jusqu'ici. En la calculant suivant les proportions communes, ces deux pays auroient même une population plus forte que celle qu'on leur assigne, puisqu'elle seroit, en multipliant les naissances par vingt-huit, de cent quarante-huit mille cinq cent vingt; et supposant la proportion des morts aux vivans comme vingt-huit est à mille, de près de cent soixante-dix mille individus, sans compter le militaire, dont les naissances et les morts ne sont pas comprises dans ces listes. Celles des pays sur le bord oriental du Weser, sont apparemment les seules que l'on falsifie, peut-être parce que leur population flattoit plus le monarque prussien que celles des pays au-delà de cette rivière.

Villes et [illegible]

Il y a dans ces deux pays six villes, huit bourgs, deux cent cinquante-cinq

villages, quinze bailliages royaux, et quatre-vingt-quatre terres de gentilshommes, dont quarante dans la principauté de Minden.

Les villes du comté de Ravensberg sont Bielefeld, de sept cent sept maisons et deux mille neuf cents habitans; Hervorden (où il y a une grande abbaye de dames protestantes), de sept cent quatre-vingt-sept maisons, et deux mille six cent soixante-sept habitans; et enfin Vloto sur le Weser, ville assez riche, de deux cent quarante maisons et treize cent soixante-cinq habitans.

Le Weser, par un grand retour qu'il fait de l'est à l'ouest, baigne une extrémité de la partie septentrionale de cette province.

X.

LES COMTÉS DE LINGEN ET DE TECKLENBOURG.

Ces petits pays, séparés l'un de l'autre, sont entièrement enclavés dans les évêchés de Münster et d'Osnabruck, excepté un fragment isolé de Tecklenbourg, qui est Limites.

attaché au comté de Ravensberg. Ils sont situés tous les deux à l'ouest de ce dernier comté.

Etendue et population. Tecklenbourg a cinq mille carrés, et Lingen en a huit. On leur donne dans leur ensemble une population de quarante-cinq mille personnes. Leurs naissances étoient en mil sept cent quatre-vingt-quatre, au nombre de douze cent quatre-vingt-trois, et leurs morts de onze cent soixante-onze, ce qui donne quarante mille personnes à-peu-près. Si l'on admet les quarante-cinq mille individus, on aura trois mille quatre cent soixante habitans par mille carré, ce qui forme une superbe population.

Villes principales. Lingen est une ville de deux cent quatre-vingt-quinze maisons et de dix-huit cents habitans ; Teklenbourg a sept cent cinquante habitans dans cent quarante-cinq maisons.

X I.

LA PRINCIPAUTÉ D'OSTFRIESE.

Limites. La principauté d'Ostfrièse est bordée au nord par l'Océan germanique, à l'est par

le duché de Bremen, qui appartient à l'électeur de Hanovre, au sud par le bas-évêché de Münster, et à l'ouest par la Westfrièse, qui fait partie des sept Provinces-unies.

Etendue e population.

Elle a cinquante-quatre milles ou cent cinquante lieues carrées d'étendue. On y comptoit en mil sept cent quatre-vingt, dans les villes, vingt-quatre mille six cent dix-neuf, et dans le plat-pays soixante-seize mille huit cent quarante-neuf habitans : total, cent un mille cinq cent vingt-huit individus, sans compter le bataillon en garnison à Embden, ni tout ce qui appartient au militaire ; de sorte qu'on évalue la population entière, de cent trois à cent quatre mille habitans, ce qui en donne dix-neuf cent vingt-six par mille carré. Les calculs de dix années depuis mil sept cent soixante-onze jusqu'à mil sept cent quatre-vingt, offrent une section de trois mille trois cent quatre-vingt-huit naissances sur trois mille cinquante-un morts, ce qui prouve qu'en Ostfrièse il n'y a qu'une naissance sur trente à trente-

un vivans, et qu'il meurt environ vingt-neuf individus sur mille.

Villes et villages.

Il y a dans cette province quatre villes et sept bourgs, douze bailliages, quarante-sept terres appartenantes à des particuliers ; onze propriétaires y résident. Les villes contiennent cinq mille deux cent une maisons, dont cent trente-neuf seulement couvertes de chaume.

Les principales sont :

Villes principales.

Embden, qui contient deux mille deux cent cinquante feux, et sept mille neuf cents habitans, sans la garnison. Elle a un petit port, déclaré port franc, et une compagnie pour la pêche du hareng. Sa situation est incommode, en ce que, dans les très-gros temps, l'eau de la mer inonde la ville et y cause des ravages.

Norden, qui compte dans ses murs six cent soixante-quinze feux, et trois mille cinquante habitans.

Aurich, de deux cent cinquante feux, et deux mille habitans.

Et le bourg de Léer, de sept cent quarante-cinq feux, avec quatre mille cinq cents habitans.

Cette province a des priviléges particuliers, qu'elle a conservés, lorsque Frédéric II en prit possession. Entre autres, elle n'est point assujettie à l'enrôlement, et l'on n'y compte que vingt-cinq habitans engagés dans l'état militaire. Priviléges.

L'Ems est la rivière qui forme le port d'Embden, en se jetant dans un sein de l'Océan germanique, nommé le Dollart. Elle ne traverse qu'un angle de la partie méridionale de cette province. La partie septentrionale se trouve par le cinquante-quatrième degré de latitude nord.

X I I.

LE COMTÉ DE LA MARK.

Le comté de Lingen est séparé de la principauté d'Ostfrièse, vers le nord, par le bas-évêché de Münster. En s'avançant de ce même petit comté vers le sud, on traverse le haut évêché de Münster pour entrer dans le comté de la Mark, dont les bornes sont, à l'est, le duché de Westphalie, appartenant à l'électorat de Cologne; au sud et au sud-ouest, le duché Limites.

de Berg, appartenant à l'électeur Palatin ; à l'ouest, l'abbaye de Essen, et au nord, l'évêché de Münster. C'est dans une partie de ce côté que se trouve enclavé le comté de Recklinghausen, qui fait partie de l'électorat de Cologne.

Etendue et population.

On donne cinquante-six milles carrés ou cent cinquante-six lieues carrées d'étendue à cette province. Sa population étoit ;

Années.		Individus.
1771		117,882 (1)
1777		120,154
1781	sans Lippstadt.	120,656
1782	avec Lippstadt.	124,188

(1) Je tire ceci de l'ouvrage cité de M. Normann. Il est vrai qu'on y lit le nombre 177,882, mais c'est assurément une erreur typographique, puisque personne ne parle d'un événement aussi remarquable que celui qui auroit amené un vide de cinquante-sept mille individus dans la population. Au reste, il faut savoir que Lippstadt appartient en commun au roi de Prusse et au comte de la Lippe : le roi y possède exclusivement le droit de garnison et la poste.

En supposant, avec l'auteur des tables statistiques, cent vingt-cinq mille individus dans cette province, on aura une population de deux mille trois cent treize personnes par mille carré.

Il y a dans la Mark ving-quatre villes, qui contiennent toutes ensemble huit mille deux cent soixante-huit feux. Villes.

Les principales sont :

NOMS.	MAISONS.	HABITANS.
Soest	1,204	5020
Hamm	518	2000
Lippstadt	511	2695
Unna	494	2100
Iserlone	737	5000
Altena	603	2900

Un côté de ce pays est très-montueux; l'autre est une plaine coupée de hauteurs. La Roer traverse le comté de l'est à l'ouest; mais elle ne forme pas un grand moyen de communication. Cependant on y a fait, depuis dix à douze années, des ouvrages Navigation intérieure.

assez considérables, pour la rendre navigable, afin de faciliter le transport des sels et des houilles de Unna. On a engagé les princes dont la Roer traverse les états, à y concourir, et l'on y a construit seize écluses, qui ont coûté, l'une portant l'autre, cinquante mille livres chacune. On y navigue à présent depuis Roerort jusqu'à Langenscheid, et même jusqu'à Hattingen, sur des bateaux portant de six à huit cents quintaux (1).

La Lippe longe les bornes septentrionales du comté de la Mark, et passe à Lippstadt, à Ham et à Luynen; mais j'ignore jusqu'à quel point cette rivière est navigable.

XIII.

LE DUCHÉ DE CLÈVES.

On n'a qu'une ou deux lieues à faire sur le territoire du comté de Recklinghausen, ou de l'abbaye d'Essen vers l'ouest, pour passer du comté de la Mark dans le duché

(1) Voyez *Westphælisches Magazin*, n° 6, pag. 93.

de Clèves. Aussi ces deux pays sont-ils soumis au même gouvernement provincial, qui réside dans la capitale de ce duché.

Limites.

Les bornes de cette petite province sont donc, à l'est, l'abbaye d'Essen et le comté de Recklinghausen ; au sud, le duché de Berg, l'électorat de Cologne se joignant de ce côté aux possessions prussiennes de Gueldres et de Moers ; à l'ouest, le Brabant et la Gueldre hollandoise ; au nord, cette même Gueldre et l'évêché de Münster.

Etendue et population.

L'étendue de cette possession est de quarante à quarante-deux milles carrés ou cent seize lieues. On lui donne quatre-vingt-douze mille habitans, ou plutôt, suivant les dénombremens les plus exacts, quatre-vingt-onze mille cinq cent trente-neuf, dont trente-huit mille neuf cent soixante-cinq vivans dans les villes, et cinquante-deux mille cinq cent soixante-quatorze dans les campagnes. Nous comprenons ici la garnison de Wezel, composée de deux mille neuf cent dix têtes.

La population de ce duché est donc d'à-peu-près deux mille deux cents individus par mille carré.

En additionnant les cent vingt-quatre mille habitans du comté de la Mark, et les quatre-vingt-douze milles du duché de Clèves, vous aurez deux cent seize mille habitans pour ces deux provinces. M. de Hertzberg leur donne sept mille huit cent deux naissances et six mille deux cent quatre-vingt-quatre morts pour l'année mil sept cent quatre-vingt-quatre. Les unes donnent, d'après les proportions connues, deux cent dix-huit mille cinq cents, et les autres ; deux cent vingt-quatre mille cinq cents individus, ce qui approche beaucoup des nombres indiqués. Ainsi l'on peut évaluer la population de cette province à deux cent vingt mille habitans, sans erreur sensible.

Villes principales.

Les principales villes sont :

Clèves, ayant cinq mille cent quatre-vingt-dix-sept habitans dans neuf cent quinze maisons.

Emmerich, contenant trois mille cinq cent quarante-cinq habitans, et neuf cent quatre-vingt-dix-huit maisons, mais soixante-trois emplacemens dévastés.

Wesel, sept mille quatre-vingt-seize habitans, dont deux mille neuf cent dix personnes appartenantes à la garnison, mais sans compter les troupes elles-mêmes. Wesel étoit autrefois une forteresse avec une citadelle: on a démoli les ouvrages de la ville, et l'on n'a laissé subsister que la citadelle.

Duysbourg a six cent cinquante-quatre maisons, et trois mille cinq cent trente-un habitans. Il s'y trouve une petite université peu importante.

Goch, contient deux mille cent quatre-vingt-douze habitans, dans quatre cent quatre-vingt-une maisons.

Navigation intérieure.

Peu de pays sont mieux doués des faveurs de la nature que cette petite contrée. Le Rhin la traverse dans toute sa longueur. Ce fleuve reçoit la Lippe à Wesel. Le duché embrasse aussi une petite portion de la Meuse par son extrémité

la plus occidentale. Cependant sa population n'a pas augmenté depuis mil sept cent cinquante-six ; au contraire, elle a souffert une diminution de mille quatre-vingt-trois têtes dans les villes ; il est vrai qu'en revanche les campagnes ont gagné neuf cent quarante-neuf habitans. On voit aussi des places vides dans presque toutes les villes, ce qui provient sans doute des dévastations que ces provinces ont souffertes par d'anciennes guerres (1).

XIV.

LA PRINCIPAUTÉ DE MOERS.

Limites, étendue, population.

Ce petit pays, qui n'a que six milles carrés d'étendue, doit être considéré comme un supplément au duché de Clèves, à l'extrémité méridionale duquel il touche, étant borné au sud-est par le duché de Berg, et embrassé dans tout le reste de son

(1) *Westphælisches Magasin*, n° 7, pag. 187 et suivantes, ann. 1786. *Journal von und fur Deütschland*, ann. 1784, n° 8, pag. 75 et suivantes.

son contour par la Gueldre prussienne. L'auteur des tables statistiques lui donne dix-sept mille habitans; mais M. Normann, observateur bien plus exact, lui en donne vingt-trois mille, et son calcul est fondé sur les naissances et sur les morts. Les premières ont été au nombre de sept cent vingt-deux, et les autres de six cent trente-une en mil sept cent quatre-vingt-quatre. Suivant les premières, combinées dans les proportions communes, ce pays contiendroit un peu plus de vingt mille, et suivant les autres, vingt-deux mille cinq cents habitans. Enfin, on ne peut guère évaluer la population de ce pays à moins de vingt mille habitans, ce qui lui donne plus de trois mille trois cents individus par mille carré.

Villes. On y trouve deux villes: Moers, de cent cinquante-cinq maisons et quinze cents habitans, et Crefeld, de sept cent quatre-vingt-quinze maisons, contenant cinq mille huit cents individus.

Navigaion. Le Rhin traverse ce petit pays dans toute sa longueur.

XV.

DUCHÉ DE GUELDRES.

Après bien des disputes sur la succession d'Orange, le duché de Gueldres, tel que le possède aujourd'hui le roi de Prusse, fut cédé à la maison de Brandebourg en mil sept cent treize, par la paix d'Utrecht. L'empereur le lui octroya sous un acte particulier, par lequel le roi de Prusse promit de maintenir et la religion et les priviléges de la province selon l'état d'alors.

Limites. La partie prussienne du duché de Gueldres touche, à l'est, la principauté de Moers et l'électorat de Cologne; au sud, elle est bornée par les pays de Cologne, de Juliers, par la Gueldre autrichienne et le comté de Hoorn; à l'ouest, par le Brabant; au septentrion, elle tient au duché de Clèves.

Etendue et population. L'étendue de ce pays est de vingt-quatre milles, ou de soixante-six lieues carrées. La population en étoit en mil

sept cent quatre-vingt-un, de quarante-six mille neuf cent quarante-deux habitans, dont trois mille neuf cent quarante-six dans trois petites villes, parmi lesquelles Gueldres, la plus grande, n'a pas deux mille habitans. La médiocre population de cette contrée, n'est donc pas tout-à-fait de deux mille habitans par mille carré.

Il ne faut pas s'en étonner. La religion catholique règne en Gueldres, et, du moins, dans l'Allemagne ainsi que dans la Suisse, elle se montre excessivement contraire à l'industrie et à la population. Les contrées catholiques sont, sans comparaison, les plus belles de l'Allemagne; et cependant, de beaucoup, les moins peuplées et les moins industrieuses.

La Meuse traverse la partie prussienne du duché de Gueldres. Navigation.

XVI.

La principauté de Neuchatel et de Valengin.

A peine peut-on compter cette possession au nombre des états du roi de Prusse.

Elle est située à une extrémité de la Suisse, et le souverain y exerce une autorité si foible, que ce pays n'ajoute pas le moindre poids dans sa balance.

Etendue, popul. tion, villes, villages et feux.

Elle a quinze mille carrés d'étendue, et on lui donne quarante mille habitans ou environ, ce qui fait à-peu-près deux mille sept cents habitans par mille carré. Neuchâtel peut contenir six mille habitans; on y compte trois villes, cent treize villages, et sept mille trois cent trente-trois feux.

MARCGRAVIATS D'ANSPACH ET DE BAREUTH.

Nous croyons devoir parler ici de deux pays qui tomberont, à la mort du possesseur actuel, entre les mains du roi de Prusse. Ce sont les deux Marcgraviats d'Anspach et de Bareuth, situés dans le cercle de Franconie.

Limites.

Les pays voisins de ces deux états sont: la Saxe, par le Voigtland au nord; la Bohême, qui touche, par une extrémité, le cercle de Bavière à l'est; le territoire

de Nürmberg, l'évêché de Bamberg, et une foule de petits comtés, principautés, évêchés, abbayes, etc. au sud et à l'ouest.

Etendue et population.

Le Marcgraviat de Bareuth a soixante-cinq milles carrés d'étendue. On évalue sa population à cent quatre-vingt-cinq mille habitans. Il y est né, en mil sept cent soixante-seize, sept mille cent quatre-vingt-quinze enfans ; et cinq mille quatre cent soixante-neuf personnes y sont mortes. En mil sept cent quatre-vingt-trois, on y a compté six mille neuf cent vingt-neuf naissances, et cinq mille huit cent quatre-vingt-quatre morts. Ces deux années indiqueroient une population de près de deux cent mille habitans, soit par la combinaison des naissances, soit par celle des morts.

On prétend que le Marcgraviat d'Anspach est plus peuplé encore. Il a quatre-vingt mille carrés d'étendue. En le supposant seulement aussi peuplé, il contiendroit environ deux cent vingt-huit mille habitans ; et tous les deux réunis, quatre cent treize mille.

Villes et villages.

Le Marcgraviat de Bareuth renferme dix-huit villes, trente-six bourgs, et deux cent cinquante terres seigneuriales. Celui d'Anspach, quinze villes et dix-sept bourgs, au nombre desquels est celui de Turth, qui, déja très-considérable, se peuple de plus en plus, graces à la mauvaise administration des aristocrates de Nürmberg.

Les principales villes des deux Marcgraviats sont :

Villes principales.

NOMS.	MAISONS.	HABITANS.
Bareuth	900	10,000
Erlangen, où il y a une université		8,500
Culmbach	402	2,665
Hoff sur la Saale	600	5,000
Anspach (1) plus de	900	10,200
Scwabach		6,000

Voilà ce que nous savons, quant à présent, sur la population de ces deux états, qui, sans doute, augmenteront bientôt la puissance prussienne.

(1) Sous le quarante-neuvième degré dix-neuf minutes de latitude nord.

Réflexions générales sur la population des états prussiens.

Le tableau de la population des états prussiens que nous présentons ici comme le résumé des détails que l'on vient de lire, offre plusieurs observations curieuses.

Les provinces les plus éloignées de la capitale, qui n'ont pas avec elle la moindre communication, ou plutôt, qui y portent sans cesse et n'en tirent rien, sont les plus peuplées de beaucoup, et par conséquent les plus riches et les plus florissantes. Ajoutons que le roi de Prusse n'a presque jamais rien fait pour elles. Je joins ici la liste des bienfaits répandus par Frédéric II sur ses états, pendant les quatre dernières années de sa vie. Tous les comptes se fixoient d'avance au commencement de l'année. Ainsi l'on a pu savoir, dès le premier janvier mil sept cent quatre-vingt-six, à quoi s'éleveroient les bienfaits du roi dans cette période, et les noter. Nous tirerons dans peu d'instans, de ce tableau, des résultats que nous osons croire justes et curieux. Mais avertissons ici le lecteur que les pays de Westphalie doivent uniquement leur état florissant à leur

position géographique et à leur constitution.

Ce qui a préservé les provinces de la Westphalie du régime fiscal.

Par leur position géographique, il a été impossible à Frédéric II d'y introduire l'accise, la régie, les monopoles de toute espèce, qu'il maintenoit dans ses autres provinces. Il a fallu qu'il se contentât d'un équivalent que lui payoient les villes, équivalent très-considérable sans doute, mais qui, ne gênant le commerce que par son poids numéraire, ne ruinoit, ne minoit, ne desséchoit pas le peuple. Parmi ces provinces, il en est quelques-unes que leurs priviléges mettoient ou devoient mettre à l'abri des vexations de ce genre; mais les autres, et toutes peut-être, durent ce bien principalement à leur position. Les pays étoient enclavés dans d'autres états; il a, de tout temps, été impossible aux souverains de Brandebourg d'y faire observer leurs loix fiscales. Ces princes ne purent pas travailler là, selon leur systême, à rendre les peuples riches et heureux, en leur ôtant le désir avec les moyens de consommer des produits de la nature ou de l'art venus du dehors.

La constitution de ces provinces a sans doute influé aussi sur leur bien-être. Plusieurs ont leurs libertés et leurs droits particuliers. Telles sont la Gueldre et l'Ostfriese, le duché de Clèves et le comté de la Marck, qui ont conservé des franchises plus grandes que les autres états du roi. Sans doute ces provinces sont, en général, trop à l'autre extrémité du levier, pour que le roi le plus ambitieux soit tenté de violer envers elles ses engagemens. Nous observerons encore qu'il n'y a point de serfs dans ces pays; les corvées y sont plus légères que par-tout ailleurs; enfin, l'espèce humaine y peut respirer avec quelque liberté. Constitution.

Mais le privilége qui a laissé prendre à ces provinces un grand accroissement sans secours extraordinaires, c'est l'affranchissement total des enrôlemens, ou un allégement si considérable de ce droit là où il existe, qu'il ne nuit point à la population. Affranchissement des enrôlemens.

Le roi de Prusse entretient une armée de cent soixante-douze mille hommes, ayant

droit d'enrôlement dans le pays, où chaque régiment a un canton assigné pour en tirer des recrues. Non-seulement de ces cent soixante-douze mille hommes, il n'y en a que dix mille cinq cents ou environ, de répartis dans tous les états prussiens de la Westphalie, ce qui déja seroit un grand avantage; car la population des autres provinces est, à celle de la Westphalie, comme huit et demi est à un (1); et la répartition de l'armée que supportent les provinces à l'orient du Weser, est à celle des provinces d'au-delà, comme quinze deux cinquièmes est à un. Parmi ces dix mille cinq cents hommes des états de Westphalie, il n'y a pas un seul cavalier, autre très-grand avantage; et de ces dix mille cinq cents soldats, cinq mille deux cents à-peu-près ont seuls le droit de recruter dans le pays. Ni le duché de Gueldres, ni la principauté de Moers, ni le duché de Clèves, ni la principauté d'Ostfriese, ni les comtés

(1) Et leur étendue comme onze et deux septièmes est à un.

de Tecklenbourg et de Lingen, ne livrent un seul homme à l'armée prussienne qui ne soit pas enrôlé de son plein gré. La principauté de Minden, le comté de Ravensberg, et une partie du comté de la Mark sont distribués en cantons; mais c'est-là sans doute un objet peu sensible sur une étendue de pays aussi peuplée.

Peut-être cette même raison est-elle une des causes principales qui maintiennent la population du pays de Halberstadt à ce haut degré de splendeur. Cette province, qui a cent vingt-six mille habitans, ne fournit de recrues qu'à un régiment d'infanterie et à un régiment de cuirassiers, et n'a que ces deux corps pour garnison.

Comparaison de la population des provinces d'en deçà et d'au-delà le Weser, d'après les tables des morts et des naissances.

Mais, nous objectera-t-on, tout ce que vous venez de rapporter sur la population des états prussiens prouve que celle des provinces à l'orient du Weser va en augmentant, et bien plus que celle des pays au-delà. Si donc la répartition de la soldatesque, le droit d'enrôlement, les impôts indirects, les monopoles, etc. avoient la tendance fâcheuse que vous leur imputez,

les résultats seroient différens. En effet, quatre millions huit cent quatorze mille habitans à l'est du Weser, ont donné un excédent de cinquante-six mille trois cents naissances ; et cinq cent soixante-cinq mille individus à l'ouest, n'en ont produit qu'environ douze cent cinquante de plus qu'il n'en est mort. Dans une proportion égale, ils auroient dû donner un excédent de six mille six cents naissances. Ensuite, quatre millions huit cent quatorze mille individus, n'ont donné que cent trente-deux mille trois cent trente-quatre morts, et cinq cent soixante-cinq mille en ont eu dix-huit mille sept cent soixante-deux. La mortalité des pays à l'ouest l'emporte donc de plus d'un sixième sur celle des contrées de l'est, puisque, suivant la même proportion, il n'auroit dû mourir dans ceux-là que quinze mille cinq cent trente personnes ou environ. Faites concorder ces faits et votre théorie ; attaquez la foi de toutes ces listes, que nous présente un ministre d'état, comme celles que l'on donne au souverain même, ou convenez que les états

orientaux du roi de Prusse sont dans une condition meilleure encore que les occidentaux. S'ils ne sont pas aussi peuplés, c'est par des causes différentes. C'est la suite des guerres, par exemple, ou même la nature de leur pays, qui ne comporte peut-être pas une plus forte population ; mais ce n'est pas le tort de l'administration de Frédéric II. Au contraire, elle a remédié à ces obstacles ; et les provinces orientales augmentant par ses soins leur population au-delà de la proportion des autres, elles parviendront tôt ou tard au même, si ce n'est à un meilleur état.

Voici les éclaircissemens qui résoudront cette objection, dont nous n'avons pas cherché à diminuer la force, comme il sera aisé au lecteur de s'en apercevoir.

On a vu d'abord, par tout ce qui précède, que nous n'entreprendrions pas la défense des listes. On trompoit beaucoup Frédéric, malgré son extrême vigilance. Mémorable leçon pour les rois ! Car si celui-là a pu être trompé, quel monarque ne le sera point ? Mais il ne l'auroit pas été

du moins autant, s'il n'avoit eu le défaut, préférable à la crédulité sans doute, d'être obstiné, de se prévenir aisément, et de ne pas revenir de ses préventions. . . . . . .
O grands de la terre ! si vous laissez apercevoir une seule fois que la vérité, ou celui qui vous la montre, peuvent vous déplaire, vous êtes perdus ! car les moyens de vous tromper ne manqueront jamais ; il n'y a de ressource pour vous, qu'à faire voir sans cesse et en toute occasion, que vous ne voulez jamais que la vérité !

Cependant, quoique ces listes soient probablement exagérées, elles ne sont pas hors de toute proportion : une année peut être particulièrement fertile en hommes, et remarquablement salubre, ensorte que les naissances y surpassent les morts au-delà des proportions ordinaires, que les autres années ramènent ensuite. Les listes que nous avons données de la population des provinces prussiennes, sont aussi certaines que ces sortes de choses peuvent l'être, et s'accordent passablement bien avec celles des morts et des naissances.

Selon les morts de cette année mil sept cent quatre-vingt-six, la population des provinces orientales seroit de quatre millions sept cent vingt-six mille habitans; selon les naissances, elle seroit de cinq millions deux cent quatre-vingt-deux mille. Le terme moyen, cinq millions quatre mille, approche des quatre millions huit cent quatorze mille que nous avons assignés. Les listes des naissances des provinces westphaliennes donnent une population de cinq cent soixante-trois mille habitans, et nous avons vu qu'elles en ont cinq cent soixante-cinq mille. Il est vrai que d'après la liste des morts, elles contiendroient six cent soixante-dix mille habitans; mais quelque accident naturel doit avoir occasionné cette mortalité peu commune.

Pour s'expliquer cette prépondérance de fertilité dans l'espèce humaine dont paroissent jouir les provinces orientales, il faut considérer d'abord que des contrées déjà très-peuplées doivent laisser moins de place à la population que celles qui

le sont mal, et que dans l'ordre naturel des choses, il doit y mourir plus de personnes à proportion, comme en naître moins.

Effet des dons de Frédéric II à ses provinces orientales.

Mais, et c'est ici le point le plus important pour la solution de ce problême, que n'a pas fait le roi de Prusse pour les provinces orientales? quels travaux n'a-t-il pas entrepris dans l'objet de les peupler? Desséchemens de lacs et de marais, établissemens de colonies, institutions de fabriques, villes rebâties, villages construits à neuf, maisons élévées à ses frais, et gratuitement données aux propriétaires;.... que de bienfaits versés sur elles! Il est vrai que ces provinces avoient souffert de la guerre; mais les autres avoient souffert beaucoup aussi. Le mal des unes a été aussitôt réparé. On a laissé les autres se rétablir d'elles-mêmes. On a donné aux unes des grains, des bestiaux, on a relevé tout ce que la guerre y avoit démoli; les autres ont éprouvé les mêmes malheurs, et n'ont pas reçu les mêmes secours. Eh bien! les propriétaires des provinces westphaliennes se sont relevés de leurs pertes

sans

sans caisse de crédit, sans dons, sans largesses, et ils sont moins ruinés que la noblesse des pays où l'on a tout prodigué.

Ce sont donc les bienfaits de Frédéric II qui ont un peu réparé les maux qu'il leur a causés. Ce sont ses largesses qui soutiennent les provinces orientales, malgré le ver rongeur d'une administration réglementaire, fiscale, inquisitive, forcée à tous égards. Sans ces bienfaits, ou plutôt sans ces palliatifs, les provinces orientales tomberoient même au-dessous de la population médiocre qu'elles ont à présent. Le roi de Prusse a versé millions sur millions dans ces contrées, et cependant il n'a pu leur procurer qu'un bien-être factice et précaire.

Ce n'est donc pas en prodiguant des dons à ses sujets qu'un roi les enrichit et les rend heureux. C'est en les mettant en état de gagner par leur travail. Ce n'est pas en arrosant sa terre qu'un monarque la fait fructifier; c'est en n'en desséchant pas trop les sucs. Une seule loi sage, la délivrance de quelque entrave sur les

personnes ou sur les choses, est un bienfait mille fois plus grand que des millions donnés. Laissez acheter chez vous et vendre tout ce qu'on veut et ce qu'on peut; laissez vos sujets chercher le meilleur prix de leurs denrées quelconques, et acheter au meilleur prix, c'est-à-dire, à celui de la concurrence celles dont ils ont besoin: vous en ferez naître beaucoup davantage; votre pays deviendra en peu de temps et plus et mieux peuplé, qu'en établissant des milliers de colonistes, avec les produits exagérés et désastreux des impôts mal assis, des gênes du commerce, des monopoles, etc. Creusez des canaux, desséchez des marais, si vous avez du superflu; c'est un bel et productif emploi de votre richesse. Cela vaut mieux, ah! bien mieux, et, croyez-moi, cela vous fera même un plaisir plus réel et plus grand à la longue, que le luxe des cours, qu'une superbe chasse, que les plus beaux spectacles, que les voluptés les plus enivrantes. Mais si vous êtes réellement habile, ce sont vos sujets eux-mêmes qui feront

de telles entreprises. Quant aux manufactures, si vous leur donnez un monopole, vous tuez ou vous empêchez de naître deux bons agriculteurs pour avoir un mauvais manufacturier, et c'est là une déplorable politique. En un mot, il ne faut pas qu'un roi donne, il faut qu'il laisse librement acquérir.

Et voulez-vous une preuve bien manifeste qu'un roi donne toujours mal, que ses dons ne procurent jamais les avantages que produit l'industrie particulière? Observez que Frédéric a versé en quatre années treize à quatorze millions de livres dans la Marche électorale, et sans doute plus de cinquante millions depuis la fin de la guerre de mil sept cent cinquante-six. Cependant cette province n'a qu'une population de seize cent quatre-vingt-dix individus par mille carré. Il n'a donné dans ces quatre années que cent vingt mille livres à la principauté de Halberstadt, qui a une population de trois mille individus dans le même espace. Direz-vous que cette principauté est une province plus fertile que

l'autre? Je le veux; mais à quoi servent les dons d'un roi, et ses dépenses, s'ils ne fertilisent pas la province où il les répand? Et si la nature l'a constituée de manière à ne pouvoir être fertilisée, pourquoi verser des trésors dans le tonneau des Danaïdes?

Pour nous, il faut l'avouer, nous croyons que la province de Halberstadt n'a été si bien soutenue que par l'immense contrebande qu'elle a toujours faite. Elle est presque enclavée dans des pays étrangers, et ne tient que par un côté aux états du roi de Prusse. Ainsi, quoique soumise à la même constitution, elle en a moins senti les effets; et non-seulement elle a gagné par la contrebande à l'égard de ses propres consommations, mais elle a fait des gains sur les autres provinces, en leur transmettant une partie des denrées prohibées qu'elle introduisoit dans son sein.

C'est apparemment par la même raison, que le cercle de la Saale est la partie la plus florissante du duché de Magdebourg. Il contient une population de quatre mille individus par mille carré. Le comté de

Mansfeld en a une de trois mille deux cent cinquante, tandis que le reste de ce duché n'en a qu'une de deux mille quatre cent quatre-vingt, et ce n'est pas à une plus grande fertilité qu'il faut attribuer cette différence. La Boerde, le plus grand district de l'autre partie du duché de Magdebourg, est une des contrées les plus fertiles du monde. Il nous paroît donc évident que c'est aux facilités que le cercle de la Saale et la partie prussienne du comté de Mansfeld ont eues de tout temps pour le commerce interlope, qu'il faut attribuer la constante supériorité de leur population et de leur bien-être sur ceux des autres provinces; car il ne faut pas oublier que les gênes et les impôts datent de loin dans le pays de Brandebourg. La contrebande peut-être n'y a pas produit une population et une fertilité qui n'y étoient pas; mais elle y a maintenu les effets des avantages naturels de cette petite province.

La Marche-électorale est de toutes les provinces du roi de Prusse, celle qui a reçu les plus grands bienfaits de son

souverain. C'est cependant celle qui auroit dû en avoir le moins besoin, puisqu'elle contient la capitale, et jouit de tous les avantages que l'opinion vulgaire y attache. Avec ces bienfaits extraordinaires, avec cette capitale, elle ne possède qu'une très foible population, qui a besoin des dons du souverain pour se soutenir. Doutera-t-on encore que tous les prétendus avantages qui résultent d'une circulation immense, des grandes manufactures, des versemens d'argent dans un pays, sont purement imaginaires? Que la liberté des choses et des personnes, jointe à la paix, est le seul moyen de peupler et d'enrichir les provinces?

Frédéric II n'a pas réellement augmenté la population de son pays.

Mais un résultat vraiment digne de la plus sérieuse attention, c'est celui que nous avons réservé pour la fin de ce livre. Nous y avons acquis la preuve mathématique, réduite ici en tableau, que la population, loin de s'être accrue d'une manière surprenante dans les états du roi de Prusse, n'a pas même pris le degré d'accroissement naturel que l'auteur des choses a imprimé

aux générations humaines. Des guerres ont contribué sans doute à cette diminution de la population ; mais un gouvernement sage avoit, disoit-on, réparé, comme par enchantement, les pertes qu'elles avoient occasionnées. Ces pertes d'ailleurs sont manifestement trop grandes pour qu'on puisse les attribuer aux seules dévastations de la guerre. On voit clairement que la main oppressive d'un système erroné en économie politique, a réprimé l'activité naturelle de la population : il est impossible d'en méconnoître la fatale influence.

Voici les principes sur lesquels le tableau ci-joint a été calculé, et les conséquences que nous en tirons.

M. le comte de Hertzberg prétend que sur vingt-six habitans il naît un être humain, et qu'il en meurt un sur trente-six. Ce calcul donne annuellement un accroissement de trente-deux têtes sur trois mille habitans.

Nous, au contraire, nous croyons que dans les états du roi de Prusse il ne naît

en totalité sur vingt-huit habitans qu'un être humain, et qu'il en meurt vingt-huit sur mille. Ce calcul donne cinquante-quatre individus d'accroissement sur sept mille habitans dans le cours ordinaire des choses.

M. de Hertzberg rapporte (1) qu'à l'avènement de Frédéric II au trône, tous ses états ne contenoient que deux millions deux cent quarante mille habitans. Il nous permettra de ne pas nous appuyer sur cette donnée. Ce ministre dit lui-même que les dénombremens donnent des résultats peu certains. Or, celui-ci ne porte ni sur les morts, ni sur les naissances. Nous en concluons qu'il se fonde sur un dénombrement. Nous raisonnerons donc d'après les tables des morts et des naissances, suivant le propre sentiment du ministre dont nous examinons les calculs.

Les naissances de l'année mil sept cent quarante, multipliées par vingt-six,

(1) Cinquième dissertation, dans les additions placées à la fin.

donnent deux millionsde ux cent soixante-deux mille habitans. Les morts multipliés par trente-six, en donnent deux millions huit cent huit mille. Prenons la moyenne, qui forme deux millions cinq cent quatre-vingt-cinq mille habitans, que pouvoient avoir alors les états prussiens. Si l'on y ajoute la Silésie et l'Ostfrièse, que Frédéric-le-Grand possédoit l'une et l'autre en mil sept cent quarante-deux, et que l'on parte de-là comme époque principale, nous aurons pour la totalité de ses sujets dans cette année, le nombre de trois millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille.

En suivant alors le calcul de trente-deux têtes d'augmentation annuelle sur trois mille habitans, et n'en prenant le résultat que de cinq en cinq ans, comme s'il avoit toujours été le même pendant une telle période, ce qui est un avantage pour nos adversaires, notre tableau montrera l'accroissement qu'auroit pris la population prussienne dans le cours naturel des choses. Or, comme il s'en faut de plus d'un million et demi qu'elle ne l'ait pris en effet,

il est clair qu'on ne peut attribuer en entier ce *déficit* aux dévastations de la guerre. Il faut donc en imputer une partie à l'action du gouvernement sur le peuple ; et quand on ne lui en attribueroit que le dixième, le vingtième, le centième, ou même absolument rien, il s'ensuivroit toujours que les opérations du gouvernement n'ont eu aucun effet avantageux sur la population.

Mais pourquoi nous servons-nous d'un calcul que nous reconnoissons erroné ? Nous pourrions dire que c'est parce que les personnes dont nous réfutons l'opinion s'en servent, et que nous avons voulu les combattre avec leurs propres armes ; mais nous en avons une autre raison. Nous ne doutons pas que tel ne fût l'accroissement de la population sous le système de la liberté, même dans les pays septentrionaux, ou du moins dans ceux qui sont sous la latitude des états prussiens, et malgré les guerres et les autres accidens qui pourroient interrompre le cours des choses ; car, outre que l'accroissement

naturel seroit plus grand encore que de un sur vingt-six, les trouées de chaque guerre seroient bientôt réparées par le concours de ceux qui viendroient s'établir dans un pays où l'on jouiroit de la plénitude de la liberté civile.

Dans la partie du tableau que nous avons calculée selon nos principes, nous avons établi qu'à l'avénement du roi, la monarchie prussienne contenoit deux millions huit cent mille habitans. Voici nos raisons. D'abord ce nombre résulte de la liste des morts. On m'objectera peut-être que l'hiver de l'année mil sept cent quarante ayant été très-rude, il a dû mourir plus d'individus. Mais s'il en est mort davantage pour cette raison, il en a dû naître moins pour une raison toute semblable. Ainsi, en admettant que le nombre des naissances a été, en mil sept cent quarante, de cent mille, comme le prétend M. de Hertzberg (1), qui a réduit ensuite ce nombre à quatre-vingt-sept mille, suivant le cours naturel

(1) Cinquième dissertation.

des choses, notre total de deux millions huit cent mille individus revient de même.

Nous avons une autre raison de calculer ainsi, qui nous paroît encore plus forte. « Les listes des morts et des nais-
» sances, nous dit le ministre prussien, ont
» été faites avec toute l'exactitude possi-
» ble, d'après les listes originales que l'on
» conserve dans le dépôt des archives du
» roi, et qui se font doubles, l'une par
» les curés, et l'autre par les officiers de
» police. « Nous croyons en effet qu'aujourd'hui cela se pratique ainsi; mais M. de Hertzberg ne soutiendra pas qu'il en étoit de même en mil sept cent quarante; puisque long-temps après cette époque, Frédéric II s'est vu dans la nécessité d'obliger par des lois pénales les curés à mettre plus d'exactitude dans leurs listes, et dans l'envoi qu'ils doivent en faire au chef du diocèse, par qui elles parviennent au directoire général (1).

---

(1) Par la loi n°. 30, ann. 1765, *Corpus constitutionum Marchicarum*, nous voyons que l'ordre d'envoyer

Veut-on enfin une considération entièrement décisive? Les anciens états que le roi de Prusse possédoit en mil sept cent quarante, forment aujourd'hui une population de trois millions deux cent vingt-huit mille habitans. Il est impossible d'imaginer que l'accroissement de leur population, depuis l'avénement de Frédéric II, ait outrepassé quatre cent mille individus, puisqu'en mil sept cent soixante-quatorze, il y avoit encore dans ces provinces des districts considérablement moins peuplés qu'auparavant. Nous en trouvons la preuve dans le voyage de M. Büsching à Reckhan (1). » Les terres de M. de Rochow, » dit-il, sont moins peuplées qu'avant la » guerre de sept ans ; car en mil sept cent » cinquante-cinq, on y comptoit douze

---

ces listes n'a été donné que le 21 octobre 1757, par une circulaire que nous ne trouvons pas dans la collection. Soit que cette circulaire ait été le premier ordre de ce genre, soit qu'elle ait seulement renouvelé un ordre plus ancien, il reste prouvé qu'il y avoit antérieurement du désordre dans cette partie.

(1) Pag. 222.

» cents habitans, et l'on n'y en compte
» à présent qu'un peu plus de huit cents.
» Dans la dernière guerre, cent hommes
» furent levés comme soldats dans ces
» terres, et ils périrent ou furent pris pres-
» que tous à Landshut ; il fallut par con-
» séquent que le canton les remplaçât. De-
» là vient que l'on trouve encore dans
» ce district beaucoup de veuves de sol-
» dats ».

Le calcul que nous prenons pour base de notre tableau est donc irrécusable. Il reste donc prouvé que suivant notre proportion établie sur l'accroissement naturel qu'auroient eu les états prussiens, si l'on avoit continué à les administrer seulement comme avant l'époque de mil sept cent soixante-quatre, dont nous ferons dans le sixième livre la déplorable histoire, il y a dans la population de la monarchie prussienne un vide de plus d'un million d'individus, qui ne peut s'attribuer entièrement aux effets de la guerre. Nous en concluons que les soins pris par Frédéric II pour accroître sa population, n'ont pas

même servi à réparer le mal qu'a fait à cet égard le reste de son administration, et qu'en laissant aller les choses, il auroit beaucoup plus infailliblement gagné en population, que par ses dispendieuses colonies, ou par ses enrôlemens étrangers, dont nous traiterons ailleurs, ainsi que de l'influence, soit des recrutemens prussiens, soit de la grandeur de l'armée sur la population de la monarchie. Il nous faut réserver les réflexions de ce genre, pour la partie de notre ouvrage où nous considérerons le militaire sous tous ses rapports, et parce que la connoissance des détails est nécessaire pour discerner cette influence, et pour éviter les répétitions dont on n'est que trop voisin, au milieu de tant de détails qui se touchent et s'entrelacent.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Agriculture, et Productions naturelles.

Réflexions préliminaires.

On peut considérer sous deux points de vue l'agriculture et les productions d'un pays : philosophiquement, pour connoître l'aptitude au bonheur qu'un peuple a reçu de la nature, et l'usage qu'il en fait ; politiquement, pour déterminer les forces et les ressources de ce peuple.

Ces deux points de vue diffèrent moins essentiellement qu'on ne pense. Le peuple le plus heureux aura ou acquerra la plus grande population ; il sera ou deviendra le plus puissant, relativement à l'étendue de son pays. Faisons cependant à cet égard une observation essentielle.

Le bonheur des peuples ressemble à celui des particuliers. Les biens d'un homme né riche, ne prouvent rien pour son bonheur ; mais ceux de l'homme qui a su les

acquérir,

acquérir, prouvent beaucoup pour le sien. Entre plusieurs raisons qu'il seroit facile d'en donner, je rappellerai celle-ci que j'ai plus particulièrement en vue. On fait rarement une grande fortune sans intelligence, sans conduite, et l'on doit supposer à celui qui possède ces qualités, la capacité de savoir jouir de ses biens.

Il en est de même des nations. On auroit tort d'évaluer la puissance des peuples auxquels la nature prodigue tout, sans soins, sans peine, sur les dons qu'ils en ont reçus. Chez eux la population sera grande sans doute; mais la masse des forces intellectuelles et physiques, dont la puissance dépend toujours en dernière analyse, y peut être très-petite. Le peuple, au contraire, qui, pour atteindre à un certain degré de prospérité, aura rencontré des obstacles, chez qui la masse des productions ne sera le fruit que d'une nature avare, mais sollicitée par un grand travail, sera infailliblement très-puissant, parce que ce travail suppose les forces physiques

et intellectuelles, comme une condition indispensable.

Moyens d'évaluer la prospérité d'un pays.

Ces principes posés, cherchons quelle est la meilleure méthode pour connoître le degré d'abondance des productions d'un pays. On en a employé deux jusqu'ici : les tables des productions, telles que la police peut se les procurer, et celles des importations et des exportations que le gouvernement fait dresser.

Nous serons obligés de faire usage de ces deux moyens à l'égard des pays que nous voulons examiner. Il est donc nécessaire de commencer par fixer le degré d'autorité qu'on doit accorder à l'un et à l'autre.

Il n'y a guère que l'esprit fiscal qui puisse arriver à se procurer des listes un peu exactes de la masse des productions, et leur existence est un indice assez sûr d'un gouvernement peu paternel. Lorsque les paysans sont asservis, ou seulement gênés ; lorsque les surveillans sont multipliés, et qu'il se fait par conséquent au moins ce gaspillage des finances de l'état,

on connoît exactement ce que le cultivateur sème et ce qu'il récolte ; et c'est là, sans doute, un médiocre bien pour compensation d'un grand mal. Cependant, on peut compter sur ces tables, dès qu'un ordre rigide est introduit dans les affaires, et qu'il n'y a pas de raison de supposer des falsifications volontaires. Alors les tables prouvent bien ce qu'elles prouvent ; et même, comme il est naturel de supposer que beaucoup de ces objets échappent, ou sont soustraits aux recherches inquisitives de l'autorité, elles prouvent un peu davantage.

Les tables des exportations sont sans doute aussi toujours un indice des gênes du commerce, de l'importunité fiscale ; et le pays où l'on ne sauroit ni ce qui se sème, ni ce qui se récolte, pas plus que ce qui se vend et ce qui s'achète, mais où l'on verroit tout le monde bien nourri et bien vêtu, seroit incontestablement le plus heureux.

Mais cela même mis à part, les tables

des exportations portent sur une base douteuse. Dès qu'on veut établir d'après elles une règle pour juger de la surabondance des productions d'un pays, il faut, avant tout, commencer par examiner sa constitution.

En effet, quelles sont les contrées qui exportent le plus? Celles où le peuple est esclave, et où beaucoup d'individus travaillent à produire pour un très-petit nombre. Telles sont, sur notre globe, les îles de l'Amérique; et en Europe, la Russie et la Pologne. Là, des oligarques réunissent la masse du travail de plusieurs milliers d'hommes; ils leur en laissent le simple nécessaire très-étroitement mesuré: ils vendent le reste pour acquérir des objets de luxe, qui ne satisfont que leurs fantaisies, et n'augmentent nullement le bien-être du peuple, ni par conséquent ses forces et son désir de multiplier.

Dans un pays parfaitement libre, au contraire, les exportations de denrées sont un signe indubitable d'abondance, parce que rien ne s'y vend que tout le monde ne

soit rassasié, satisfait; c'est alors le vrai superflu de la nation que l'on envoie au-dehors.

Le bon sens adopte, ce me semble, ce principe sur sa simple énonciation, et nous avons maintenant la véritable échelle pour mesurer le degré de certitude que les tables d'exportations donneront en faveur de l'abondance qui règne dans un pays. Plus il approchera de l'état de ces contrées où une multitude de nègres sont mis en action par le fouet de quelques blancs, moins ces tables prouveront à cet égard. Plus il sera voisin de l'état de quelques cantons démocratiques de la Suisse, plus on pourra compter que l'exportation est en proportion exacte avec l'abondance.

Après avoir établi ces principes sur les données dont nous sommes obligés de nous servir, passons aux faits dont ce livre doit être composé.

I.

ROYAUME DE PRUSSE.

PRUSSE ORIENTALE.

Climat.

La Prusse orientale est située fort avant dans le nord. Son extrémité méridionale commence sous le cinquante-quatrième degré de latitude, et cette province s'étend en pointe jusqu'un peu au-delà du cinquante-sixième. Son climat est celui des parties méridionales de la Suède, du Danemarck, de l'Ecosse. On n'y peut compter que quatre petits mois d'été, un mois et demi ou deux d'automne fort nébuleux, et six à sept d'un hiver rigoureux. Cependant cette contrée est fertile.

Des avantages des climats septentrionaux.

En général, lorsqu'un sol est disposé à la production, la nature répare la briéveté de l'été par une activité inconcevable, qui amène également à leur terme des productions qu'on ne croiroit pas faites pour des climats si sévères.

Cependant, il ne faut pas croire que les climats du nord puissent jamais être aussi favorables à la multiplication de l'espèce humaine, que ceux qui avoisinent davantage l'équateur. A constitution égale, les pays septentrionaux seront toujours les moins peuplés : on en peut donner plusieurs raisons, et les principales sont, que l'homme enfant y coûte plus de soins à élever; que l'homme fait y est plus vorace et y consomme plus d'alimens, tandis que la nature y en produit toujours moins; car quoiqu'elle fasse naître autant de blé, elle fait naître moins de fruits, de légumes et même d'animaux (1). Les vêtemens qu'il faut à l'homme dans les pays voisins du pôle, renchérissent aussi pour eux les denrées de première nécessité; enfin, le chauffage non-seulement aggrave cet effet,

(1) » C'est l'avantage des pays chauds sur les pays » froids, dit un excellent observateur, que dans les » premiers, par-tout où il y a de l'eau, l'on peut en- » tretenir la végétation dans un travail perpétuel, et » faire succéder, sans repos, des fruits avec fleurs, » et des fleurs avec fruits. Dans les zones froides » au contraire, et même dans les zones tempérées,

mais encore il oblige à conserver plus de bois, et par conséquent à cultiver moins de terrain. Cependant, en général les succès de la culture, et la proportion de la population, dépendent, toutes choses d'ailleurs égales, dans les pays septentrionaux comme dans les autres, de la fertilité du sol, et de sa capacité à produire des grains ou des herbages pour la nourriture des animaux domestiques.

Sol. Le sol de la Prusse orientale est, en général, d'un très-bon rapport. M. Bock, dans son histoire naturelle de ce pays, dit que quelques cantons y rendent dix pour un des grains qu'on leur confie. D'autres, selon cet auteur, sont moins fertiles, et ne rapportent que cinq ou six pour un; ceux-ci même sont les plus communs, et

» la nature, engourdie pendant plusieurs mois, perd » dans un sommeil stérile le tiers, et même la moitié » de l'année. Le terrain qui a produit du grain, n'a » plus le temps, avant le déclin des chaleurs, de » rendre des légumes : on peut espérer une seconde » récolte, et le laboureur se voit long-temps condamné » à un repos funeste ». (M. de Volney, voyage en Syrie et en Egypte, tom. 2, in-4°).

cela est naturel ; enfin, M. Bock assure que plusieurs donnent à peine la subsistance à l'agriculteur, et ne lui rendent que trois ou quatre pour un ; mais il ajoute que cette stérilité doit être attribuée moins à la qualité des champs, qu'à la chétive culture qui les sollicite, et nous n'avons pas de peine à le croire. Presque par tout, la nature refuse moins aux hommes que les hommes à la nature.

On peut assurer en général que la Prusse orientale est un pays fertile en grains de toute espèce : toutes les voix s'accordent à cet égard. Au moins est-il certain que cette province vend un grand nombre de ses productions du règne végétal. C'est même là l'unique preuve que nous puissions alléguer de l'abondance de ses récoltes.

Si nous évaluons cette preuve par les principes établis dans nos réflexions préliminaires, nous la trouverons meilleure à l'égard de la Prusse orientale que relativement aux autres pays du nord, où le paysan est esclave. Cette partie du royaume est remplie de paysans, soit entièrement

soit à-peu-près libres. C'est le fruit des colonies que les rois y ont établies à plusieurs époques ; et s'ils ont eu cet effet en vue, on ne sauroit trop louer, sous ce rapport, leur prudence. Obligez les seigneurs à affranchir leurs serfs ; c'est un acte de despotisme, utile à la vérité, mais souvent dangereux, et toujours difficile à exécuter. Quoiqu'en général il soit plus avantageux de faire naître des sujets chez soi que d'en faire venir du dehors, il peut être fort salutaire de former une nouvelle race d'hommes sous des auspices plus favorables ; d'introduire dans un pays des colons qui se garderoient bien d'y venir, si on ne leur accordoit pas les précieux avantages de la liberté.

Effets des colonies sur l'agriculture de la Prusse.

Outre l'utilité plus grande de ces colons, leurs travaux plus productifs, leur industrie plus active, ils inspirent aux autres habitans la connoissance et le désir d'un bien sans lequel tous les autres sont impossibles, et les encouragent ainsi à s'efforcer d'en obtenir la possession. D'ailleurs, dans les états d'un roi tel qu'étoit

Frédéric, quelle que soit leur constitution, les exportations sont toujours un symptôme plus sûr d'une véritable surabondance, que dans les autres pays du nord, parce que les administrateurs avoient ordre par-tout d'empêcher que le serf même ne fût trop opprimé, et que la vigilance personnelle du souverain, toujours infatigable, toujours inflexible, assuroit un certain degré d'exécution à ses ordres.

Voici la liste des produits des diverses cultures qui ont été exportées de la Prusse orientale (1).

En mil sept cent quatre-vingt-quatre, dix-neuf cent quatre-vingt-six bâtimens ont exporté de Kœnigsberg :

	Last.	Scheffels.
Froment.	6,551. . .	8
Seigle.	28,422. . .	
Dito, Kœnigsberg. .	602. . .	
Orge.	8,100. . .	14

(1) Voyez la gazette allemande du commerce (*Handlung zeitung*), qui paroît à Gotha, ann. 1785, pag. 115 ; ann. 1786, pag. 114.

	Last.	Scheffels.	
Drêche	154		
Avoine	2,290	12	
Pois	2,447	34	
	Tonneaux.		
Semence de lin du printems	528		
Dito, de l'automne	991		
	Last.		
Dito, pour en faire de l'huile	4;278	47	
Semence de chanvre	550	22	
Huile de chanvre	300		barriques.
	Last.		
Chanvre	2,398	37	
Lin	280	29	
Bourre	603	45	
Potasses	8,895		chiffons.
Wedasses	92		last.
Cires	98,442		livres.
Suifs	54,144		livres.
Soies de cochon	107,352		livres.
Merrain	22,773		pièces.

La seconde liste de mil sept cent quatre-vingt-cinq est encore plus exacte, puisqu'elle marque même les pays pour lesquels ces productions ont été expédiées (1).

Observations sur ces faits.

On dira peut-être que parmi ces productions, il en est plusieurs de la Lithuanie et de la Pologne. Cela est probable ; et dans toute autre situation des choses, nous serions portés à croire leur quantité considérable mais ; les gênes horribles auxquelles est soumis le commerce dans les états du roi de Prusse, ont dû dégoûter les Polonois de faire passer beaucoup de leurs productions par les mains des marchands de Kœnigsberg et de Memel. Tant qu'ils le pourront, ils aimeront mieux les transporter aux ports voisins de la Livonie et de la Courlande. Aussi n'est-il fait nulle part la moindre mention d'un commerce avec la Pologne, ou de productions polonoises arrivant à Memel, ou de bâtimens Polonois voiturant des denrées de ce pays

---

(1) Voyez le tableau ci-contre.

à Tilsit ; tandis qu'on trouve des indications sur le commerce de ce genre que fait la ville d'Elbingen. Cependant ces deux pays se touchant par une longue frontière, et la Lithuanie prussienne barrant à la Lithuanie polonoise le chemin de la mer par une langue de terre assez étroite, il est impossible que dans les exportations de la Prusse orientale, il n'entre pas des productions de la Pologne. Ce seroit trop sans doute, si l'on vouloit les donner pour l'équivalent de la somme des exportations de Memel, et de ne compter les productions indigènes qui sortent des terres prussiennes, que comme égales aux sommes des listes que nous venons de donner sur Kœnigsberg. Mais quand on supposeroit ce fait, on seroit toujours obligé d'avouer que l'agriculture de la Prusse orientale lui fournit fort au-delà de ses consommations.

Je le répète, si cette province étoit absolument sur le même pied que la Pologne, je ne tirerois pas de ces listes cette conséquence. En Pologne, le seigneur propriétaire vend les blés, et ses esclaves n'ont

à-peu-près que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Mais en Prusse, il n'en est pas tout-à-fait ainsi. Cette province contient, comme on l'a vu, beaucoup de petits propriétaires libres, et certainement leurs productions forment une partie assez considérable des exportations du royaume. Ensuite l'esclave, ou si l'on veut, le serf prussien, est un individu sur qui la police du royaume veille. On défendroit les exportations plutôt que de souffrir qu'il n'eût pas le nécessaire. Je regarde les prohibitions commerciales quelconques, celles sur-tout qui concernent les grains, comme très-nuisibles; mais quand un pays est assez mal constitué pour avoir des esclaves, des précautions pour empêcher l'avidité des seigneurs de les laisser périr de misère, sont peut-être utiles. En un mot, il est probable que les exportations de la Prusse orientale sont à-peu-près le vrai superflu du peuple, et non pas celui de quelques individus qui oppriment le reste de la nation.

Que l'on juge en conséquence de la

fertilité de ce terroir ; qu'est-ce que cette province ne seroit pas avec une culture encore plus étendue, plus généralement éclairée, et sur-tout avec une bonne constitution agricole ? Mais celle-ci n'aura jamais lieu, qu'on n'affranchisse tout le peuple, que les domaines du roi et des seigneurs ne soient divisés en petites fermes. Alors, malgré les désavantages de son climat, la Prusse orientale s'élevera probablement à la population des pays qu'on regarde comme les mieux peuplés, et contiendra aisément deux millions d'individus, sur ses deux mille et tant de lieues carrées d'étendue.

Légumes. Les légumes forment un riche supplément aux grains pour la nourriture des hommes. Les agriculteurs aisés en font naître sans doute de toute espèce, et même les simples paysans en cultivent dans leurs jardins ; mais cette culture ne sauroit se comparer, en Prusse, à celles du même genre qui fleurissent dans les provinces industrieuses de l'Allemagne. Il est cependant une production de cette espèce, qu'il ne

ne faut pas oublier ici, parce que la Prusse lui doit probablement la faculté d'exporter tant de grains : ce sont les pommes de terre. M. Bock assure qu'il s'en cultive une quantité immense dans cette province. Quant aux fruits, ils y sont fort rares, et l'on est obligé d'en faire venir du dehors, pour satisfaire aux demandes des gens aisés.

Lorsque la Prusse sera plus peuplée et mieux cultivée, elle perdra tout l'excédent d'une production dont la surabondance actuelle prouve assez que cette province n'a point atteint toute la population dont elle est susceptible ; c'est le bois.

Il en faut sans doute beaucoup à la Prusse, à cause de son climat, dont la rigueur resserrera toujours les bornes de sa population. Mais ce pays en a, quant à présent, une surabondance excessive. Les bois y couvrent inutilement pour l'homme de trop grands terrains. Nous avons dit qu'il sort du bois, des potasses et des wedasses de Kœnigsberg et de Memel. Ces villes en trafiquent plus utilement encore de tout

manufacturés : elles construisent des bâtimens, qui se vendent au dehors. La liste (1) que nous joignons ici, mettra les adeptes en état d'apprécier la quantité de bois que ce débit suppose.

KŒNIGSBERG.

Années.	Bâtimens.	Grandeur en lasts. (2)	Prix.	Vendus écus.
1771	5	520	31,200	
1772	3	429	25,740	4,533
1773	7	1,015	66,900	22,000
1774	9	1,005	60,300	11,438
1775	5	490	29,400	17,650
1776	8	966	57,960	18,300
1777	5	610	36,600	10,433
1778	5	620	37,200	14,000
1779	11	1,425	85,500	11,500
1780	9	1,195	83,600	46,500
1781	15	1,925	154,000	31,000
1782	21	3,175	254,000	46,333
1783	17	2,449	183,000	

(1) Gazette de commerce allemande, ann. 85, pag. 81.

(2) Un last de Prusse pèse quatre mille cinq cent soixante livres.

MEMEL.

Années.	Bâtimens.	Grandeur.	Prix.
1778..	1...	200......	12,000
1781..	2...	420......	33,600
1782..	2...	400......	34,000
1783..	2...	320......	25,600

PILLAU.

1780..	1...	20......	1,400
1781..	1...	20......	1,600
1782..	3...	220......	18,700
1783..	2...	200......	16,000

Ces quantités, quelque considérables qu'elles soient, ne paroissent pourtant pas proportionnées à la grandeur et à la multitude des bois de cette province. Le surplus s'en trouve probablement dans les comptes du commerce de la compagnie maritime, qui vend les bois du roi, lesquels forment sans doute la quantité majeure; car il doit sortir des forêts de la Prusse orientale beaucoup plus de mâtures, de douves, et d'autres productions de ce genre, que notre liste n'en indique.

Productions du règne animal.

A l'égard du règne animal, la nature a singulièrement favorisé la Prusse, en lui donnant à un degré signalé, la plus belle et la plus noble de ses productions parmi les quadrupèdes, je veux dire le cheval.

Chevaux.

On prétend qu'il y a existé anciennement dans l'état sauvage, mais qu'il étoit indomptable, et trop foible pour qu'on pût en faire usage. Ce fait, qui paroît impliquer quelque contradiction, est douteux, et peu intéressant à éclaircir, puisqu'à présent le cheval ne se trouve en Prusse que dans l'état de domesticité. Les chevaliers teutoniques, qui conquirent ce pays, y conduisirent des chevaux de toute sorte de races; ils en perpétuèrent l'espèce, qui prospéra dans les gras pâturages de cette fertile contrée. C'est sur cette base que les ducs, et ensuite les rois de Prusse ont établi de grands haras. On en comptoit autrefois plusieurs dans la Lithuanie prussienne, comme à Althoff, Insterburg, Ragnitt, Schreitlanken, etc.

Haras général.

Les environs de Stallupœhnen et de

Szirgupœhnen contenoient un grand maré-cage. En mil sept cent trente, Fréderic-Guillaume, père du feu roi, conçut le projet de le faire dessécher, l'exécuta avec une dépense de cent vingt mille livres, et en fit un terrain superbe, qui produit non-seulement de beaux pâturages, mais encore des grains de toute espèce en abondance, parce que l'immense quantité de fumier y fournit une multitude d'engrais. Là on établit plusieurs villages, et l'on y réunit tous les haras séparés, en un seul, pour lequel on construisit de vastes édifices. C'est une des curiosités de la Prusse, que ce haras nommé le *Stutamt*, et vraiment une chose unique en ce genre. Trakehnen en est le chef-lieu : le surintendant des haras y loge, et même le roi, lorsqu'il vient dans ces contrées. Là se trouve l'établissement des étalons et des jumens bai-brunes. On élève à Kalpakin les jumens bai-claires ; Gudin est pour celles de poil alezan ; Bojorgallen pour les blanches et les pies ; Gurzen pour les noires ; Jonastahl contient les mulets et les jeunes étalons.

Jodlauken les vaches, et Birkenamt les ânes et les vieilles jumens.

Cet immense haras n'est pas seulement beau, il est utile. On y achète de toutes parts des chevaux, et sur tout des étalons. Le prince Potemkin a donné trente-six mille livres pour un attelage de neuf pies porcelaine, et tel étalon s'y paie trois à quatre mille livres ; cependant, depuis que les grands seigneurs polonois sont obligés de restreindre leurs dépenses, le prix des chevaux de ce haras est tombé, car la principale consommation s'en faisoit chez eux.

Les connoisseurs disent au reste que cet endroit n'est pas parfaitement propre à un pareil établissement. Il est trop uni et trop humide ; ces deux inconvéniens nuisent à la constitution des chevaux. D'ailleurs, si cette réunion des haras royaux en un seul sauve des dépenses, elle a un inconvénient grave. Le souverain permet aux paysans l'usage gratuit de ses étalons. Tant que les haras ont été dispersés, cet avantage s'est répandu sur tout le pays. Actuellement qu'ils sont

concentrés autour de Stalupœhnen, les environs de cette ville peuvent seuls en profiter.

Ce haras, au reste, est connu en Europe, et notamment des François. M. Bock assure qu'un écuyer attaché à la cour de France, est venu y acheter un grand nombre de chevaux, et qu'il disoit souvent que s'il en existoit d'aussi bons en Angleterre, il ne viendroit pas les chercher au fond du nord à si grands frais.

Outre ce grand haras royal, il en est de particuliers, proportionnés aux facultés des propriétaires, mais qui élèvent des chevaux d'une belle espèce. Le nombre en a cependant souffert une diminution, occasionnée sans doute par la chûte de leur prix.

Cependant, il est impossible que le cultivateur ne se ressente pas de ce bienfait de la nature et de l'art. Ainsi la race des chevaux qu'élève la Prusse est précieuse sous bien des rapports. Il n'est pas jusqu'à l'espèce qu'on trouve en certaines contrées de cette province, petit, court

jointée, mais agile et capable de fatigue, et qu'on regarde comme un reste de la race indigène commune à la Prusse, à la Lithuanie, à la Pologne, qui ne soit fort utile. Il s'en trouve beaucoup dans la contrée de Tauroggen, et ce sont les meilleurs : on en conduit à Tilsit, où ils se vendent même pour l'étranger.

Bestiaux.

M. Bock dit qu'il y a beaucoup et de gros bétail en Prusse. Cela doit s'entendre plus particulièrement de la Prusse occidentale. Sans doute les propriétaires aisés de l'autre partie de la province en entretiennent un nombre proportionné à leurs facultés ; mais l'agriculture ne fleurira que quand le colon aura la plus grande quantité de bétail possible, relativement au terrain qu'il cultive ; et il ne l'aura jamais que quand on lui laissera les productions nécessaires pour le bien nourrir, et le capital indispensable pour le conserver et le renouveler. Cet ordre de choses n'existe pas plus en Prusse que dans la plupart des autres pays. Aussi n'a-t-elle exporté de productions du règne animal,

en mil sept cent quatre-vingt-quatre, que pour cinquante-quatre mille cent quarante-quatre livres; ajoutez-y pour l'année mil sept cent quatre-vingt-cinq, cinquante-mille livres de suif. Il n'est question ni de beurre, ni de fromage dans ses exportations : nous ne parlons pas des peaux crues de la Prusse; le transport en est sans doute prohibé là comme dans les autres états de Frédéric II. Cette prohibition resserre incontestablement les productions de l'agriculture ; nous osons assurer, et nous le prouverons lorsque nous traiterons des manufactures, que les tannneries et les mégisseries qui se trouvent à Kœnigsberg et en quelques autres lieux de la Prusse, ne sauroient travailler même les cuirs provenans aujourd'hui des bestiaux. Elles le pourroient moins encore si ceux-ci étoient plus nombreux ; et sans doute ils le seroient si le cultivateur en vendoit librement tous les produits; mais à présent même il doit en sortir par le commerce interlope.

Le nombre des bêtes à laine en Prusse Bêtes à laine.

n'est pas extraordinaire ; leur toison est prohibée comme objet d'exportation. Il faut donc la vendre dans les pays où il existe assez peu de manufactures de laine. M. Bock assure qu'autrefois on a fabriqué chez l'étranger des draps plus fins, avec les laines de Prusse, qu'il ne s'en fabrique à présent dans le pays, où il avoue que tout se réduit à des étoffes et des draps grossiers. Il en conclut que si l'on ne fait point dans cette province des laineries plus précieuses, ce n'est pas, comme on le prétend, la faute de la matière première (1). Il faudroit savoir si ce fait est exact ; car enfin ces manufacturiers peuvent avoir possédé des procédés que ceux de la Prusse ne connoissent pas ; mais en prenant la chose comme M. Bock l'avance, ce seroit une preuve manifeste que la défense de l'exportation des laines a fait tomber ce genre de productions de l'agriculture, et empêché les cultivateurs d'y donner autant de soins, que lorsqu'ils la vendoient

(1) Bock, *naturgesch.*, *von Preussen*, tom. 1, pag. 48.

librement ; et voilà comment se prouve notre principe, que les prohibitions commerciales et les codes réglementaires ruinent en résultat deux bons cultivateurs pour donner un mauvais fabricant !

Cochons.

Une exportation nous prouve qu'un autre genre de bétail doit se trouver en abondance en Prusse, ce sont les soies de cochon. On en a envoyé au-dehors en mil sept cent quatre-vingt-quatre, cent trente-un mille deux cents livres pesant; et en mil sept cent quatre-vingt-cinq, cent quarante-quatre mille livres.

Peaux, fourrures et gibier.

Nous sommes étonnés de ne point trouver de fourrures et de peaux d'animaux sauvages, au nombre des exportations de cette province ; elles sont vraisemblablement comprises dans les matières crues, dont l'exportation est prohibée, et qui ne sortent point, ou qui sont envoyées en fraude; car un pays si abondant en gibier, où se trouvent, outre les animaux des forêts que nous connoissons, les loups, les ours, les élans, etc. un tel pays doit certainement fournir une foule d'objets de ce

genre. Vraisemblablement au reste, il s'en consomme une grande quantité en Prusse, comme en Pologne, par le peuple, qui, avec une légère préparation, s'en sert de vêtement; et c'est peut-être une raison naturelle de la très-petite quantité qui en entre dans le commerce.

Abeilles. Parmi les productions animales les plus utiles à la Prusse orientale, il faut ranger celles que fournissent les abeilles. On trouve dans les forêts immenses de ce pays un grand nombre d'abeilles sauvages, dont les produits sont meilleurs, plus abondans et beaucoup moins coûteux que ceux des abeilles domestiques de l'Allemagne. Le miel fournit des moyens de subsistance agréables et utiles à plus d'un égard. Quant à la cire, c'est un objet d'exportation assez considérable, indépendamment de la consommation des gens aisés. En mil sept cent quatre-vingt-quatre, Kœnisberg en expédia à l'étranger plus de cent vingt mille livres; en mil sept cent quatre-vingt-cinq, plus de cent trente-deux mille, et dans certaines années, cette

exportation a passé deux cents mille livres pesant.

Nous ne parlons pas de la soie. Les tentatives pour élever l'animal utile qui la donne, n'ont pu réussir à un degré si élevé de latitude : c'est vouloir forcer la nature, perdre son temps, son argent et ses peines, que d'y songer. M. Bock mentionne gravement deux à trois livres de soie qu'on a tirées en Prusse, comme si cela même ne prouvoit pas que sous ce climat, il faut renoncer à l'éducation des vers à soie ! Soies.

Si nous avions les principes mercantiles qui portent à ne calculer le bien-être d'un pays qu'en raison de ce qu'il vend, nous ne parlerions pas d'un objet de commerce que la mer donne à la Prusse, et qui est plus fameux qu'utile, du moins aujourd'hui. C'est l'ambre, que les côtes de la Prusse et de la Poméranie possèdent presque exclusivement. M. Girtanner prouvera, dit-on, dans un traité, que l'ambre est une production du règne animal, une espèce de gomme ou de cire formée par une fourmi d'une très-grande espèce, que Linné Ambre.

nomme *formicurusa*. Un autre savant allemand prétend en avoir fait récemment d'artificiel, parfaitement semblable au naturel. Quoi qu'il en soit, cette production, qui forme un droit régalien, n'a jamais rendu plus de cent mille livres au roi. A présent elle n'en rapporte que soixante à soixante-dix mille ; mais elle fait vivre quelques pêcheurs et un petit nombre d'ouvriers qui l'emploient à divers ouvrages. La mode en a passé parmi les gens du monde ; mais le peuple, sur tout en Westphalie, regarde un collier de gros grains d'ambre comme une partie indispensable de la parure des femmes.

Pêche. Je mettrai au rang des principales richesses de la Prusse, sa mer, ses lacs et ses rivières, et bien plus que si au lieu d'ambre on y pêchoit des perles, parce que M. Bock nous assure que toutes ces eaux sont très-poissonneuses. Nous ne le suivrons pas dans l'énumération détaillée qu'il en fait ; elle est dans l'esprit de son ouvrage, et non dans celui du nôtre. Quant à présent, le poisson ne forme point en

Prusse un objet de commerce. Autrefois on exportoit beaucoup d'anguilles fumées et marinées, que l'on pêchoit dans un lac près d'Angerburg. L'espèce en a diminué, à ce qu'on assure. Quoi qu'il en soit, si le poisson abonde en Prusse, c'est un grand objet de jouissance, qui, procurant un véritable bien-être au peuple, concourt puissamment à sa multiplication, et forme vraisemblablement un objet plus utile pour le royaume de Prusse, qu'un grand nombre de ses exportations les plus magnifiques en apparence.

Règne minéral.

Quant au règne minéral, nous ne savons rien de mieux que de rapporter en entier le mémoire sur ses produits dans la monarchie prussienne, qu'a publié le ministre chargé de la direction des mines dans tous les états du roi. Cet ouvrage, du baron de Heinitz, est tel qu'il me dispense d'entrer dans aucun détail à ce sujet, sur aucune des provinces prussiennes. On le trouvera tout entier, tel que l'a traduit l'auteur, à la fin de ce livre, et nous nous contenterons d'y ajouter les corrections et

les additions que contient la dernière édition allemande.

Nous n'affirmerons pas absolument que les faits n'y soient point exagérés. Où est le ministre qui, parlant des affaires de son département, ne les présente pas au moins sous le plus beau jour ? Mais où trouver de meilleurs renseignemens ? Et le lecteur, un peu versé dans ces matières, qui nous sont absolument étrangères, ne discernera-t-il pas aisément la vérité à travers le voile un peu brillant dont le ministre, d'ailleurs très-instruit et très-probe, a nécessairement dû la couvrir ? Au reste, nous rectifierons ce qui nous paroîtra le mériter, lorsque les autres mémoires que nous avons sous les yeux, nous fourniront des matériaux meilleurs ou plus vraisemblables.

PRUSSE OCCIDENTALE.

Climat et facilités. Le climat de cette division de la Prusse occidentale est un peu plus doux que celui de l'autre partie ; car la première est plus au

au sud, du moins que la pointe septentrionale de celle-ci. Ses productions sont les mêmes ou à peu-près. Il s'y trouve des districts d'une fertilité étonnante, telle que le Marienburger Werder (île de Marienburg) formée de deux bras de la Vistule, dont l'un court vers Dantzick, de là droit dans la Baltique, et l'autre vers Elbingen, dans le Frische-Haff. Le bas-pays de Culm, et quelques autres ont des contrées plus stériles; en général, on prétend que la Prusse orientale est plus favorisée de la nature.

Mais il est moins facile de connoître le nombre des productions de la Prusse occidentale, que celle de l'autre partie du royaume.

D'abord nous n'avons d'autre moyen pour arriver à cette connoissance, que les tables d'exportations. Mais cette province a, comme nous venons de le voir, deux débouchés dans la mer, dont l'un ne dépend qu'en partie du roi de Prusse. Quelques gênes terribles que ce monarque ait imposées au commerce de Dantzick, il ne l'a

ni anéanti, ni subjugué. Cette ville dispose encore d'une grande partie du commerce des denrées polonoises ; et il n'est pas douteux que la contrebande ne fasse écouler par ce canal un grand nombre de productions de la Prusse. La partie occidentale a même trois débouchés dans la mer ; si nous comptons le canal de Bromberg, qui peut transporter un grand nombre de denrées du district de la Netze dans l'Oder, et de-là dans la Baltique ; mais cette belle communication est en pure perte à cet égard, par les gênes que l'administration fiscale du roi de Prusse impose au commerce, qui fuit toujours les inquisitions et les entraves. D'ailleurs, ce canal, qui seroit sur-tout utile pour attirer une partie des productions polonoises dans les états du roi, manque ce but, parce que les propriétaires de ces productions cherchent des marchands riches, capables de les payer bien, et en argent comptant. Or, il est plus facile à un roi de faire construire un canal, que de faire naître à point nommé des capitalistes dans un pays, où,

pour plus d'une raison, il ne sauroit y avoir de commerce; en sorte que, malgré les gênes, les capitaux déja formés des marchands de Dantzick attirent toujours plus de productions polonoises que les états du roi de Prusse.

Il est cependant vrai qu'Elbingen a profité des pertes de Dantzick, et que les listes du commerce de cette première ville, peuvent nous donner quelques lumières sur les productions de la Prusse occidentale. Ce n'est pas qu'Elbingen ne soit aussi l'entrepôt d'une grande partie des productions polonoises; mais comme les importations, et nommément celles de la Pologne, sont marquées dans ces listes, on voit, par une simple soustraction, dans quelle mesure à-peu-près les exportations d'Elbingen viennent de la Prusse. Si vous ajoutez ensuite, que grace à sa position et aux grandes faveurs que le roi a accordées à cette ville, pour y faire affluer le commerce, on peut compter qu'Elbingen fait aux trois quarts celui de la Prusse occidentale, vous aurez les notions qui ont guidé nos recherches.

Voici les listes que nous possédons pour mil sept cent quatre-vingt-trois.

	Sorti.	Entré.
Potasses........	22,166 chiffons...	31,391½
Cendres bleues.	1,791........	2,192
Wedasses.....	139........	2,701
Soies de cochon	8,658 livres ..	
Plumes........	21,942.......	
Froment.......	10,329 lasts...	6,726
Seigle........	8,882.......	3,363
Orge..........	3,174.......	96
Drêche........	385.......	
Pois..........	549.......	21
Avoine........	1,596.......	53
Gruau.........	41.......	180
Lin...........	429,534 livres ..	
Amidon........	48,636.......	
Merrain.......	67,260 pièces ..	
Salpêtre......	162,808 livres .	164,897
Cire..........	16,218.......	
Laine.........	353,970.......	675,000
Suif..........	....	40,500

Pour mil sept cent quatre-vingt-quatre.

	Sorti.	Entré.
Potasses	20,087 chiffons ...	17,985
Cendres bleues.	1,134	1,104
Wedasses.....	105 lasts ...	
Soies de cochon	3,672 livres ...	
Plumes........	27,396.	
Lin	257,454.	
Froment	11,577 lasts	7,245
Seigle.........	14,235	9,930
Pois..........	750	63
Orge	3,513	985
Drêche........	726	
Avoine.......	1,303	985
Merrain	40,320 pièces ...	
Planches	1,440	
Salpêtre	10,345 livres....	11,039
Cire..........	8,802........	
Laine........	335,196........	232,992
Suif.	......	35,874

Pour mil sept cent quatre-vingt-cinq.

	Sorti.	Valeur en florins de Prusse.	Entré.
Soies de cochon.	1,314 liv.	1,204	
Plumes.......	28,026.	30,828	
Lin...........	908,622.	403,832	
Froment.....	12,495 las.	3,248,700	10,011
Seigle........	16,659 las	2,665,440.	8,933
Pois.........	384.	61,440.	203
Orge.........	2,311.	277,320	354
Drêche......	318.	38,160	
Avoine......	2,366.	212,940	142
Gruau......	217.	47,740	142
Amidon.....	27,846.	8,508 liv.	
Potasses.....	17,336 chif.	780,720	17,603
Cendres bleues	1,238	25,990	1,097
Wedasses....	157.	47,100	
Merrain.....	3,720.	18,600	
Autres bois..	660.	5,500	
Salpêtre.....	29,500 liv.	12,980	34,742
Cire.........	13,392.	28,272	
Laines......	3[illegible]2,560..	232,960	268,758
Suif..............................			47,358 liv.

En comparant ces données avec celles que nous avons rapportées relativement à la Prusse orientale, on verra que la Prusse occidentale n'est pas, à beaucoup près, aussi cultivée, ni en proportion de son étendue, ni même de sa population. Certaines productions lui manquent, que l'autre possède : tel est le chanvre et ce qui en dépend. La Prusse occidentale ne sauroit être totalement privée de semences de lin, et de suifs; mais il est évident que la première n'est pas d'une assez bonne qualité, pour être recherchée au-dehors, et que cette province consomme toute l'huile qu'elle peut tirer de ce qu'elle possède de graines de lin. Résultats généraux.

Quant aux suifs, elle n'en a pas assez pour ses besoins, puisqu'elle retient encore les quarante à cinquante mille livres qu'elle en tire annuellement de la Pologne; car il faut observer que tout ce que nous avons noté ici comme entrant dans Elbingen, vient de ce royaume. Nous n'avons fait aucune attention aux importations que cette ville reçoit d'ailleurs.

Les productions directement agricoles, sont ici en beaucoup moindre quantité que celles de la Prusse orientale; et cependant, n'oublions pas qu'il doit se vendre considérablement davantage dans la Prusse occidentale, proportionnellement à la population et à l'étendue respective, les hommes étant, dans cette partie du royaume, beaucoup plus inégalement divisés en grands propriétaires et en serfs, avec un très-petit nombre de colons libres nouvellement placés dans le pays.

Cependant, on observera que la culture augmente ici, à moins qu'on n'aime mieux croire que c'est le commerce d'Elbingen qui s'élève. Quelques articles ont pourtant diminué. Il n'y en a presque point que la Prusse occidentale possède exclusivement, et ceux-ci sont de peu d'importance : ce sont l'amidon, le gruau et les plumes ; quant à ces dernières, elles sembleroient indiquer une plus grande abondance de volailles dans la Prusse occidentale ; mais il faut observer à cet égard, que peut-être beaucoup plus d'individus

couchant sur des plumes dans la Prusse orientale, consomment eux-mêmes cette denrée ; tandis que ce sont les grands propriétaires de la Prusse occidentale qui vendent leur plume au dehors, et que le reste des habitans, presque tous serfs, n'ont point de basses cours, et couchent ou sur la paille ou sur des feuilles mortes.

Il s'en faut de beaucoup que la Prusse occidentale soit aussi riche en bois et en eaux que l'autre partie du royaume. Ainsi les productions qui en proviennent y sont moins abondantes. Il est vrai que l'on regagne en terrain ce que l'on perd en eaux et en bois ; mais celui-là ne produit qu'autant qu'il est bien cultivé ; au lieu que ceux-ci contribuent, sans culture, au bien-être ou au soulagement du peuple. Ainsi, dans un pays où règnent la liberté et l'aisance, les grands amas d'eaux seront une perte ; mais dans celui où le peuple sera esclave et pauvre, les étangs, les lacs serviront à lui donner plus de moyens de subsistance, et par cela même à augmenter la population.

Eaux et forêts.

Quant aux productions du règne minéral, nous avons déja indiqué au lecteur où il trouvera les notices nécessaires.

II.

POMÉRANIE.

Climat. La Poméranie jouit d'un climat assez modéré pour sa latitude. Elle est située entre les cinquante-trois et les cinquante-quatre et demi degrés. La mer la borde dans toute sa longueur, qui est d'à-peu-près soixante lieues. Ses côtes sont bordées de dunes stériles, et leurs sables dispersés par les vents, viennent souvent couvrir ou gâter les champs cultivés assez avant dans les terres.

Sol. La plus grande partie de cette province paroît être une alluvion. Le terrain en est presque entièrement du sable, sur un fond argileux très-gras. Lorsque la couche de sable est peu profonde, ou quand la culture et d'autres causes ont mélangé l'argile et le sable, le sol est excellent. Il est d'autres terrains où cette argile est encore

à découvert, et là le sol est des plus gras. Il y en a peu où le sable soit à une profondeur trop grande pour que les racines puissent atteindre jusqu'à une couche plus remplie de sucs; de sorte qu'en général la Poméranie doit être regardée comme une province fertile; cependant nous avons vu qu'elle n'étoit pas bien peuplée, et nous pouvons dire qu'elle n'est pas bien cultivée.

Comme nous ne connoissons pas en détail la quantité de grains que la Poméranie sème et recueille, nous sommes obligés de réunir quelques autres données pour juger de la valeur des productions de cette province (1).

La Poméranie citérieure, dans un espace de quatre-vingt-sept milles carrés, contient deux mille sept cent quatre-vingt-quinze cultivateurs, propriétaires de trente arpens et au dessus, et trois cent seize qui n'en ont que quinze.

---

(1) Nous les tirerons de l'ouvrage de M. de Bruggemann, intitulé *Topographie van Pommern*.

Données pour évaluer la culture de la Poméranie citérieure.

Cent trente-sept mille cent soixante-dix arpens y payent la taille. Quatre-vingt-quatorze gentilshommes y possèdent des terres au nombre de cent-cinquante-trois fiefs, et de soixante-quatre en franc-alleu.

Voici une liste d'objets relatifs à la culture et à l'industrie rurale, où on les trouve distingués suivant leurs possesseurs, qui sont ou le roi, ou les villes, ou les gentilshommes.

Il y a dans la Poméranie citérieure d'appartenant

	au roi.	aux villes.	aux gentilshommes.	Total.
Métairies	94	36	96	326
Petites fermes	30	14	15	59
Moulins à eau	30	22	27	79
Moulins à vent	60	42	72	174
Moulins à chevaux	2	1	5	8
Moulins à tan	2	8	1	11
Moulins à huile	6	5	10	21
Moulins à papier		2	1	3
Moulins à scier	10	6	4	20

	au roi.	aux villes.	aux gentils-hommes.	Total.
Tuileries.......	6 ..	5...	17..	28
Fours à chaux.	2 ..	1...	5..	8
Grande forge..	1 ..	...	..	1
Verrerie........	1 ..	...	1..	1
Fours à goudron	26..	...	7..	33

Données pour évaluer la culture de la Poméranie ultérieure.

La Poméranie ultérieure a, sur quatre cent dix-neuf milles carrés, onze mille six cent vingt-un grands cultivateurs à trente arpens, et douze cent cinquante-deux à quinze. Je ne trouve pas le nombre d'arpens taillables que contient cette province. Mais si l'on admet qu'un nombre égal de paysans cultive un nombre égal d'arpens, ce qui ne sauroit s'éloigner beaucoup de la vérité, il y aura environ cinq cent soixante-onze mille arpens de terrain cultivé et taillable dans la Poméranie ultérieure. Les gentilshommes y possèdent douze cent dix-huit terres, soit fiefs, soit alleus. Voici une liste sur cette partie de la province, du même genre que la précédente. Il s'y trouve d'appartenant

	au roi.	aux villes.	aux gentils-hommes.	Total.
Métairies	137	52	1939	2128
Petites fermes	68	10		78
Moulins à eau	126	44	381	551
Moulins à vent	31	18	121	170
Moulins à tan et à foulon	4	46	14	64
Moulins à huile		4	9	13
Moulins à papier	4	2	2	8
Moulins à scier	18	15	60	93
Tuileries	5	21	58	84
Fours à chaux	2	1	16	19
Martinets à cuivre		1	1	2
Verrerie			1	1
Fours à goudron	9		3	12

Résultats généraux.

Ces listes n'indiquent point une province active et fertile.

Nous ne voyons pas nettement comment déterminer si ces indices sont véritables, ou seulement apparens ; c'est-à-dire, si la province a un grand excédent de son agriculture, dont elle vende les productions crues, ensorte que son bien-être

aille en augmentant, malgré le peu d'établissemens industrieux qu'elle renferme dans son sein, et dont le petit nombre devroit, dans cette hypothèse, être attribué aux restes de son délâbrement, dont on doit espérer qu'elle sortira peu-à-peu pour acquérir une population plus étendue, et une industrie plus animée. En un mot, la Poméranie nourrit-elle bien ou mal ses habitans? Est-elle dans un état d'accroissement, ou de stagnation, ou de dépérissement? Pour résoudre ce problême, il nous faut encore recourir aux tableaux de ses exportations, puisque nous n'avons point de liste détaillée de ses productions. Il faut encore avoir recours à celle de ses importations.

Débouchés des productions de la Poméranie.

Le grand débouché de toute la Poméranie, c'est Stettin. Il arrive une trentaine de bâtimens annuellement à Colberg, et il en sort une vingtaine. Si vous exceptez ces deux entrepôts, quoique cette province ait plusieurs petits ports, comme Treptow sur la Rega, Stolpe, Rugemunde et autres, qui pourroient lui servir de

débouchés faciles et commodes pour toutes ses denrées, il n'y entre point de bâtiment étranger, et il n'en sort aucun qui aille porter aux pays voisins ou éloignés ses productions. Toutes les villes de la Poméranie ultérieure, y compris Colberg, n'ont que quarante-sept bâtimens, avec lesquels elles font une espèce de cabotage. Cela seul est un mauvais signe : soixante lieues de côtes, six à sept ports, et seulement quarante-sept bâtimens !

Nous avons sous les yeux les listes des exportations de Stettin et de Colberg, en mil sept cent quatre-vingt. Il ne s'y trouve aucun article de grains ; au contraire, il y en est fait mention d'une très-petite quantité, comme ayant été importée.

On dit, à la vérité, qu'il vient des vaisseaux étrangers à Demmin, dans la Poméranie citérieure, et que cette ville a exporté quelquefois, dans une année, jusqu'à dix-huit cents lasts de seigle, sans compter les autres espèces de grains. Si le fait est vrai, cette ville les tire sans doute du Mecklenbourg, sur les frontières

duquel

duquel elle est située. Comment concevoir, sans cela, que placée à l'extrémité orientale de la province, elle exporte une quantité si considérable de grains, tandis qu'il n'en sort point par le grand entrepôt du pays, situé au centre même, je veux dire Stettin.

Il est inutile de rapporter ici l'article *grains* des tables d'exportations et d'importations qu'on trouvera dans le livre *du commerce* ; il suffit de dire qu'en dernière analyse, on en importe en Poméranie quelques quantités.

Mais ce seroit en tirer une conclusion beaucoup trop précipitée, que d'affirmer que la Poméranie achète plutôt des grains qu'elle n'en vend. Cette province borde, au sud, la Marche électorale. Dans cette Marche se trouvent deux gouffres de consommation, Berlin et Potzdam. Les tables des consommations de Berlin, que nous avons rapportées dans le livre précédent, font voir qu'il y vient quelques grains de Poméranie ; à la vérité, leur valeur totale n'excède pas quatre-vingt mille livres.

Mais le commerce des grains peut exister entre la Marche et la Poméranie autrement que par eau et par Stettin. La situation respective de ces provinces est telle, qu'il peut se faire de la main à la main; c'est-à-dire, que les habitans des environs de Berlin y trouvant un bon prix pour les grains, peuvent en vendre plus que leur excédent naturel. Ils en achètent sans doute de leurs voisins, soit que ceux-ci les récoltent, soit qu'ils les tiennent des Poméraniens eux-mêmes; car les frontières de cette province ne sont pas éloignées de Berlin, et la force attractive d'une telle ville en fait de productions, s'étend au loin. Il se pourroit donc aisément que cette ville et Potzdam attirassent médiatement ou immédiatement beaucoup plus de grains de la Poméranie, que nous n'en trouvons d'indiqués ici, indépendamment de ce qui peut y arriver par le commerce interlope.

Véritable situation de la province.

Tout cela est incertain; mais si la Poméranie étoit réellement abondante, elle forceroit tous les obstacles; elle enverroit

au dehors une quantité de grains remarquable, comme fait la Prusse. Cependant la Poméranie est une province agricole ; du moins n'est-elle ni manufacturière, ni commerçante. Que conclure de sa situation, considérée sous les points de vue que nous venons de rapprocher ? Qu'elle est stérile ? non, elle ne l'est pas ; d'ailleurs, une bonne culture surmonte toutes les difficultés naturelles. Il faut donc avouer qu'elle est pauvre et mal cultivée ; et cette triste vérité ne souffre aucun doute. Frédéric II y a versé des bienfaits immenses ; il a toujours chéri cette province : c'est la pépinière de ses braves soldats, de ses bons officiers. Mais les dons des rois et leur affection même ne suffisent pas à la prospérité d'un pays. Le Poméranien est trop asservi, sur-tout dans la Poméranie ultérieure, qui est aussi la plus mal cultivée et la moins peuplée. Le commerce y éprouve trop de gênes ; c'est uniquement par cette raison que toutes les petites villes qui ont des débouchés dans la mer, ne font pas le moindre trafic. Leurs petits

bâtimens ne sont employés qu'à transporter quelques productions à Stettin ou à Colberg, d'où elles passent ensuite chez l'étranger. N'en est-ce pas assez pour prouver combien est chétive la culture de la Poméranie? Si cette province avoit beaucoup de grains à vendre, il en viendroit au moins à Stettin de toute la partie septentrionale, et de Stettin ils iroient à Berlin. Tout ce qu'on pourroit soupçonner, c'est qu'il en passe secrètement en Suède. Nous n'en trouvons cependant pas la moindre trace; il nous paroît même que la crainte de la contrebande a fait condamner les petits ports de la province; et comme ils ont tous des garnisons, il seroit difficile qu'un tel commerce ne fût pas découvert : au moins ne pourroit-il se faire que de la part des îles; mais toujours seroit-ce un gain pour la province.

Fruits. De toutes les productions rurales, la seule qui donne une surabondance de récolte à la Poméranie, ce sont les fruits. La province en exporte régulièrement toutes les années une assez grande quantité.

Nous trouvons sous l'année mil sept cent soixante-dix-sept, trois cent soixante-quinze tonneaux de fruits frais envoyés en Prusse ; et sous l'année mil sept cent quatre-vingt-cinq, où la destination des exportations n'est point énoncée, il y a en masse, pour cet article, deux mille trente-deux tonneaux. Mais par cette dénomination, il ne faut pas entendre tonneaux mesure de vaisseaux ; c'est une mesure idéale de grains et de fruits, qui signifie deux scheffels et demi de Berlin.

Le peu de culture de la Poméranie et sa foible population, lui donnent une branche considérable de commerce, tirée du règne végétal : ce sont les bois. Elle en abonde, et nous donnerons ailleurs le détail de ses exportations en ce genre. Mais quand cette matière première est la principale richesse d'un pays, c'est précisément faute de culture. Bien qu'on ne doive jamais détruire les bois, il faut n'en conserver que le nécessaire, si l'on veut qu'un pays soit peuplé. Bois.

Nous sommes étonnés qu'avec trente-trois

27672

fours à goudron, cet article manque totalement dans la liste des exportations.

C'est-là que se bornent les productions végétales de la Poméranie. A supposer qu'elle cultive les grains nécessaires pour ce qu'on nomme la nourriture, elle manque de bien des commodités que fournit l'agriculture. Aussi trouve-t-on parmi ses importations du lin, du chanvre, toutes sortes d'huiles à brûler, des gruaux, etc. La culture a donc de grands pas à y faire, avant d'arriver au point de satisfaire aux besoins des habitans dans la proportion où le lui permet la nature.

Règne animal. Le règne animal ne fournit aucune production remarquable à la Poméranie ; ni les chevaux, ni le gros bétail n'y sont assez beaux, ou d'une abondance assez considérable, pour donner un excédent qu'on puisse vendre au-dehors. Cependant, elle n'est pas plus mal partagée à cet égard, que la plupart des autres pays. La généralité des cultivateurs n'y a pas, sans doute, le bétail nécessaire pour une bonne culture; sans doute aussi il s'y trouve des

contrées sablonneuses, où les prairies naturelles manquent, et où, par conséquent, on éprouve une vraie disette de bestiaux sans que l'industrie des prairies artificielles y supplée; mais rien n'empêcheroit d'y relever ces grandes et importantes branches de l'agriculture. La nature ne s'y oppose pas. La liberté du cultivateur et une administration moins fiscale, qui lui permettroit de chercher librement le meilleur débit de ses denrées, et qui l'encourageroit ainsi à les multiplier: voilà les vrais ingrédiens de toute prospérité. A supposer même que l'intérêt du moment défendît la diminution des grands bois de la Poméranie, les terrains cultivés rapporteroient davantage, et la population augmenteroit.

La Poméranie a une industrie particulière qui lui est commune avec le Méklenbourg; c'est la multiplication des oies, et la manière de les engraisser et de les fumer. On en envoie beaucoup au-dehors; c'est une des délicatesses des tables allemandes. Oies.

Nous croyons qu'en général cette province fait plusieurs petits profits de cette espèce sur les contrées qui l'environnent. Mais les listes que nous avons des exportations de la Poméranie, ne roulant que sur Stettin, et ne regardant que les exportations par mer, nous ne pouvons pas les considérer comme un tableau complet des produits de cette province.

Il faut noter une grande différence à cet égard entre la Prusse et la Poméranie. La Prusse est enclavée entre la Pologne et la mer. La Pologne ayant les mêmes productions que cette province, et même en plus grande abondance, tout le superflu de la Prusse sort par la mer. Il n'en est pas de même de la Poméranie. Cette province touche à la Marche électorale, où se trouve un grand débouché de consommations de tout genre; je veux dire, Berlin et Potzdam. Il est, comme nous l'avons remarqué, naturel de croire qu'une partie considérable des productions de la Poméranie est attirée de ce côté. Donc si elle importe des blés, du lin, du chanvre, des huiles, des

suifs, il est fort douteux que ce soit pour ses propres consommations. Peut-être, et vraisemblablement, la Poméranie possède à peu-près tout ce qu'il lui faut en ce genre; elle n'importe ces denrées que pour les transporter plus loin; car quoique la Prusse ait une communication intérieure avec le Brandebourg, comme cette communication n'a lieu qu'en remontant fort loin les rivières, celle par la mer, et nommément par Stettin, est la plus courte et la moins chère. Et en effet, la plus grande partie de ces importations viennent par le cabotage à Stettin, de Kœnigsberg et de Dantzick, et par conséquent de la Prusse, ou même des autres parties de la Poméranie.

La laine est une production très-importante de l'industrie rurale. La brebis aime les pays sablonneux: elle y prospère; de sorte que la Poméranie pourroit vraisemblablement fournir une grande abondance de cette précieuse matière. Elle a des troupeaux; mais nous en ignorons le nombre, et nous ne pouvons pas évaluer le profit qu'elle en retire. Tout ce que nous savons, Laine.

c'est qu'elle n'ose point vendre de laines au dehors ; ainsi cet article manque absolument dans la liste des exportations. La Poméranie est obligée de lever ce qu'elle peut produire en ce genre à ses manufacturiers. Elle a des fabriques de laine, sans doute ; mais la dédommagent-elles de la perte qu'elle fait, si l'on suppose, comme on le peut avec certitude, qu'elle pourroit entretenir plus de troupeaux ? Eh ! quel plus frappant exemple de l'énorme dommage que causent à l'agriculture et au commerce, les loix prohibitives données pour favoriser les manufactures, ce principal étai du systême de l'administration prussienne ? Je demande quelque attention pour cette démonstration dont voici les élémens.

Exemple de l'influence des priviléges accordés aux manufactures sur l'agriculture et sur le commerce.

En mil sept cent soixante-dix-sept, les productions manufacturières de la Poméranie ont été

	Fabriqué pour	Consommé.	Vendu au dehors.
En soie.	400 écus d'All.		
Laine.	229,638.	158,556.	70,917
Toile.	17,456.	14,208.	3,218
Coton.	4,444	2,375.	2,079
TOTAL.	251,938.	175,139.	76,214

Les matières premières du cru du pays que ces fabrications ont exigées, ont eu une valeur de cent soixante-treize mille trois cent quatre-vingt-onze écus ; et celles du dehors, une de deux mille six cent soixante-douze. Cela posé, nous défalquons d'abord les fabrications en soie et en coton, comme étrangers à notre problême, et les deux mille six cent soixante-douze écus pour les matières étrangères, comme appartenans uniquement au coton qu'il faut tirer du dehors. Restent donc deux cent quarante-sept mille quatre-vingt-quatorze écus, pour la valeur de toutes les fabrications en laine et en toile. Les matières de la toile coûtent infiniment moins, à proportion du travail, que celles des fabrications en laines. Cependant, nous calculerons sur le taux de l'égalité, et nous ferons une règle de proportion de la totalité de la valeur des fabrications de toile, et de la totalité des prix des matières premières.

247,094 . . . . . . 17,456 17,339

J'aurai douze mille deux cent quarante-neuf écus pour valeur des matières

premières des fabrications en toiles, qui, défalqués de leur totalité, me laisseront cent soixante-un mille cent quarante-deux écus pour la valeur des laines de la Poméranie; car nous pouvons bien compter que les autres matières premières qu'exige la fabrication des draps, sont contenues dans les douze mille deux cent quarante-neuf écus que nous avons fixés pour la valeur du lin, dans un total de toiles qui ne vaut que dix-sept mille cinq cents écus, ou environ, puisqu'il est connu que le lin n'entre pas pour moitié dans le prix des ouvrages, même les plus ordinaires qu'on en fait. Otez cent soixante-un mille cent quarante-deux écus, de deux cent vingt-neuf mille six cent trente-trois, vous aurez soixante-huit mille quatre cent quatre-vingt-onze écus pour la valeur de la main-d'œuvre de vos bons fabricans.

Commencez d'abord par observer combien il est petit cet objet! Soixante-huit mille quatre cent quatre-vingt-onze écus! Voilà le magnifique résultat pour lequel vous avez donné une loi qui gêne toute

une branche de commerce, et qui grève l'agriculteur.

Eh ! quel homme n'est-ce pas que cet agriculteur, en comparaison du fabricant, sous quelques rapports que vous le considériez ! Votre état est-il militaire ? les habitans de la campagne sont les seuls qui fournissent de bons soldats ; ceux des villes, les manufacturiers et leurs enfans, ne donnent, pour la plupart, que des êtres dégénérés et des poltrons. Votre état est-il commerçant ? jetez les yeux sur les exportations d'Elbingen, et vous verrez que le seul article du froment produit près de cinquante fois tout ce que votre loi vous fait gagner par les manufactures . . . Mais poursuivons.

Vous supposez, je pense, que vos propriétaires des laines ne les vendront pas à l'étranger, si celui-ci ne les leur paie pas autant, et même plus que le domicilié. Vous supposez bien encore que les fabricans étrangers ne viendront pas courir dans vos villages, pour y acheter la laine par brassées. Il se formera des maisons pour ce

négoce à Stettin. Elles les achèteront dans les campagnes. Ces négocians voudront avoir un profit qu'on ne peut guère évaluer à moins de dix pour cent. Ce gain seul forme un quart de ce que vous valent vos manufacturiers ; et cet objet, votre loi l'ôte à votre pays!

Songez ensuite que si vos cultivateurs gagnent seulement cinq pour cent sur la vente des laines à l'étranger, ou si même en y gagnant encore moins, ils sont sûrs d'en tirer toujours le prix comptant par de bonnes maisons de négoce solidement établies, ils s'abandonneront à des spéculations de ce genre, qui multiplieront extrêmement vos laines. Un profit de cinq pour cent, une simple certitude d'un débit non borné, les fera doubler sans doute. Vous vous êtes donc privé d'un gain de cent soixante-un mille écus, pour en gagner soixante-huit mille. On n'a jamais fait de plus mauvais marché.

Et prenez garde que notre raisonnement est irréplicable. Car enfin, ou votre province ne peut produire que pour cent

soixante-un mille écus de laine, ou elle en peut produire davantage.

Dans le premier cas, l'impossibilité est physique ou morale.

Physique, cela n'est vrai d'aucun pays du monde, et moins encore des provinces qui n'ont pas une population démesurée. La nature s'opposera absolument à l'entretien des bêtes à laine, ou leur nombre pourra se multiplier considérablement dans tout pays qui ne sera pas cultivé comme un jardin.

Si cette impossibilité est morale, elle ne peut avoir que deux causes, lesquelles, à proprement parler, n'en forment qu'une; car elles se tiennent inséparablement. Ou votre défense restreignant le débit des laines à la consommation intérieure, celle-ci ne va pas au-de-là de la somme énoncée; ou vos fabricans payent trop mal la laine, pour qu'il vaille la peine de la multiplier, parce qu'alors le prix en tomberoit au dessous de sa valeur naturelle. Dans le premier cas, ne ruinez donc pas vos cultivateurs en leur interdisant les moyens de vendre

ailleurs le surplus de leurs laines. Dans le second, accordez par la concurrence un rehaussement de prix qui mette vos cultivateurs en état de multiplier cette production. Car, à supposer que cet ordre de choses fasse tomber toutes vos manufactures, vous y gagnerez encore cent pour cent, si vous pouvez doubler vos laines. Vos sujets vendront pour trois cent vingt-deux mille écus de laine ; et quand même ils paieroient soixante-huit mille écus de main-d'œuvre à l'étranger, votre pays retirera toujours deux cent cinquante-quatre mille écus, au lieu de deux cent vingt-neuf mille. Ce seront d'ailleurs vos cultivateurs, hommes en tout état de cause plus utiles que vos fabricans, qui feront ce profit.

Mais nos sujets acheteront de l'étranger. — Probablement. Mais pourquoi ? — Par cela seul que les productions viennent du dehors..... Crainte ridicule ! jamais ils ne les achèteront, si elles ne sont ou meilleures, ou à meilleur marché ; et dans tous les cas ils auront du profit, et ce profit augmentera la prospérité de votre pays.

Mais

Mais l'Angleterre a défendu la sortie de ses laines. On y est allé jusqu'à en brûler le superflu, pour empêcher qu'elle ne fût vendue. — Eh bien, si cela est vrai, l'Angleterre a fait une très-grande faute, et il ne faut pas l'imiter. Si les manufactures y fleurissent, ce n'est point par cette mesure, c'est malgré cette mesure; c'est que les grands profits du commerce ont versé dans ce pays des capitaux qui ont mis les citoyens en état d'établir de très-bonnes fabriques de laines dont on recherche partout les ouvrages à cause de leur excellence; encore ces manufactures sont-elles (l'expérience journalière le prouve) celles qu'on enlève le plus aisément à l'Angleterre.

Observons au reste qu'il n'est pas croyable, ni que la Poméranie n'ait que pour cent soixante-un mille écus de laines, ni que quatre cent cinquante mille individus n'achètent que pour cent cinquante-huit mille écus de laineries. Le surplus des laines poméraniennes se verse apparemment dans les fabriques du Brandebourg, et

outre ce que la fraude peut introduire, la Poméranie tire probablement de cette province voisine, ce qu'elle consomme par-delà la somme portée ici en compte. Nous reviendrons sur cet objet, lorsque nous parlerons des fabriques de la Marche. Il nous suffit ici d'avoir montré à quel point on nuit à la Poméranie par les prohibitions d'exporter ses laines et de les vendre où elle pourroit en tirer le meilleur parti. Et quand il ne seroit pas prouvé qu'on lui fait ainsi du mal, il resteroit hors de doute que ces défenses inutiles, et toujours dispendieuses par les mesures nécessaires pour leur exécution, ne font que gêner le commerce en pure perte.

Culture de la soie.

Le roi de Prusse a tenté jusqu'à l'impossible, pour faire naître la culture de la soie dans ses états. La Pôméranie a profité de ses soins à cet égard. Elle contenoit en mil sept cent soixante-dix-sept, deux cent vingt-neuf mille neuf cent quatre-vingt-douze mûriers ; à cette époque, elle recueillit cinq mille trois cents livres de cocons, qui donnèrent six cent quatre-vingt

livres de soie, et cent six livres de fleuret.

Pêche. Telles sont les productions du règne animal et végétal dans la Poméranie. Cette province est d'ailleurs remplie de lacs et de rivières, qui doivent lui fournir beaucoup de poissons. Sans doute elle en tire aussi de la mer sur sa longue côte, et cette grande richesse naturelle devroit augmenter son bien-être et sa population. Le contraire est uniquement la faute de la constitution du pays et du gouvernement. C'est vraiment malgré la nature que cette utile province est dans un état de stagnation.

Quant aux productions du règne minéral, nous renvoyons le lecteur au mémoire de M. de Heinitz, rapporté à la fin de ce livre.

Nous ajouterons seulement que les côtes de la Poméranie donnent, ainsi que celles de la Prusse, de l'ambre. M. Schlœtzer a même établi avec beaucoup de vraisemblance, dans sa curieuse et savante histoire du nord, que l'*Eridanus* des Grecs, qu'on a, par une singularité remarquable, confondu dans la suite avec le Pô, n'étoit

originairement autre chose que *la Raddune*, petite rivière de la Poméranie. Les anciens navigateurs alloient y chercher l'ambre; dans ces longs voyages où ils prolongoient les côtes de l'Europe jusqu'au fond du nord.

III.

NOUVELLE-MARCHE.

Climat et sol.

La nouvelle-Marche est située entre les cinquante-un degrés trente minutes, et les cinquante trois degrés quarante cinq minutes de latitude. On prétend que c'est la plus stérile des provinces de la monarchie prussienne. La plus grande partie de la nouvelle-Marche est couverte de sables arides. Cependant les bords de l'Oder, au nord de la Warta, récompensent les travaux de l'agriculteur ; au sud et autour de la Drage, le sol n'est pas ingrat : le reste est d'une infécondité déplorable. Cette province est néanmoins mieux peuplée que la Poméranie, naturellement beaucoup plus fertile. Nous attribuons ce fait remarquable à la différente constitution du peuple. Il est vrai que le paysan est serf dans

la nouvelle-Marche, mais moins généralement, peut-être, que dans la Poméranie, où sa servitude est moins dure. Je ne trouve pas dans mes notes des détails assez approfondis à cet égard; mais cette explication est très-probable, soit parce que cette Marche a beaucoup plus de colons dans son sein que la Poméranie, et l'on sait que les colonistes restent libres; soit parce que presque toute la Poméranie ultérieure est peuplée de Vandales et de Cassubes, peuples serfs, et qui ont conservé dans la servitude toutes les différences du caractère, des mœurs et de l'esprit national. Ils ont par conséquent retenu en même temps leur ignorance, leurs préjugés, et, ce qui est pis encore, une mauvaise volonté, ou plutôt une nullité de volonté destructive de toute industrie. Ce n'est pas la faute de ces infortunés, mais celle des oppresseurs qui les ont asservis et maintenus dans cet état pour être plus sûrs de les y retenir toujours; car la servitude a cela de particulièrement odieux, qu'elle ne peut durer qu'en s'aggravant.

Causes de la supériorité de la nouvelle-Marche sur la Poméranie.

Peut-être, au reste, la Marche doit-elle moins encore à sa constitution qu'à l'exemple d'un seul homme, ce respectable Brenkenhoff dont nous avons parlé : il a su répandre parmi les cultivateurs de cette province, les lumières et l'esprit de spéculation.

Données pour évaluer l'agriculture de la nouvelle-Marche.

Toute la nouvelle-Marche contient cinq cent deux mille cent quarante arpens sujets à la taille. En y ajoutant les terres des gentilshommes, du clergé, etc. qui en sont exemptes, on aura sept cent cinquante-trois mille deux cent dix arpens pour la totalité des terres cultivées dans la nouvelle-Marche.

Capital des possessions de la noblesse.

La caisse de crédit dont nous avons parlé plus haut, a donné lieu de connoître le capital représenté par les possessions de la noblesse dans cette province. Il passe trente-deux millions de livres.

Etablissemens relatifs à l'agriculture.

La nouvelle-Marche possède (1) en bâtimens relatifs à la culture, trois cent cinquante-neuf moulins à eau, cent

(1) *Normann*, pag. 987 et suivantes.

vingt-quatre moulins à vent, quatre-vingt-dix-neuf moulins à scier, vingt moulins à huile, vingt-trois moulins à tan, trente-cinq moulins à foulon, onze papeteries, quatre-vingt-sept tuileries, quatre grandes forges de fer, un martinet de cuivre, sept verreries, une alunerie, et, comme on l'a vu, trente-huit mille huit cent quatre-vingt-trois feux. Ces détails indiquent une bien plus grande activité dans cette province, qu'en Poméranie.

Grains employés pour les semences.

On y a semé en mil sept cent quatre-vingt-un, neuf cent soixante-seize wispels dix scheffels de froment; quatorze mille neuf cent cinquante-neuf wispels dix-neuf scheffels et demi de seigle; cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze wispels vingt-un scheffels sept huitièmes d'orge; quatre mille neuf cent vingt-deux wispels seize scheffels un huitième d'avoine; onze cent douze wispels vingt-un scheffels et demi de pois; sept cent quatre-vingt-deux wispels quatorze scheffels un quart de blé sarrasin.

Bétail. Le bétail employé à l'agriculture pour l'année mil sept cent quatre-vingt-un, d'après la table suivante, mais où deux autres époques ont été notées pour faire voir les accroissemens de bien-être de la province, ce bétail consistoit dans les objets suivans:

Années	1771	1780	1781
Chevaux	34,564	87,014	[illegible]
Poulains	2,616	4,303	4,644
Bœufs	49,217	56,56[illegible]	56,104
Vaches	64,253	75,6[illegible]	75,498
Veaux	46,007	52,244	53,414
Cochons	70,938	96,365	90,864
Bêtes à laine	430,057	591,8[illegible]4	587,519

Ces données suffisent pour se former une idée de l'industrie agricole de la nouvelle-Marche. Si on les compare à la population, on verra qu'il est des provinces plus fertiles où le peuple éprouve beaucoup moins de bien-être.

Bois. Outre les grains dont on peut à-peu-près calculer la récolte d'après les détails qui précèdent, et qui non-seulement suffisent pleinement à la consommation intérieure, mais qui probablement donnent

même un excédent, les productions végétales, qui contribuent au bien-être de la province, sont les forêts. Sans être comparables à celles de la Poméranie, elles fournissent cependant du bois, du goudron, et quelques potasses à vendre.

Bétail.

Mais dans l'une comme dans l'autre de ces provinces, les bornes du règne animal pourroient être plus reculées. Ce n'est pas que la condition de la nouvelle-Marche ne soit meilleure à cet égard que celle de la Poméranie; mais ce meilleur n'est pas encore le mieux possible. Il est, à la vérité, des contrées où les pâturages manquent; mais il en est d'autres où ils abondent. L'esprit de Brenkenhoff a influé ici. Plusieurs grands propriétaires y nourrissent leurs bestiaux dans les étables. On a partagé quelques communes; mais il s'en faut que ces salutaires arrangemens soient universels. Il reste encore beaucoup à faire; et la modicité du bétail, c'est-à-dire, du plus précieux des capitaux ruraux, est en général la partie foible des états du roi de Prusse. Or, sans bétail,

point de fumiers ; sans fumiers, point de bonne agriculture ; mais point de bétail sans liberté, sans affranchissement de corvées, sans abolition d'une administration fiscale, qui absorbe tous les profits du petit agriculteur. On peut bien, à force d'économies, d'attentions et de dons, empêcher les choses de dépérir absolument; mais on ne sauroit, même en forçant tous ces suffisans ressorts, augmenter solidement le bien-être et la population.

Haras. Le roi a, dans la nouvelle-Marche, des haras assez considérables, qui fournissent une partie de la remonte pour ses dragons.

Laines. Quant à la laine, on en recueille, année commune, huit à neuf cent mille livres dans cette province. Une grande partie fournit les manufactures de la Marche électorale ; le reste se fabrique dans le pays.

Culture de la soie. La nouvelle-Marche a aussi sa part dans la culture des vers à soie. On y comptoit, en mil sept cent quatre-vingt-un, deux cent *quatre-vingt-huit* mille trois cent quatre-vingt-trois mûriers, dont on a retiré huit

cent trente-trois livres de soie, cent quarante livres de fleuret, trente-quatre livres de graines, et deux cent quarante livres de cocons.

Une autre source de bien-être pour cette province, consiste dans ses lacs et ses rivières. Toutes ses eaux sont riches en poissons ; ce qui est exquis ou seulement beau, trouve un marché toujours prêt à Berlin. Le reste augmente les moyens de subsistance, ou les jouissances des habitans. Pêche.

L'extrémité méridionale de la nouvelle-Marche produit aussi quelques vins. Les habitans de Zullichau ont soixante-dix vignobles, sur des hauteurs sablonneuses. A une demi-lieue de la ville, on voit autour quelques familles de vignerons, composées de près de trois cents personnes, et possédant deux cents têtes de bestiaux. Ils récoltent environ dix-huit cents eimers de vin, et pour deux mille écus de fruits, qui vont par l'Oder à Berlin ou en Pologne; car c'est l'avantage des pays qui comportent même de mauvais-vignobles, que les Vignes.

fruits du moins y réussissent toujours.

Gibier. Enfin, les bois fournissent beaucoup de gibier, que l'on vend très-bien à Berlin.

Quant au règne minéral et à tout ce qui en dépend, voyez le mémoire cité, où les productions de cette province en ce genre sont mêlées avec celles de la Marche électorale.

I V.

LA SILÉSIE

Les provinces dont nous avons parlé, sont presque entièrement agricoles. La Silésie est une contrée manufacturière, ou plutôt elle réunit à un assez haut degré les deux genres de richesses. La culture y est très-étendue ; les manufactures y sont fort considérables.

Climat et sol. La Silésie est située entre les cinquante-deux et cinquante degrés de latitude. Son sol varié est fertile où il permet la culture ; et là même où il s'y refuse, il abonde en productions diverses. La partie méridionale de la Silésie est montueuse, et ne produit pas les grains dont elle a besoin ; mais

ses montagnes sont chargées de bois et de pâturages. La partie septentrionale, formant une plaine entrecoupée de forêts, de lacs, de marécages, possède un sol excellent, qui produit considérablement; mais il pourroit rapporter davantage encore; car on ne doit pas se dissimuler qu'il reste beaucoup à faire à cet égard en Silésie.

Constitution rurale.

D'abord, il faut observer que le paysan y est serf. En second lieu, tous les champs y sont divisés en trois portions, dont on en laisse annuellement une en friche. C'est sans doute l'éducation des bêtes à laine, qui engage à maintenir dans cette province cette mauvaise administration agricole. On les mène paître sur les champs en jachère, soit parce que cet entretien coûte peu, soit parce que le champ reçoit quelques engrais du séjour qu'y font les moutons. Mais c'est un mécompte bien grave que de priver la province du tiers du rapport des champs labourables, pour entretenir à un peu meilleur marché des brebis, tandis qu'en y semant des herbages, on en nourriroit quatre fois plus d'animaux, et l'on en retireroit

un engrais décuple, qui donneroit à la culture un prodigieux éclat. Enfin, par des raisons pareilles, on n'a pas pu encore engager les Silésiens au partage des communes, tandis que dans la Nouvelle-Marche, il n'y a guère de village où ce partage ne soit exécuté avec le plus grand succès. Frédéric II s'est efforcé de porter le cultivateur de la Silésie à abandonner ses anciens préjugés. Jugeant avec raison que l'exemple est plus puissant que l'ordre, ou même que le précepte, il s'est servi d'une méthode qui paroîtra bizarre, mais qui, dans les circonstances données, étoit fort sage. Lorsqu'on lui présentoit quelque ecclésiastique nouvellement élu à confirmer, il lui enjoignoit, pour condition de sa confirmation, de faire certaines améliorations, ou certains essais d'agriculture sur les terres de son bénéfice; par exemple, de planter des mûriers, des chênes, des vignes; de cultiver des patates; d'établir un certain nombre de ruches; de séparer telle quantité de brebis du reste de ses troupeaux, pour en tirer de la laine plus longue,

en ne les tondant qu'une fois par année; de faire venir des étalons de Prusse, des vaches d'Ostfriese; d'appeler et d'entretenir des intendans de culture du pays de Magdebourg, des mineurs de tourbe de la Westphalie, des planteurs de mûriers de France, etc. Il est résulté souvent de ces singuliers arrangemens, quelque bien pour la province. Dans d'autres pays, de pareilles injonctions seroient peut-être peu respectées, et mal ou point exécutées. Mais comme toutes les provinces du roi de Prusse sont divisées en petits cercles, à chacun desquels un gentilhomme instruit, y possédant des terres, est préposé sous le titre de *conseiller provincial*, avec quatre mille livres d'appointemens; comme aussi ce gentilhomme répond sur son honneur de veiller dans son district à tout ce qui regarde l'économie rurale, il n'est guère possible que ces ordres soient tout-à-fait éludés: cet établissement des conseillers provinciaux a de grands avantages.

Les richesses agricoles de la Silésie, autant que nous les connoissons, ont Bestiaux.

consisté, dans l'année mil sept cent soixante-seize, en

130,070	Chevaux.
18,914	Poulains.
128,620	Bœufs.
394,767	Vaches.
186,066	Veaux.
1,838,282	Bêtes à laine.
146,729	Cochons.

Capital des biens de la noblesse.

Tout porte à croire que ces richesses ont augmenté plutôt que diminué, et surtout les bêtes à laine, dont on porte aujourd'hui le nombre, avec une grande vraisemblance, à plus de deux millions.

La caisse de crédit nous met en état de connoître à-peu-près la valeur totale des biens de la noblesse silésienne. Les billets de cette caisse formoient, en mil sept cent quatre-vingt-cinq, une masse de quarante-quatre millions de livres. A supposer que les terres soient engagées pour la moitié, quatre-vingt-huit millions représenteroient la totalité des valeurs. Mais il est de riches propriétaires auxquels

la caisse de crédit est inutile, parce qu'ils n'ont aucunes dettes hypothéquées sur leurs possessions; de sorte qu'on estime la masse des propriétés de la noblesse silésienne, à cent vingt millions de livres. Ce calcul, que nous tirons de la gazette allemande du commerce (1), laisse cependant plusieurs choses dans l'incertitude. La Silésie contient beaucoup de biens de mainmorte, et plusieurs terres appartenantes à de très-grands propriétaires, tels que le duc de Wurtemberg-Oëls, le prince de Carolath, le duc de Courlande, qui vient d'acheter du prince de Lobkowitz le duché de Sagan. Nous ignorons si ces grands terriens ont part à la caisse de crédit; nous ne savons pas non plus si elle s'étend sur les biens du clergé, qui rarement, du moins en Allemagne, sont chargés de dettes. Si dans cette supposition, les quarante-deux millions ajoutés à la somme des capitaux, doivent comprendre cette sorte de biens (et nos mémoires ne nous l'apprennent

(1) Ann. 1785, pag. 24.

pas), nous pouvons assurer qu'ils sont évalués beaucoup au-dessous de leur valeur réelle. Les possessions ecclésiastiques, jointes à celles des propriétaires du premier ordre, doivent monter à une somme beaucoup plus considérable, sans compter les biens des particuliers non endettés.

Productions agricoles.

Quoi qu'il en soit, cet aperçu, tout incomplet qu'il puisse être, donne une idée de l'importance de cette province ; car bien que dans ce capital il faille aussi compter une grande partie des possessions de petits propriétaires serfs, si l'on peut parler ainsi, lesquels font partie des biens des gentilshommes, toute la masse des domaines royaux, des propriétés libres, des colons ou autres affranchis, et des particuliers bourgeois ou habitans des villes, n'y entre pour rien ; et c'est assurément un objet très-considérable, que nous ne prétendons pas évaluer.

On cultive en Silésie tous les grains qui font l'objet ordinaire de l'économie rurale de l'Allemagne, et dont les hommes se nourrissent. Dans les montagnes où les blés

ne viennent pas, les patates les remplacent. Il en est de même des légumes et des fruits, qui affectionnent cependant certaines contrées plus que les autres. On y cultive en outre la garance, qui n'est pas d'une excellente qualité, mais qui se vend à cause de la modicité du prix. Le monopole en est à Breslau, et l'on estime qu'il s'en vend annuellement pour quatre à cinq cent mille livres. On y recueille encore quelque pastel, du tabac, un peu de safran, et autres de ces objets de spéculation dans l'agriculture, qui donnent quelques profits, quand on n'en outrepasse pas la mesure.

La Silésie produit aussi quelques vins; ils sont mauvais sans doute. Quand l'année est d'une bonté particulière, ce vin, gardé long-temps, est buvable, dit-on; mais rien de plus rare. Cependant, cette petite récolte n'est pas inutile : de ce mauvais vin on fait du vinaigre.

Mais toutes ces productions accessoires ne sont rien, en comparaison d'une denrée qu'un concours de circonstances heureuses Lin.

a rendue la base des richesses de la Silésie; je veux dire le lin. Sa nature, aussi bien que la manière de l'ouvrer, et la bonté particulière des blancheries, se réunissent pour faire rechercher les toiles de cette province, et pour lui en assurer un débit immense.

Pour avoir cette plante dans sa dernière perfection, on fait venir de la semence de Russie et de Livonie: c'est un usage assez général en Allemagne; le lin en est infiniment meilleur; mais il faut faire revenir de la semence du nord, pour que l'année d'après cette plante acquière le même degré de bonté, et cette circonstance renouvelle annuellement ce commerce pour la Russie.

Deux arrangemens très-mal vus resserrent cette culture, et sans doute ils la feroient tomber si les manufactures de la Silésie ne la soutenoient pas.

L'un est que Stettin et Francfort-sur-l'Oder ont le privilége exclusif de fournir de la semence de Russie aux cultivateurs silésiens. Cet ordre de choses, qui pouvoit

avoir quelques motifs lors que la Silésie appartenoit aux Autrichiens, est ridicule aujourd'hui que le même sceptre régit ces trois provinces, mais il n'en subsiste pas moins. Il faut qu'on reçoive cette semence souvent falsifiée et toujours plus chère.

L'autre réglement pernicieux à cette précieuse culture, est celui qui a défendu l'exportation du lin non ouvré. La permission de l'exporter s'accorde seulement lorsque la récolte en a tellement outrepassé les besoins intérieurs, que le gouvernement ne sauroit s'y refuser, de peur de trop décourager les cultivateurs.

Rien ne peut assurément mieux encourager une manufacture que l'abondance de la matière première ; et l'abondance naît uniquement d'un libre débit. Ce ne sera jamais que le superflu du lin qui sortira de la Silésie, puisque le cultivateur aimera toujours mieux le vendre dans son voisinage, que de l'envoyer au loin ; et en tout état de cause, les acheteurs étrangers du lin de Silésie ne pourront manufacturer de la toile à prix égal avec le

fabricant silésien, parce qu'ils auront toujours à payer plus que lui le prix du transport, qui, particulièrement à l'égard du lin, où il y a toujours du déchet, forme un objet considérable. Mais ce sont de ces vérités simples, que l'avidité fiscale et le vertige manufacturier de la plupart des administrations modernes, seront encore long-temps à comprendre.

Forêts. La Silésie a d'immenses forêts, sur-tout du côté de la Pologne. Ces forêts consistent, dans leur plus grande partie, en pins et autres arbres, qui donnent de la poix-résine et du goudron. Il y a des mélèzes, sur-tout dans la principauté de Jægerndorff, dont on tire de la térébenthine. Les chênes viennent admirablement, et presque sans soins, sur les bords de l'Oder; on en fait des douves et des fonds de tonneaux. Ces objets, joints à quelque bois de construction, sont l'objet d'une exportation qu'on évalue à environ deux millions de livres. On fabrique dans la province, et l'on exporte aussi quelques potasses. Cependant tous ces emplois n'absorbent

pas le surplus des bois qui se trouvent dans la partie de la Silésie située à la rive droite de l'Oder ; on établit dans ce moment des fabriques sur les lieux mêmes pour leur donner quelque valeur, et ne pas laisser pourrir une matière si précieuse dans les forêts.

Telles sont les productions du règne végétal qui contribuent au bien-être de la Silésie. Quant à celles du règne animal, bien que cette province possède plusieurs haras, tant royaux que particuliers, de chevaux et de bêtes à cornes, elle n'a pas ce qu'il lui faut en ce genre ; elle tire le reste des pays voisins, et sur-tout de la Pologne, à laquelle la Silésie paye, autant qu'on en peut juger par les tables des exportations licites, un plus grand tribut de ce genre que toute autre contrée. Bestiaux.

Il y a beaucoup de chèvres dans les montagnes, dont le principal revenu consiste en lait et en fromage. La nourriture qu'elles y trouvent, leur est apparemment très-appropriée ; car leur produit est si considérable, qu'on estime celui de deux

chèvres équivalent à ce que rapporte une vache.

Laines. Mais la production principale dans ce genre, et à laquelle aucune autre ne peut se comparer, c'est la laine.

On compte qu'il y a deux millions de bêtes à laine en Silésie, et qu'elles donnent quatre millions de livres pesant de laine, ce qui, à quinze sous la livre, prix moyen, fait un objet de trois millions de livres. On assure que cette quantité ne suffit pas aux fabrications de la province, et qu'elle en achète environ un million de livres pesant de la Pologne. Si ces calculs ne contiennent pas l'exacte vérité, s'il sort de la laine en fraude du côte de la Lusace; si les fabricans, les douaniers, les ministres même exagèrent, pour plaire au monarque, l'étendue des fabrications indigènes; si des exportations et des importations illicites se couvrent, les unes du nom de laines, les autres de celui de laineries, il n'en reste pas moins prouvé que cette production du règne animal forme une des grandes richesses de la Silésie.

Nous tirons ce que nous venons de dire relativement à la laine, de l'excellent ouvrage *sur la Silésie*, avant et après l'année mil sept cent quarante (1). L'auteur y prouve évidemment que cette province est infiniment plus riche et plus heureuse qu'elle ne l'étoit sous le gouvernement autrichien; mais cette observation lui a donné une partialité trop grande pour les systêmes de l'administration présente, et nous croyons qu'il agrandit les objets. Voici une notice sur une partie du commerce des laines de Silésie, qui donne des idées un peu différentes : elle est tirée de la gazette du commerce de l'année mil sept cent quatre-vingt-six (2).

A la foire des laines de pentecôte à Breslau, en mil sept cent quatre-vingt-six, on a vendu en laines :

Au comté de Glatz.	80,304 liv.
Au grand magasin du Lager-haus à Berlin.	48,120

(1) *Ueber Schlesien vor und nach dem Jahre*, 1740, pag. 323.

(2) pag. 319.

De l'autre part. . . . . 128,424 liv.
En Westphalie. 79,392
A Burg, dans le duché de Magdebourg 4,704
A Lakenwalde 12,936
A la Marche électorale. 140,448
Aux fabriquans du pays. . . . 578,304
Laines qui n'ont point trouvé d'acheteurs. 18,360

TOTAL. . . . 962,568

A la foire de St. Urbain à Schweidnitz, il a été mis en vente :

4,176 livres de laines étrangères.
249,528. . . . . du pays.
3,120. . . . . de reste du marché précédent.

TOTAL. 256,824

247,056 livres en ont été vendues.
2,376. . . . . emmagasinées.
7,392. . . . . remportées.

TOTAL. 256,824

A la foire d'Exaudi à Strehlen, il y a eu
109,440 livres de laine mises en vente.
82,200. . . . vendues à Neurode.

Cet extrait d'une gazette très-estimée, et fondée de notoriété publique sur des correspondances du commerce fort exactes, présente des faits singuliers.

On nous dit que les laines de la Silésie ne suffisent pas à ses fabrications; qu'on en achète, suivant les évaluations les plus modérées, quatre cent mille livres pesant à l'étranger; et au grand marché de Breslau, où neuf cent soixante-quatre mille livres ont été mises en vente, trois cent soixante-huit mille, c'est-à-dire, plus des trois-huitièmes ont été vendus, non pas hors des états du roi, parce que cela est défendu, mais du moins hors de la Silésie. Première observation. Résultats généraux.

La seconde, c'est qu'à tous les marchés, il y a une certaine quantité de laines superflues. Les marchands ne vendent sans doute jamais aux foires tout ce qu'ils y apportent; mais il n'en est pas, ou du moins il ne doit pas en être ainsi, lorsque des cultivateurs conduisent aux marchés leurs denrées. S'ils ne les vendent pas toutes, c'est un signe certain que la

production qui leur reste est surabondante; car ils s'en déferoient assurément, si elle étoit vraiment recherchée. Or, à Strehlen, par exemple, les laines non vendues semblent avoir formé un grand cinquième du total.

Ensuite, n'est-il pas étrange que des laines de Silésie se soient débitées jusques dans les états au-delà du Weser, où il n'y a presque point de fabriques de draps ou de laineries ? Ne peut-on pas soupçonner que de-là elles passent en fraude jusques dans les pays à fabriques de laine d'un débit universel ? Nous ne présentons que des doutes ; mais ce qui paroît bien sûr, c'est que la Silésie ne manufacture pas toutes ses laines, et qu'ainsi la prohibition de l'exportation est une très-mauvaise mesure d'économie politique.

Culture de la soie.

Après avoir parlé des laines de la Silésie, il seroit presque ridicule de porter dans son bilan les soies. Elle en produit sans doute; et peut-être est-elle plus propre à cette culture qu'aucune autre province de la monarchie prussienne. Nous ne

pouvons pas certifier la quantité qu'elle en a recueillie dans ces derniers temps, mais elle n'excède pas sa proportion avec la population de cette province, comparée à celle de toute la monarchie ; nous la croyons même moindre, et nous attribuons ce fait singulier à ce que le peuple industrieux de la Silésie est trop utilement occupé pour s'adonner beaucoup à une culture que le climat rend très-précaire : elle ne deviendra dans le nord l'occupation que des gens qui ont du tems de reste, dont ils peuvent sans une grande perte risquer l'emploi.

Il y a aussi quelques cires en Silésie, mais qui, soustraction faite de ce qu'en absorbent le luxe des gens aisés, et le culte catholique, ne laissent qu'un très-petit excédent. Cires.

L'Oder est une rivière fort poissonneuse, et la basse-Silésie contient plusieurs lacs ainsi que de grands étangs, qui fournissent beaucoup de subsistances et des denrées au commerce intérieur. Pêche.

Pour les productions du règne minéral,

nous renvoyons le lecteur au mémoire joint à ce livre; il y verra avec surprise que cette province est encore, de toutes celles qui composent la domination prussienne, la plus riche en mines. De quelle importance n'est pas une conquête qui réunit ainsi tous les genres d'avantages et de richesses?

V.

LA MARCHE-ÉLECTORALE.

Voici des provinces prussiennes, celle sur laquelle nous pouvons présenter le plus de détails de tout genre.

Climat et sol.

Elle est située entre les cinquante-deuxième et cinquante-troisième degrés trente minutes de latitude. Son terrain uni, mais très-sablonneux, est entremêlé d'eaux stagnantes, de marais, et remplie de bois de sapins, qui affectionnent, comme on sait, les contrées sablonneuses et arides.

Semailles.

On sème, année commune, dans cette province,

3,380 wispels . . de froment.
34,148. . . . . de seigle.
17,906. . . . . d'orge.
15,845. . . . . d'avoine.

TOTAL. 71,279

Cela fournit une récolte,

Bonne année.	Année médiocre.	
de 18,438 wis.	14,924 wispels. de froment.	
160,870 . . .	129,960 .	de seigle.
92,628 . . .	74,690 .	d'orge.
73,688 . . .	59,199 .	d'avoine.
TOTAL. 345,624 . .	278,773	

Les moyens et dépendances de cette culture ont été, en mil sept cent soixante dix-neuf: Capitaux ruraux.

Chevaux 142,777
Bœufs 91,224
Vaches 168,022

Veaux (1) 91,432
Cochons 202,773

Quant aux bêtes à laine, elles forment un article à part.

En mil sept cent cinquante-six, il n'y avoit encore dans cette province qu'un million cent cinquante-deux mille cent quatre-vingt-douze têtes de cette espèce de bétail.

En mil sept cent quatre-vingt, on y en a compté :

Bêtes	à une tonte	664,576
	à deux tontes	713,376
	Total	1,377,952

A quoi il faut ajouter,

Agneaux.	de la 1^re espèce . .	168,183	329,455
	de la seconde . .	161,272	
	Total général . .		1,707,407 bêtes à laine.

(1) Sous cette dénomination, nous entendons ici et partout ailleurs, quant aux bêtes à cornes, ce qui n'a point encore atteint l'âge de puberté, mais qui n'est pas destiné à la boucherie.

La

Diverses cultures.

La Marche électorale a toujours passé pour un pays stérile, et généralement parlant, elle l'est en effet : cependant les grains, et même les plus délicats, viennent très-bien dans certains districts, et tous sont susceptibles d'améliorations par une culture perfectionnée. Cette province contient des propriétaires qui sont vraiment d'industrieux cultivateurs, et leur exemple devient de plus en plus un objet d'imitation. Aussi la Marche électorale compte-t-elle parmi ses productions rurales, un grand nombre de celles que négligent les autres provinces, comme le tabac, les plantes colorantes, le houblon, qui vient sur-tout dans la vieille Marche ; le lin et le chanvre, que l'on cultive avec succès dans la Priegnitz, le cercle de Besekow, et autres environs de Teltow ; le millet et le blé sarrasin, dans les mêmes contrées.

Jardinages et légumes.

Outre ces productions de la grande agriculture, on cultive aussi beaucoup de légumes dans toute la Marche. Il en est un surtout qui lui est particulier, pour ainsi dire ;

c'est une sorte de petits navets, que l'on nomme navets de la Marche ou de Teltow, parce que les meilleurs viennent dans les environs de cette ville. Les réfugiés y apportèrent ce légume de France; mais le sol de la Marche lui donne, dit-on, un goût exquis, et jusqu'alors inconnu. A présent, ces navets sont devenus une des délicatesses des riches, et l'on en fait une grande exportation; mais quoique tous ces objets contribuent au bien-être des habitans de la Marche, ils ne doivent pourtant être regardés que comme très-subordonnés aux grandes productions.

Cette province, avec toutes les richesses rurales dont nous venons de parler, ne sauroit nourrir ses habitans. Berlin est un gouffre qui absorbe une quantité énorme de denrées. Potzdam, presque tout peuplé de soldats, en consomme beaucoup aussi, proportion gardée de sa population.

Comparaison des consommations et des productions.

Avant d'entrer dans des détails à ce sujet, rappelons que la Marche contient sept cent cinquante mille habitans. On cal-

eule que l'un portant l'autre, un individu au dessus de l'âge de dix ans, consomme annuellement six scheffels de grains pour sa nourriture ; et celui de dix ans et au dessous, trois scheffels. Or, on doit compter un tiers de la population au dessous de dix ans, et deux tiers au dessus : donc pour cinq cent mille personnes consommant six scheffels, trois millions de scheffels ; et pour vingt-cinq mille personnes à trois scheffels, soixante-quinze mille ; total, trois millions soixante-quinze mille scheffels, ou cent vingt-huit mille cent vingt-cinq wispels. Or, le froment et le seigle pris ensemble, déduction faite de la semence, ne donnent dans les bonnes années que cent quarante-un mille sept cent quatre-vingt, et dans les médiocres, cent sept mille trois cent cinquante-six wispels : il reste donc un vide immense à remplir, pour la seule nourriture des habitans de la Marche, sans compter les grains qu'emploient la distillation et la brasserie.

Consommation de Berlin et de Potzdam.

Quant à la consommation de Berlin, voici les listes que nous en donne M. Nicolaï, dans sa description de cette capitale (1).

9,666 wispels. . . . de froment.
2,832. . . . . de farine de froment.
12,628. . . . . de seigle.
7,253. . . . . de farine de seigle.
14,692 ½ . . . . d'orge.
127 . . . . de farine d'orge.
317 wispels . . . . de gruau, millet, etc.
714. . . . . de pois.
2,380 . . . . de navets.
261 ½. . . . . de féves et lentilles.
36. . . . . de fruits secs.
766. . . . . de fruits frais.
781,080. . . . . fromages grands ou petits.
641,385. . . . . œufs.
Choux blancs, pour 2866 écus.
16,528. . . . . bœufs.
3,970. . . . . vaches.
29,783. . . . . veaux.
58,159. . . . . moutons.

(1) Tom. 1, pag. 234.

2,707	agneaux.
26,136	cochons.
7,392	coqs-d'Inde.
40,127	oies.
19,241	canards.
101,402	poules.
41,650	pigeons.
311	cerfs.
1,950	chevreuils.
244	sangliers.
14	outardes.
1,343	faisans.
10,420	lièvres.
15,782	perdrix.
154,499	grives.
10,315	canards sauvages.
4	oies sauvages.
500	bécasses.
180	coqs de bois.

Poissons, pour 18,443 écus.

Dans cette liste n'est pas compris ce que la résidence et sa banlieue produisent en grains, jardinages, fruits, animaux domestiques, et poissons. Or, tout cela réuni

forme un objet considérable. Le beurre n'y est pas marqué non plus. En mil sept cent soixante-douze, on en a consommé vingt-deux mille cinq cent vingt-trois quintaux.

A cette liste, il faut ajouter ce qui est entré dans les magasins royaux, savoir :

46	wispels . .	de froment.
3,249	. . . .	de seigle.
232	. . . .	d'orge.
298	. . . .	d'avoine.
575	. . . .	de farine de seigle.

En mil sept cent soixante-dix-neuf, il est arrivé à Berlin,

Au marché. .	4,292	Wispels de froment.
Par eau. . . .	3,507	. . . . .
Froment. TOTAL.	7,799	

Au marché.	$4,929\frac{1}{2}$	wispels de seigle.
Par eau.	$3,049\frac{1}{8}$	. . . . .
Seigle. TOTAL.	$7,978\frac{5}{8}$	. . . . .

Au marché....	6,703	Wispels d'orge.
Par eau........	3,349....	
Orge. TOTAL..	10,052....	
Au marché.....	3,225...	d'avoine.
Par eau.......	1,424½...	
Avoine. TOTAL.	4,649½....	
Au marché.....	201½.....	de pois.
Par eau........	91......	
Pois. TOTAL.	292½....	
Au marché.....	17½.	de lentilles.
Lentilles. TOTAL.	17½..	
Par eau.......	533....	de drêche.
Drêche. TOTAL.	533 (1)....	

M. de Brenkenhoff, dans son ouvrage intitulé : *Petits Voyages économiques* (2), prouve, par un calcul qu'il seroit trop long de rapporter ici en entier, mais aussi

(1) Voyez ci-contre une table des grains qui sont venus par eau à Berlin, en 1784.

(2) *Kleine œconomische reisen*, tom. 2, pag. 249 *et* suivantes.

modéré qu'il soit possible, que Berlin doit consommer:

En seigle, tant pour le pain que pour la distillation . . . . . 42,674 $\frac{1}{2}$ wispels.

En froment, tant pour le pain que pour la bière blanche . . . . 7,164 $\frac{2}{3}$

En orge, pour la bière brune . . . . 23,886 $\frac{2}{3}$

En avoine pour les chevaux . . . . 11,041 $\frac{2}{3}$

Résultats généraux.

On voit que la différence entre la consommation et l'importation, est énorme. On ne sauroit la mettre toute entière sur le commerce interlope. Les bières étrangères, les vins et les liqueurs du dehors, même le café, peuvent couvrir et restreindre un peu le résultat de M. de Brenkenhoff, à l'égard des grains employés pour la distillation, quoique tous ses calculs soient établis sur une base très-modérée.

M. de Brenkenhoff, qui ne vouloit pas rejeter ce vide sur les défraudations, en attribue la cause à la hauteur du prix des blés en mil sept cent soixante-treize,

année qui suivit celle de la famine dont l'Allemagne fut ravagée, comme ayant contraint un grand nombre de personnes à resserrer leurs consommations. Mais qu'auroit-il dit, s'il avoit eu sous les yeux la nouvelle édition de l'ouvrage de M. Nicolaï, où les importations de quelques années suivantes ont été ajoutées, de ce que ces années assez abondantes donnent encore moins d'importations de grains que mil sept cent soixante-treize? Il n'est pas possible de méconnoître ici la main d'une fraude perfectionnée. Cette fraude si active est sans doute un bonheur sous les mauvaises administrations : sans elle, les impôts accableroient davantage encore les peuples, et leur causeroient des maux plus cruels. Mais elle prouve aussi qu'imposer ainsi les sujets, c'est employer le plus inique et le plus mal-adroit des moyens d'extorquer leur argent. Le citoyen soumis aux lois, qui paie l'impôt, souffre. Celui qui trompe le gouvernement pour échapper à ses droits, gagne. C'est-là vraiment accorder une

prime à la ruse, à la fraude. Habitués à les employer journellement, relativement à un objet, les hommes seront bien tentés de les appliquer à tous; et après s'en être servis contre la personne morale de l'état, d'en faire usage envers les personnes physiques, envers leurs concitoyens.

Au reste, on voit que Berlin consomme annuellement quatre-vingt-quatre mille sept cents wispels de grains. Toute la récolte de la Marche, déduction faite des grains pour les semailles, est de deux cent vingt-quatre mille trois cent trente-cinq wispels dans les bonnes années, et de deux cent sept mille cinq cent quatre-vingt-quatre wispels dans les médiocres, ce qui donne un terme moyen de deux cent quarante mille neuf cent dix wispels. Ce calcul est porté à un haut tarif, et l'on n'y fait aucune mention des mauvaises années.

Berlin seul consomme donc le grand tiers des récoltes de la Marche électorale. En ajoutant un cinquième pour la consommation de Potzdam, on aura pour ces

deux villes, cent un mille sept cent vingt wispels de grains, ou près de la moitié de la récolte de la province dans les années médiocres, et plus des deux cinquièmes dans les bonnes. Or, ces deux villes portées à cent soixante-dix mille habitans, ne forment qu'un peu plus des deux neuvièmes de la population de toute la Marche. Cette immense consommation, et la masse énorme d'argent qu'elle fait circuler, n'ont donc pu mettre l'agriculture de cette province en état de nourrir ses habitans, de leur fournir les objets de première nécessité. L'agriculture ne fleurit donc pas par les moyens supposés efficaces jusqu'à ce jour.

Puisque cette masse de peuple se trouve dans cette province, nous sentons bien qu'il faut qu'elle y vive, et qu'elle a par conséquent d'autres moyens d'y subsister. Sans doute elle en trouve dans son industrie; mais les ressources de l'industrie fabricante, sont infiniment plus incertaines que celle de l'industrie rurale, et c'est se tromper grossièrement, que de

rechercher la première aux dépens de l'autre, comme font presque toutes les administrations modernes, et particulièrement la prussienne.

Quant à la contrebande, elle se fait aisément de proche en proche. Les provinces qui touchent la Saxe, le Mecklembourg et autres contrées productives, en tirent des grains, et sur-tout des distillations qui passent à la capitale. C'est ainsi que la nécessité trompe l'avidité fiscale. Car les hommes veulent des jouissances pour prix de leur travail ; et lorsque le gouvernement s'y oppose, il est trop heureux d'être trompé. Si les souverains atteignoient leur but, ils détruiroient leurs états par l'indolence et la torpeur qu'ils y jetteroient. Graces à ce que la contrebande déjoue leurs lois, ils ne font que les épuiser et les appauvrir peu-à-peu.

Vins. La culture du vin paroît avoir été anciennement fort répandue en Allemagne. On trouve encore fréquemment des montagnes qui se nomment *le Vignoble ;* et dans les villes, des rues nommées *rue*

du Vignoble. Cette culture fut apportée dans toutes les contrées converties au christianisme, par les ecclésiastiques qui avoient besoin de vin pour dresser l'autel. Telle est l'origine de cette culture dans la Marche électorale. Lorsque Otton, évêque de Bamberg, alla pour la première fois en Poméranie, en onze cent vingt-quatre, il y trouva excellent l'hydromel fabriqué par la nation esclavonne qui habitoit alors cette contrée ; mais il n'y en apporta pas moins à son retour, en onze cent vingt-huit, un tonneau plein de ceps pour les planter, afin que les fidèles eussent du vin pour le culte (1). Cette plante réussit passablement bien dans la

---

(1) Voyez *Geschichte der Wissenschaften in der mark Brandenburg, insonders der Arzeney-Wissenchaft, von doctor Mœhsen, Koënigl. Leibmedicus. Berlin, chez Decker*, 1781, in-4°. pag. 206 et suivantes. Il observe que c'est du nord, faute de vin qu'on ne pouvoit encore se procurer aisément par le commerce, qu'est venu l'usage de la communion sous une espèce. C'est, ajoute-t-il, la nécessité qui enseigna le sophisme, par lequel on changea la plus solennelle de toutes les institutions de l'auteur du christianisme.

Marche. Dès mil deux cent quatre-vingt-cinq, le vin du cru de Stendal se vendoit au marché, et l'on en payoit un péage; des actes publics en font foi: les nations du nord en achetoient.

Un commerce plus étendu, plus libre, a permis d'introduire de meilleurs vins des pays qui les produisent, à un prix auquel les vignobles du nord de l'Allemagne ne sauroient soutenir la concurrence. D'un autre côté, l'eau-de-vie a remplacé le vin chez les Allemands, et encore plus chez les nations du nord. La guerre de trente ans et des hivers rigoureux, ont ruiné beaucoup de vignes, qui ne pouvoient plus compenser les dépenses nécessaires pour les rétablir; et du cinquante-deuxième degré au-delà, la culture des vignes a presque entièrement cessé en Allemagne. Il en est cependant encore quelques foibles restes dans la Marche électorale, aux environs de Brandebourg, de Potzdam, etc. mais qui ne sont d'aucune importance.

Bois. Les bois forment un article considérable

des productions du Brandebourg. Frédéric II a fait de ce commerce un monopole. Une compagnie administre, non-seulement la vente des forêts royales, mais celles des villes et de la nôblesse, comme nous le verrons à sa place. On flotte les bois en partie à Hambourg, et en partie à Stettin. Ce commerce produit un revenu de quatre millions à quatre millions et demi de livres (1); mais cette somme n'est pas seulement la valeur des bois de la Marche électorale : ceux de la nouvelle Marche, du duché de Magdebourg, de la Silésie, et même quelques-uns de la Bohême et de la Pologne, s'y confondent. La Marche électorale y entre pour un cinquième, ou tout au plus pour un quart.

Les chevaux et le bétail sont remarquablement petits dans la Marche électorale, et leur nombre n'est pas considérable. Presque tout le bétail qui se consomme dans les boucheries de Berlin et de Potz- Chevaux et bétail.

(1) *Normann Geographisches Handbuch*, pag. 877.

dam, excepté la très-petite quantité qui tombe en partage au peuple, vient de la Podolie. Ainsi cet article ne contribue que très-peu au bien-être de la province.

Laines. Nous avons vu qu'elle possède beaucoup de bêtes à laine; elle est plus riche à cet égard, proportion gardée de sa grandeur, et plus encore de sa population, que la Silésie même. Aussi la laine est-elle une des productions principales de la Marche; mais cette laine n'est pas si bonne que celle de la Silésie. Rarement se trouve-t-elle d'un prix à dédommager pleinement le cultivateur de ses frais. Il faut pour cela que le grand quintal (1) vaille quatre-vingt à cent francs, et la bonne laine seule se vend communément un tel prix (2); ce qui doit s'attribuer uniquement à la défense d'exporter cette production. Du reste,

---

(1) Il est de cent dix livres.

(2) On pèse la laine suivant un poids idéal, qu'on nomme *stein* (pierre). Le stein de Silésie est de vingt-quatre livres; mais la livre de Silésie est un huitième plus légère que celle de Leipzig. Le stein de la Marche a vingt-deux livres, celui de Silésie n'en a que vingt-une.

au

au mépris de cette défense, il en sort beaucoup en fraude, pour être vendu, sur-tout en Saxe. Voici des faits qui serviront à le prouver.

M. Normann (2) rapporte, que depuis mil sept cent soixante-cinq jusqu'en mil sept cent soixante-quatorze, le produit moyen des bêtes à laine a été de treize mille neuf cent soixante-cinq quintaux. L'année mil sept cent soixante-neuf, considérée comme la meilleure, en a donné quinze mille sept cent cinq; et mil sept cent soixante-douze, la moins bonne, dix mille huit cent soixante-quinze. En mil sept cent quatre-vingt, il y eut neuf mille six cent cinq quintaux de laine à une tonte, qui est la plus longue et de la meilleure qualité; et douze mille deux cents trente-trois quintaux à deux tontes, de qualité inférieure, dont on a fait les draps pour habiller les troupes. Total vingt-un mille huit cent trente-huit quintaux. Mais avec le nombre de brebis qu'elle possède, la

(2) *Geographiches Handbuch*, tom. 1, pag. 882.

Marche électorale doit au moins fournir mille quintaux de plus, qui ne peuvent s'écouler que par la fraude.

Recherche sur les effets de la défense d'exporter les laines.

S'il est vrai que la Marche soit un pays trop stérile pour que les sommes immenses qui ont été répandues dans son sein aient pu fertiliser son sol, et le mettre en état de produire les denrées de première nécessité indispensables aux consommateurs qu'elle renferme, pourquoi ne pas encourager au moins une production que lui a prodiguée la nature, celle de la laine? Pourquoi la décourager en en prohibant l'exportation (1)?

Le grand débouché des fabriques à laine de tout le Brandebourg, c'est l'habillement annuel des troupes. En tout état de

---

(1) La défense de cette exportation fut promulguée finalement et rigoureusement en 1719. Voici ce qu'en dit l'auteur d'un mémoire historique sur les manufactures à laine du Brandebourg.

» Le 24 Mai 1779, se publia l'édit pragmatique, » touchant la laine de toutes les chaires; c'est lui » qui éleva peu-à-peu les fabriques de laine à leur » perfection. Quant à la bonté et à l'assortiment, il » y est défendu, sous peine d'un écu d'amende par

cause, il lui resteroit. On peut même assurer qu'excepté les gens très-aisés, tout le reste s'habilleroit des étoffes du pays, de sorte qu'on ne perdroit peut-être que la fabrication des draps fins pour la première classe des citoyens, toujours composée du petit nombre.

Supposons que les bêtes à laine de la Marche produisent vingt-quatre mille quintaux, qu'on doit évaluer l'un portant l'autre, à vingt écus au moins: la valeur de toute la laine de la province sera de quatre cent quatre-vingt mille écus d'Allemagne. Si par la liberté du commerce vous pouvez l'augmenter d'un tiers, vous procurez

---

» livre, et de confiscation de la laine, et à l'égard » des Juifs, sous peine de la vie, de vendre hors du » pays aucune laine appartenante, soit aux gentils-» hommes, soit aux baillis, soit à d'autres particu-» liers; mais de la vendre aux fabricans, d'en faci-» liter l'achat à ceux qui étoient pauvres. Cela eut » l'effet désiré; le prix de la laine tomba considé-» rablement, et les fabricans se multiplièrent ». (Voyez *histor. Beytrage die Preussischen staaten betreffend*, tom. 1, pag. 204.) N'avons-nous pas eu raison de dire qu'on a misérablement sacrifié l'agriculture à l'intérêt des fabriques?

à vos agriculteurs un gain de cinq cent mille livres tournois, pour équivalent de la perte possible des fabriques de draps fins, qu'en général aujourd'hui personne ne veut, parce qu'ils sont mauvais au fond, et que la fraude met tous les jours dans le cas d'être ruinées, si vos dons ne les sou-soutiennent pas, au prix du mal que vous faites à la classe la plus utile et la plus assurée de vos sujets. Or la moindre faveur peut donner une pareille augmentation à une production, comme la moindre gêne peut la diminuer d'autant. Il en est de même de toutes les choses dont la masse résulte du concours et de la réunion d'une multitude d'intéressés ; aucun d'eux n'en connoît l'ensemble : l'obstacle ou la faveur les frappe tous également ; ainsi tous s'appliquent ou se refusent également à ce genre d'industrie, de sorte que l'effet devient toujours plus grand que la cause. Dans une fabrication, dans un commerce qui dépend d'un seul homme, ou d'un petit nombre d'hommes éclairés et complettement versés dans ce genre d'affaires,

l'effet garde plus de proportion avec la cause. Voilà pourquoi il est si dangereux de toucher à tout ce qui concerne le commerce direct des producteurs avec ceux qui emploient immédiatement leurs denrées : de tous les ressorts du gouvernement, c'est incontestablement là le plus délicat.

Ceux qui seroient tentés de nous blâmer de trop revenir sur cet objet, doivent auparavant chercher la généalogie des maux de l'espèce humaine; et s'ils trouvent qu'ils tiennent dans leur plus grande partie à cette déplorable erreur des gouvernemens de vouloir tout réglementer, et d'estimer plus dans la société ce qui reduit que ce qui produit, sans doute ils consentiront à nous absoudre.

La soie mérite d'être comptée parmi les productions de la Marche électorale. C'est de toutes les provinces du roi de Prusse celle qui en produit le plus, ou plutôt elle en produit seule plus que toutes les autres. Les soins de Frédéric II ont été justes à cet égard, et suivis de succès, Il n'a déterminé

ni des terrains, ni des mains plus utilement employées, pour les vouer à cette production; il a voulu qu'elle servît à augmenter le bien-être d'individus communément assez désœuvrés pour y donner, sans aucune perte essentielle, le temps qu'elle exige, je veux dire le clergé, les femmes et les enfans des pasteurs et des chefs d'écoles. Frédéric II a fait planter des mûriers sur les cimetières des églises, et dans d'autres endroits disponibles. Depuis mil sept cent soixante-six, il a accordé annuellement cinq prix aux cinq personnes qui avoient obtenu la plus grande quantité de soie, et quarante sous de prime pour chaque livre produite de plus que l'année précédente. On distribue gratis de la graine de vers à soie et de la semence de mûriers à ceux qui veulent s'adonner à cette culture. Mais encore une fois, et sous tous les rapports, le climat n'y est pas assez favorable. En France, pour produire une livre de soie, plus pesante que la livre de Berlin, il ne faut que deux mille trois cent quatre cocons, selon M. de Réaumur; il en

faut environ trois mille pour donner une livre de Berlin dans la Marche.

Voici une notice qui montrera comment cette culture s'est étendue dans cette province.

On a obtenu :

Années.	Livres.	Onces.
1750	505	11
1755	1319	7½
1760	1745	15
1765	1480	10
1763	2534	12½
1770	2261	9
1772	2410	14
1773	3451	8½
1774	3570	
1780	5605	6¾ dont 2221 liv. 4 onces par les mains du clergé.

A présent on en retire plus de six mille livres.

Comme il est dans la Marche électorale des contrées à pâturages, et que par le

moyen de desséchement on en a obtenu de nouveaux, des haras ont été établis dans cette province, et quelques propriétaires y possèdent de gros bétail; mais cet objet n'est pas fort important pour la province. Dans quelques cantons le mouton réussit fort bien. Cependant tous ces articles ne suffisent point à la consommation intérieure.

Abeilles. La Marche électorale renferme encore beaucoup de bruyères, et son sol aride, propre à la culture du blé sarrasin, favorise une production utile de l'économie rurale, savoir, la cire et le miel. Aussi voit-on beaucoup de ruches dans différentes parties de cette province. Mais on sent qu'avec une capitale telle que Berlin, quoique le luxe y soit en général plus ostentateur que prodigue, ce pays ne sauroit satisfaire à sa propre consommation en ce genre, au moins à celle de la cire.

Pêche. Les eaux lui fournissent encore de nombreux moyens de subsistance. La Marche électorale est pleine de lacs, et entrecoupée de rivières grandes et poissonneuses.

L'Elbe seule est stérile à cet égard ; mais la Havel et la Sprée, ainsi que d'autres moindres rivières, fournissent en abondance des poissons, des écrevisses ; et l'on n'a nulle part ailleurs de plus excellentes productions d'eau douce qu'à Berlin et à Potzdam. La Sprée sur-tout nourrit un poisson d'un goût délicat, qui lui est particulier ; c'est *le tendre*, dont on fait une exportation considérable.

On verra dans le mémoire sur le règne minéral, que la Marche électorale est de toutes les provinces de la monarchie prussienne la plus pauvre en minéraux, quoiqu'on y ait établi diverses fabriques de ce genre, dont nous parlerons ailleurs.

V I.

LE DUCHÉ DE MAGDEBOURG.

Cette province, située du cinquante-un au cinquante-deuxième degré de latitude, consiste principalement en une plaine extrêmement fertile : la partie du comté de Mansfeld qui lui appartient, est la seule

Climat ; sol.

où il y ait des montagnes et quelques petits districts moins féconds. Aussi la quantité de grains que produit le duché, égale-t-elle les trois quarts de ceux que la Marche électorale récolte, dans les bonnes années, et presque les huit neuviemes dans les médiocres, quoique cette petite province n'ait pas le quart d'étendue de la Marche. Le duché de Magdebourg est la province la plus fertile de l'Allemagne, dit M. Michaelis (1) : *un boisseau, si je ne me trompe, y en rapporte dix.*

Le duché de Magdebourg récolte, dans les bonnes années, deux cent soixante-quatre mille trois cent cinquante ; dans les années médiocres, deux cent trente mille cent soixante-onze, et dans les mauvaises, cent quatre-vingt-dix mille neuf cent quatre-vingt-quatorze wispels de froment, de seigle, d'orge et d'avoine. Il faut ajouter la navette d'hiver, les patates,

(1) *Recueil des questions proposées, etc., pour un voyage d'Arabie.* Quest. 13.

dont on recueille une très-grande quantité, et huit cent quatre-vingt mille livres de lin.

Les moyens et les dépendances de la culture sont, ou du moins ils étoient il y a quelques années : Capitaux ruraux.

102,346. . pièces de bêtes à corne.

31,000. . chevaux, ou trente-trois mille soixante-dix-huit avec ceux de la cavalerie.

406,875. . bêtes à laine.

Le bétail n'est pas ici, à beaucoup près, aussi nombreux, comparativement à la culture, que celui de la Marche; il se trouve presque dans la proportion de l'étendue des deux provinces. La cause en est que le pays de Magdebourg n'a pas de pâturages naturels fort abondans, et que les prairies artificielles n'y sont point encore assez généralement en usage pour porter la quantité des bestiaux au degré d'abondance que l'on atteindra lorsque les principes de la bonne culture seront plus répandus.

Les productions principales de cette province viennent d'être nommées. Elles consistent sur-tout en grains. On y cultive en outre beaucoup de légumes et de fruits.

Bois. Il y a des bois, sans doute; mais il faut les administrer avec économie, pour qu'ils suffisent seulement à la consommation du duché.

C'est une des provinces où les paysans sont le plus à leur aise; il en est même que l'on peut nommer riches; leurs chevaux et leur bétail en font foi. Ceux-là sont presque par-tout grands, forts et bien nourris. Aussi leur en faut-il de cette espèce pour travailler leur sol argileux et difficile à labourer. Le bétail y est en général assez beau; mais ce n'est pas un objet de commerce pour la province.

Laines. Un pays gras comme celui de Magdebourg, ne produit jamais une grande abondance de laines, ni des laines d'une qualité supérieure. Sa récolte en a été, dit l'auteur de la topographie de Magdebourg (1), en

(1) Pag. 12.

mil sept cent quatre-vingt, de trente mille cent quatre-vingt-sept quintaux vingt-neuf livres.

On y a compté vingt-cinq mille ruches en mil sept cent soixante-quinze; cependant, ni le miel, ni la cire, n'y forment un objet de grande importance. En général ce ne sont pas les pays fertiles en grains où les abeilles rassemblent le plus de leurs richesses : la nature semble les avoir destinées à servir de dédommagement aux contrées arides ou incultes. Abeilles.

Quant à la soie, voici ce que les soins de Frédéric II en ont fait naître dans cette province en mil sept cent soixante-dix-huit. Six mille trois cent quarante-six livres quatorze onces de cocons, ont donné huit cent quatorze livres une once de soie pure, et trois cent quarante-trois livres trois onces de fleuret. Il n'y a pas là, comme on voit, de quoi effrayer ni le Piémont, ni la France. Soie.

On cultive aussi quelques tabacs dans certains districts de la province; mais cette culture a souffert des diminutions considérables par le monopole. Tabac.

Pêche. La Saale et l'Elbe ont plusieurs espèces de poissons. Ce dernier fleuve nourrit surtout des saumons, dont on exporte une certaine quantité dans les pays voisins; le reste, absorbé par la consommation intérieure, augmente le bien-être des habitans, en fournissant des profits au petit peuple, et des jouissances à ceux qui ont quelques revenus.

Salines. La plus précieuse des productions que fournissent les eaux dans le duché de Magdebourg, c'est le sel. Les sources d'où on le tire sont dans le cercle de la Saale, aux environs de Halle, ville dont le nom vient de cette production. Les salines de cette contrée ont été exportées très-anciennement. Elles étoient alors entre les mains de particuliers qu'elles enrichissoient, et tout le monde pouvoit se procurer à un prix modique cet ingrédient si nécessaire sous tant de rapports. Mais depuis que les souverains y ont découvert un grand moyen de pomper l'argent de leurs sujets d'une façon infaillible, et d'abord presque insensible, ils s'en sont emparés; et cette

source de bien-être pour les particuliers s'est tarie : heureux lorsqu'ils n'y ont pas puisé en échange l'oppression et la misère !

Toutes les salines de Halle ne sont pas entre les mains du roi ; mais la consommation de celles que les particuliers possèdent encore étant circonscrite dans des bornes extrêmement étroites, parce qu'ils n'osent point en débiter dans le pays même, le profit en est très-mince. On commence à trouver difficilement les combustibles nécessaires à leur exploitation. Elles se servent du produit des mines à houille, dont elles peuvent se procurer les matériaux ; mais cette ressource ne leur suffit pas ; les bois du duché en souffrent toujours. On trouvera dans le mémoire sur les productions du règne minéral, des idées saines sur ce sujet ; et l'esprit de l'administration prussienne, attentif jusqu'au suprême degré à toutes les fautes de ce genre, ne les négligera probablement pas.

Frédéric II a désiré qu'on trouvât du sel gemme dans ses états, tant parce que sa préparation n'exige point de feu, que

parce qu'on le croit vulgairement meilleur pour les bestiaux. On a pensé, par exemple, que le sel ordinaire gâtoit la laine des brebis, et nous placerons ici à ce sujet une réflexion très-importante, tirée de l'écrit de M. de Heinitz. « Je me suis convaincu, » dit ce ministre, que l'usage du sel gemme » est un préjugé, et les bergeries de la » basse-Silésie, de la Lusace et de la Saxe » le prouvent assez; car toutes les pro- » vinces qui se servoient autrefois de ce » sel, se servent maintenant de sel cuit, » sans que la laine en ait souffert. QU'ON » DONNE LE SEL AU CULTIVATEUR A BON » MARCHÉ, LE RÈGNE ANIMAL EN PROS- » PÉRERA INFAILLIBLEMENT. « Quel mal ne fait donc pas l'impôt indirect qui porte sur le sel, malgré l'apparence de facilité pour le fisc, peu nuisible pour le peuple, qu'on a su lui donner? Si le sel n'étoit pas considéré comme régale, s'il avoit son prix naturel, et que son commerce fût entre les mains des particuliers, en augmentant la masse des richesses du peuple, et surtout en multipliant le bétail par l'utilité

dont

dont il est pour sa conservation, il mettroit aisément la classe productive en état de payer l'impôt direct destiné à remplir le vide occasionné par l'abolition de l'impôt indirect. Halle seroit alors une ville riche et florissante comme elle l'a été de toute ancienneté avant les inventions fiscales; car il y a plus de mille ans que ses salines sont exploitées; au lieu qu'à présent, elle ne retire qu'un modique profit du sel que l'on y vend dans quelques petits états voisins dépourvus de salines particulières, et qui le tirent du duché à des prix modérés.

Les individus qui travaillent dans ces salines font un peuple à part; on les nomme *Halloren* : ils ne ressemblent, ni par la physionomie, ni par le langage, ou du moins par l'accent, ni par les mœurs, à ceux qui les entourent. C'est un trait assez généralement commun à des hommes rassemblés dans un lieu isolé, et voués à un genre de vie particulier; mais il est certain que les *Halloren* descendent des indigènes, qui les premiers exploitèrent ces

salines, et que leurs occupations individuelles les ont portés à ne pas se mêler avec les races diverses qui se sont succédées dans leur pays. Ils vivent dans de petites huttes autour des salines; les jours ouvrables, ils sont presque nus, du moins l'été; grands nageurs, hardis et impétueux comme les hommes de la nature; travailleurs infatigables, non-seulement dans les salines, mais dans le voisinage, lorsqu'il y a des incendies, cette race d'hommes est utile : les enfans aident leurs parens de bonne heure. Assurés ainsi de leur subsistance, ces hommes singuliers vivent au jour le jour, et dépensent le dimanche tout le gain de la semaine (1).

Quant au reste du règne minéral et de ses productions, le lecteur trouvera dans le mémoire de M. de Heinitz, tous les détails nécessaires, tant sur cette province et la partie du comté de Mansfeld qui y appartient, contrée montueuse et par

---

(1) Voyez *Bemerkungen eines reisenden durch die Preussischen staaten in briefen*, tom. 1, pag. 185 et suiv.

conséquent riche en mines, que sur la principauté de Halberstadt et ses dépendances.

VII.

LA PRINCIPAUTÉ DE HALBERSTADT.

De toutes les provinces du roi de Prusse à l'orient du Weser, c'est celle dont nous avons le moins de détails. On en attend une description topographique d'un M. de Barkausen, très-capable de la bien faire. Jusqu'ici elle n'a point encore paru; mais la province est trop petite pour que cette lacune dans notre ouvrage soit fort importante.

Tout ce que nous en savons, c'est qu'elle est très-fertile, et que l'agriculture y fleurit. On y élève beaucoup de bétail, et même des bêtes à laine, dont le produit est considérable. La province abonde en grains, pour lesquels elle trouve un excellent débouché dans le Hartz. Ce mont immense, rempli de métaux et d'ouvriers qui les exploitent, ne produit aucune

grains ; il tire des environs tous ceux qui sont nécessaires à sa population, et les paie de la valeur des productions que ses habitans arrachent du sein de la terre. Il donne par conséquent un grand débouché à l'industrie rurale des fertiles contrées qui l'entourent.

On emploie une quantité considérable des grains de la province de Halberstadt à la distillation, dont Quedlinburg est l'atelier principal. Les eaux-de-vie de ces grains se répandent fort au loin. Le petit excédent de blé que laissent ces deux grands débouchés, va chercher l'Elbe à Magdebourg, et descend plus loin. Le lin est encore une des productions du règne végétal dans ce petit pays. Après qu'il est filé, le commerce de la ville de Brunswick l'attire, et le transporte plus loin. On recueille aussi quelques soies dans la principauté.

Les bois suffisent à peine à la consommation du pays : on cherche tous les moyens d'y suppléer par des houilles, par la tourbe que l'on trouve en divers

endroits, mais en petite quantité, et même par de la paille.

Il y avoit autrefois des salines aux environs d'Aschersleben, mais on ne les exploite plus, et la province tire son sel de Halle.

Passons aux états de Westphalie.

ÉTATS DE WESTPHALIE.

VIII ET IX.

LA PRINCIPAUTÉ DE MINDEN ET LE COMTÉ DE RAVENSBERG.

Ces deux provinces, que l'identité de leur administration et l'égalité de leur climat et de leurs productions nous portent à rassembler sous le même point de vue, sont situées sous les cinquante-deuxième et cinquante-troisième degrés de latitude. Le Magasin de Westphalie (1) nous met en état de donner d'assez grands détails sur leur agriculture et leurs productions. Climat.

(1) N° 3.

Terres contribuables et productions de l'agriculture.

La principauté de Minden contient cent soixante-quatorze mille deux cent quatre-vingt-dix arpens de terres contribuables. Voici quels sont les produits de son agriculture.

Elle sème.		Elle récolte.	
210 ½ wispels		983	wispels de froment.
2,775 ½	.....	12,805 ½	..de seigle.
720	.....	3,463	..d'orge.
1,401	.....	5,837	..d'avoine.
44	.....	125	..de pois.
31 ½	.....	140	..de blé sarrasin.
65 ½	.....	228 ½	..de pois.
174 ½	.....	677	..de fourrage.

Bestiaux.

Sa population demande qu'elle achète, déduction faite de ce qu'elle vend, depuis cent quatre vingt jusqu'à deux cent mille livres tournois de grains.

Ses bestiaux consistent en

13,220...chevaux, sans compter ceux de Minden.

967...bœufs.

vaches ou veaux.

22,166...bêtes à laine.

10,800...porcs ou environ, suivant

proportion de ses bestiaux avec ceux du comté de Ravensberg; car nous trouvons ce genre d'animaux marqué dans les listes de celui-ci, et non dans celles de la principauté de Minden.

La principauté de Minden cultive quelques tabacs, et en exporte pour six à huit mille livres. Tabac.

Le comté de Ravensberg a cent trente-six mille trois cent trente-cinq arpens de terrain contribuable. Les productions de son agriculture en grains, sont comme il suit :

On y sème.	On y récolte.	
63 wisp. .	333 ½ wisp.	de froment.
2,322 ½	11,679	. . . . de seigle.
647	3,241	. . . . d'orge.
1,436 ½	7,182	. . . . d'avoine.
7	26	. . . . de pois.
293	1,083	. . . . de blé sarrasin.
9 ½	45	. . . . de féves.
63	200	. . . . de fourrage (1).

(1) Cette expression, wispels de fourrage, qu'on rencontrera plusieurs fois dans ce livre, m'a causé quelque embarras. Elle est sans explication dans l'original;

Ses bestiaux consistent en

8,676	chevaux.
662	bœufs.
25,189	vaches et veaux.
19,506	bêtes à laine.
9,395	cochons.

Sa population l'oblige à acheter pour environ cinq cent mille livres tournois de grains, presque tout seigle, déduction faite de la petite quantité que le pays en vend.

Abeilles. Les bruyères de ces contrées les mettent en état d'entretenir beaucoup d'abeilles. On y compte quatorze mille ruches, qui donnent trente-huit mille six cent cinquante livres pesant de miel; et deux mille quatre cent cinquante de cire, consommées à-peu-près toutes dans le pays.

---

et il a bien fallu que je la transportasse ici de même, après en avoir cherché en vain l'explication. Peut-être sont-ce des vesces, ou une sorte de mélange de fourrages hachés que l'on donne aux bestiaux sans les écorcer ou les battre, et que l'on mesure par wispels.

La cire passe à la blancherie de Minden; cependant le comté de Ravensberg fournit la majeure partie des productions de ce genre.

En général, cette province est la plus soigneusement et la plus industrieusement cultivée des deux; car son sol n'est pas plus fécond que celui de la principauté de Minden, et il rapporte cependant davantage en comparaison de l'étendue des territoires respectifs. Là se montre évidemment l'influence d'une plus grande population pour l'agriculture; car c'est à elle qu'il faut attribuer la différence de l'activité productive de ces deux provinces, attendu que la population elle-même part d'un autre principe. Sa supériorité naît d'une production précieuse commune à ces deux contrées, mais que le comté de Ravensberg possède à un plus haut degré de perfection. Ce sont le lin et le chanvre; toutes les autres productions s'évanouissent devant celles-ci. On peut s'en faire une idée, quand on sait que ces deux pays tirent année commune pour Lin, chanvre

deux cent vingt à deux cent quarante mille livres tournois de semence de lin du nord.

Recherches sur les causes de la supériorité du comté de Ravensberg sur la principauté de Minden.

Le cultivateur du pays de Ravensberg est beaucoup plus industrieux que celui de la principauté de Minden. Nous n'avons pas pu parvenir à en découvrir une cause morale, tout étant égal entre ces deux provinces. Le paysan est serf dans l'une et dans l'autre, mais sa servitude est fort douce. Impôts, administration, climat, tout s'y ressemble. Peut-être pourroit-on expliquer ce phénomène par une cause physique. Le comté de Ravensberg produit le chanvre exclusivement, et le lin le plus fin. C'est donc seulement dans cette contrée que l'on peut faire de la toile très-fine, et il est à cet égard une singularité fort remarquable.

On n'y peut fabriquer le lin que dans un certain district. Voici pourquoi. La partie septentrionale de ce petit pays possède un sol argileux et gras, celui de la partie méridionale est sablonneux et léger. Il croît de beau lin dans l'une et dans l'autre; mais on ne fabrique la toile fine que

dans la première. Le fil devient cassant dans la seconde sous la main de l'ouvrier; on a tenté d'y remédier en y construisant des ateliers avec des planchers de terre argileuse au lieu de plâtre; mais ce moyen n'a pas suffi pour mettre les tisserands en état de faire des toiles fines : aussi n'y a-t-il que peu de fabricans dans la partie australe, on n'y fait guère que filer. Ainsi un lin supérieur, le fil fin, de belles toiles mieux blanchies, ont conduit les richesses dans le comté : les richesses y ont fait naître les hommes : les hommes y ont produit la bonne culture.

Cependant je ne saurois m'empêcher de croire qu'il est encore à ce phénonème une cause morale à laquelle je ne puis arriver, et voici le fait sur lequel je me fonde dans cette conjecture. Il est dit dans le mémoire cité sur les richesses de ces deux provinces (1), que les paysans des bailliages hanovriens de Dickenau et de Stolzenau viennent louer des terrains des paysans du bailliage de Petershagen, dans la

(1) Magasin de Westph, n° 3, pag. 9.

principauté de Minden, pour y semer du lin. Cette plante doit donc y réussir. Et pourquoi ces paysans ne cultivent-ils pas eux-mêmes ces terrains ? pourquoi, s'ils sont trop vastes, n'en forment-ils pas de nouveaux établissemens pour leurs enfans, ou pour de nouveaux colons ? Ce fait me semble prouver évidemment l'existence de quelque cause morale qui produit la grande différence dans la population, la culture et l'industrie de ces deux petits pays. Ils sont trop voisins pour la chercher dans le caractère national. Elle existe donc dans l'administration, la législation, ou quelque autre principe de cette nature qui nous est inconnu.

Le Westphalien est extraordinairement phlegmatique. Il règne beaucoup de rudesse et d'ignorance parmi le peuple dans les lieux même protestans de ce cercle, et plus encore dans les contrées catholiques. Les mœurs y sont réellement bizarres. Aussi la moitié du cercle est-elle inculte. Sans le lin, la filerie et les migrations en Hollande, ce pays seroit désert. On s'en

étonnera peut-être; mais il est certain que le comté de Ravensberg contient encore de vastes terrains qui ne sont pas cultivés. L'auteur du Magasin de Westphalie (1) atteste ce fait pour la partie méridionale; mais il ajoute que depuis la division et la distribution des champs et des communes, exécutées récemment, la partie septentrionale est presque complettement mise en culture. Ainsi ce pays si peuplé n'est pas entièrement cultivé! qu'on se figure ce qui reste encore à faire dans la principauté de Minden. O nature! inépuisable nature! quand les administrations nous permettront-elles de faire un plein usage de tes dons!

Il faut que Frédéric ait été frappé de l'industrie du petit peuple du comté de Ravensberg. En mil sept cent quatre-vingt-cinq, il lui remit la moitié de l'impôt direct connu sous le nom de *contribution;* et lorsqu'il en reçut des actions de graces, il répondit par écrit que les habitans de

(1) N°. 7, pag. 200, dans une note.

Ravensberg la devoient uniquement à leur bonne conduite; que de pareils sujets méritoient bien que leur souverain les secourût en bon père.

Caisse de crédit proposée pour la noblesse, et refusée.

On voulut, il y a quelques années, établir une caisse de crédit pour la noblesse des pays de Minden, de Ravensberg, et de la Mark, comme pour la Silésie et les Marches, dans la vue de la relever de l'état de détresse où la guerre de mil sept cent cinquante-six l'avoit plongée. Le roi lui envoya ce projet; mais elle eut le bon esprit d'en refuser l'exécution. Elle se soutient sans cette ressource malfaisante et peut-être perfide.

Mines.

Nous renvoyons, quant aux fossiles, à l'écrit de M. de Heinitz. On y verra comment le privilége exclusif pour l'exploitation de la seule mine que ces pays possèdent, qui est celle des houilles à Boelhorst, nuit au bien de la chose. Nous ajouterons seulement que la masse des mineurs y forme soixante-dix familles composées de trois cent trente-quatre têtes. Les houilles en sont trop sulfureuses

pour servir aux maréchaux et à la raffinerie de sucre établie à Minden. On a été obligé de permettre, moyennant un impôt, l'entrée des houilles étrangères d'Obernkirchen dans le territoire voisin de la Hesse.

Les salines royales de Rehme, découvertes il y a trente-six ans, forment le grand débouché de la mine de Boelhorst, dont elles emploient seules au moins les neuf dixièmes. On en tire annuellement treize cents lasts de sel. Ces salines en fournissent deux provinces, et en envoient tous les ans sept cent cinquante tonneaux de trois cents livres chacun dans d'autres provinces prussiennes. Salines.

X ET XI.

LES COMTÉS DE TECKLENBOURG ET DE LINGEN.

Ces deux pays ne sont pas très-féconds; ils contiennent beaucoup de sables arides et des mares assez considérables. Mais la culture et la filerie du lin réparent ces désavantages, et en font une des contrées Sol.

les plus peuplées qui existent. Un autre genre d'industrie qu'ils ont en commun avec tous les habitans de la basse Westphalie y contribue encore.

Au printemps, il se fait des migrations de ces pays en Hollande. Les Westphaliens y vont récolter les foins, cultiver les jardins, creuser de la tourbe, moissonner, etc. Nourris et entretenus dans les provinces hollandoises, ils reviennent avec un pécule très-considérable pour eux ; car la main-d'œuvre est chère en Hollande, et les vivres à leur usage sont à bon marché. Ils vivent à leur aise de ce pécule dans leurs petites maisons pendant l'hiver, et même s'ils sont économes, ils en ont un surplus qu'ils peuvent employer à améliorer leur situation et celle de leurs familles. De-là le courage de se marier, de procréer, les moyens de faire subsister leurs enfans, de les empêcher de mourir de misère en bas âge, sort trop commun parmi ceux des cultivateurs des autres pays. Cette ressource est très-précieuse pour ces contrées, et leur rend infiniment importante

l'existence de la Hollande comme république, comme pays libre, ou, ce qui est la même chose, comme pays riche et toujours capable de bien payer les travaux.

XII.

PRINCIPAUTÉ D'OSTFRIESE.

Cette province, toute située sous le cinquante-troisième degré de latitude, a un climat assez rude et brumeux, mais qui ne l'empêche pas d'être très-fertile; elle est principalement agricole. Voici à-peu-près quelles y sont les productions de la terre, année commune. Climat.

800 lasts	de froment.
9,000	de seigle.
6,400	d'orge.
7,000	d'avoine.
1,400	de fèves.
400	de pois.
300	de blé sarrasin.
1,300	de navette.
TOTAL. 26,600	lasts de froment.

Les récoltes ne sont pas égales : il y

a quelquefois des mortalités parmi les bestiaux; alors le cultivateur cherche à s'indemniser en cultivant plus de terrain; mais aussitôt que la mortalité cesse, on rend des terres aux pâturages, et le nombre des bestiaux augmente. Cependant ces grains laissent presque toujours un superflu considérable pour l'exportation. L'Ostfriese envoie environ six cents lasts de froment et de seigle en Hollande, cinq mille lasts d'orge en France, en Hollande, en Westphalie et à Bremen, huit cents lasts de féves à Hambourg, soixante lasts de blé sarrasin, et six à huit cents lasts de navette dans les provinces belgiques.

L'espèce humaine y consomme moins en seigle que dans d'autres pays, parce qu'on y fait le pain avec la farine mêlée de son, connue sous le nom de *pompernickel;* mais elle y consomme plus en eau-de-vie de grains, en féves, en gruaux d'orge et blé sarrasin, enfin en huile de navette, que l'on mange comme du beurre sur le pain, et qu'on emploie dans la cuisine, outre ce qu'on en brûle.

La grande consommation d'eaux-de-vie de grains qui se fait dans cette province, doit être attribuée sur-tout aux vaisseaux que le pays emploie, mais en partie à l'usage du thé parmi les gens de la campagne (sans doute ils l'ont pris de leurs voisins les Hollandois), qu'ils rectifient en buvant après le thé un verre d'eau-de-vie. Eaux-de-vie.

Six moulins à huile travaillent à-peu-près cinq cents lasts de navette, et donnent chacun trois barriques et un tiers d'huile. Plus d'un tiers en est envoyé au dehors, et le reste se consomme dans le pays. Huile de navette.

Outre ces productions du règne végétal, la province retire encore de grands avantages du règne animal, par le grand et beau bétail qu'elle possède. Il y a dans la province environ:

Bétail.

40,000..vaches.
20,000..veaux.
10,000..bœufs, tant vieux que jeunes.
26,000..chevaux.
30,000..bêtes à laine.

Voici le profit qu'elle retire de ces animaux, outre les jouissances qu'ils fournissent aux propriétaires.

Quelques centaines de bœufs gras de la grande espèce, vont en Hollande et dans la Westphalie. On en envoie à-peu-près quinze cents de la petite espèce à Oldenbourg, à Minden et à Clèves, pour y être consommés, après avoir été engraissés dans les pâturages de ces provinces. Outre cela, deux mille vaches grasses traversent le pays de Minden et le reste de la Westphalie. Enfin la province vend, année commune, pour trente mille écus de beurre au dehors; et en mil sept cent soixante-deux, elle envoya pour cent vingt-sept mille sept cents écus de fromage à Hambourg et à Bremen, sans ceux qu'elle débite de la main à la main dans les contrées qui l'entourent. Il est vrai que l'année mil sept cent soixante-deux ne sauroit servir de règle; c'étoit en temps de guerre, où tous les comestibles sont infiniment recherchés.

Nous ne voyons pas le nombre de

porcs que possède la province, dans le mémoire que nous avons sous les yeux (1). Mais quelle contrée de la Westphalie n'abonde pas en animaux de cette espèce? Aussi trouvons-nous noté que plusieurs bailliages engraissent des cochons avec de l'orge et des féves, et en envoient le lard et les jambons en Hollande.

Mais un objet plus important pour l'Ostfriese, ce sont les chevaux. On peut compter qu'il en sort annuellement environ trois mille, dont neuf cents passent à Stapelmoor, dans le pays de Munster, pour aller en France et en Italie. De ce nombre, trois cents au moins sont de grands chevaux de trait, valant l'un portant l'autre quatorze louis chacun, et les six cents autres à peu-près vingt pistoles pièce. Trois cents vont par Stikhausen ou Grossander, dans le pays d'Oldenbourg, et dix-huit cents, d'une moindre espèce, sont Chevaux.

(1) Il se trouve dans le tom. 1, pag. 111 et suivantes du livre intitulé *Historische politisch-Geographisch statistich und militairsche Beytrœge die K. Preussischen und benachbarte staaten betreffend.*

destinés à la remonte de la cavalerie impériale. La France et la Sardaigne en achètent de meilleurs ; mais les plus beaux sont pour la cavalerie prussienne. En n'évaluant tous ces chevaux qu'à seize pistoles chacun, l'un portant l'autre, leur exportation rapporte annuellement une somme de près de cinq cent mille livres à la province.

Aussi veille-t-on sur cette exportation avec le plus grand soin. En mil sept cent cinquante-cinq, le roi de Prusse promulgua une ordonnance suivant laquelle on a établi dans la province trois inspecteurs des étalons ; il faut que toute personne qui veut en entretenir un, le lui fasse voir, sous peine de perdre l'étalon, et de payer une amende de quarante livres. On a fixé à quarante ans révolus l'âge où les étalons peuvent être reçus. C'est, dans un mauvais régime, une grande faute. Un étalon de quatre ans est trop jeune ; il doit en avoir cinq au moins, encore vaudroit-il mieux ne s'en servir qu'à six.

Pêche. La pêche est un objet considérable pour

cette province ; on y a toute sorte de poissons de mer, des huitres, des moules, des crabes, etc. Quant à la pêche du hareng, c'est un commerce dont il sera question ailleurs (1).

Le bois manque dans cette province ; mais il est remplacé par le grand nombre de tourbières qu'elle possède, et du produit desquelles on vend des combustibles au dehors. Tourbière.

L'argile est une des productions utiles de l'Ostfriese. On y compte vingt-sept tuileries, qui exportent une quantité assez considérable de tuiles au dehors. Argile.

Enfin le lin rapporte quelque profit. Les toiles de Leer sont estimées presque égales aux plus fines de la Hollande, où on en fait passer le plus grand nombre. Lin.

XIII.

LE COMTÉ DE LA MARCK.

Ce pays est divisé en deux parties par Sol.

(1) Voyez livre cinquième.

une lisière de hauteurs, qui se projettent d'un côté en pente douce, et de l'autre forment un ravin profond où coule la Roer; le retour est un groupe de montagnes affreuses. La première de ces parties, et la plus grande, est belle, fertile, et se nomme Hellweg; l'autre est froide, stérile, d'un aspect hideux; on la nomme le Sauerland.

Productions. On cultive dans la première toute sorte de grains. Le seigle des environs de Unna, l'orge de Soest et le froment de Hamm sont recherchés. Le pays produit en outre des pois, des fèves, du blé sarrasin, du lin, du chanvre, toutes sortes de fruits et de légumes. Quoique le bétail ne manque pas dans cette contrée, il n'est remarquable ni par la qualité, ni par la quantité.

La partie sauvage de cette province ne produit d'autres grains qu'un peu d'avoine. Les maisons des paysans y sont bâties sans ordre et sans règle; chaque propriétaire sème quelque avoine autour de son habitation : il y plante autant de patates et de navets que ses foibles engrais le lui permettent. On trouve des pâturages dans

ses fonds, entre ces terribles montagnes; et si le cultivateur savoit mieux en faire usage, s'il étoit plus éclairé, s'il étoit moins rude et moins sauvage que le sol sur lequel il naît, cette branche d'industrie rurale acquerroit un grand accroissement. Sur le pied où elle est même à présent, elle rapporte quelque chose. Les porcs font la grande subsistance des cultivateurs dans cette province; mais en général, ils vivent du profit des manufactures, dont nous parlerons ailleurs.

Cette province a aussi des mines considérables de houilles, d'une qualité comparable à celles d'Angleterre. Elles font vivre deux mille ouvriers, outre ce que rapporte le transport de leurs produits, qui se fait en partie par terre, au travers des montagnes, sur des chevaux, jusque dans le duché de Beerg. Mines.

Le comté a des salines, dont les plus grandes sont à Unna. Non-seulement elles fournissent du sel à tous les états voisins appartenans au roi de Prusse, mais encore il en passe sur le Rhin et en Brabant. C'est Salines.

d'ailleurs un débouché utile à la mine des houilles.

Il est quelques autres productions du règne minéral dans cette province, sur lesquelles nous renvoyons le lecteur à l'écrit de M. de Heinitz.

X I V.

LE DUCHÉ DE CLÈVES.

Sol. Cette province a aussi des variétés dans son sol. Il s'y trouve des contrées élevées; il en est de basses, situées le long des rivières, et sur-tout sur le bord du Rhin. Ces dernières ne sont rendues utiles qu'à force de travaux, en opposant de fortes digues aux inondations de ce fleuve; et souvent ces digues sont impuissantes, quand ce fleuve redoutable charie des neiges et des glaces.

Productions Le duché de Clèves est très-bien cultivé. Les terres élevées y rapportent des grains, des légumes, des fruits en abondance, et les basses fournissent d'immenses pâturages. Aussi le pays est-il riche en

bétail et même en chevaux, qui forment un objet de commerce. Le duché a une grande forêt de quatre à cinq lieues de long sur deux de large, en sorte que le bois n'y manque pas. Le gibier y abonde.

Outre les grains, on cultive du tabac et du lin dans cette province. Cette dernière production forme un grand moyen de bien-être pour ses habitans, quoique sa culture ne soit plus de l'importance dont elle a été.

En général le duché de Clèves est plutôt manufacturier qu'agricole; sa situation pour le commerce est admirable : la navigation sur le Rhin suffiroit seule pour l'y entretenir; mais les mauvais réglemens commerciaux, qui ont si long-temps caractérisé le gouvernement prussien, privent cette province des avantages de ce genre que lui avoit destiné la nature.

X V.

LA PRINCIPAUTÉ DE MOERS.

Cette petite province a un sol maréca-

geux, mais que les efforts de ses laborieux habitans rendent très-fertile. Elle a autant d'agriculture et de bestiaux qu'il est possible d'en nourrir sur un si petit espace; mais si son industrie manufacturière n'avoit pas une grande activité, elle ne pourroit pas être aussi peuplée qu'elle l'est. Elle a sur-tout quelques fabriques qui prospèrent singulièrement, comme nous le ferons voir en son lieu, et qui lui donnent un relief que la nature ne paroissoit pas lui destiner. Voilà tout ce que nous savons sur ce très-petit pays.

XVI.

DUCHÉ DE GUELDRES.

Nous avons des détails sur cette province, qui prouvent que son sol doit être très-fécond. A la vérité, elle contient beaucoup de marécages; mais ils sont entremêlés de très-belles pâtures, et vraisemblablement on pourroit les augmenter par des travaux que le roi de Prusse ne veut pas entreprendre pour une province qu'il

ne gouverne point comme il veut, et qu'un défaut d'activité et d'industrie empêche les habitans d'exécuter par eux-mêmes. Voilà ce que le rapprochement de quelques faits nous donne à soupçonner. On ne comprendroit point, sans cela, comment un pays si fertile ne seroit pas plus peuplé. Voici le détail de ce qui se sème dans le duché.

Productions de l'agriculture.

Froment...	161 wispels...	18 scheffels.
Seigle.....	2,387........	16
Orge......	446........	16
Avoine....	688........	8
Blé sarrasin.	215........	15
TOTAL.	3,900........	1

Ces semailles produisent,

Froment...	1,617 wispels.	12 scheffels.
Seigle.....	17,907.......	12
Orge......	4,466.......	16
Avoine....	8,260.......	
Blé sarrasin.	5,750.......	
TOTAL.	38,001.......	16

Productions de l'aculture.

Ainsi dans le duché de Gueldres, la terre rend dix pour un. Cette belle récolte laisse un excédent assez considérable. On vend année commune :

Froment............	176 wispels.
Seigle..............	4,967
Orge..............	862
Avoine............	2,500
Blé sarrasin........	571
TOTAL.....	9,076

On cultive en outre, dans le duché de Gueldres, beaucoup de lin dont on fait de très-belles toiles, et d'autres moindres, qui se vendent au dehors, où on les blanchit, car il n'y a point de blancheries dans la province.

Une autre branche de l'industrie rurale de ce duché, consiste dans le bétail qu'on y engraisse.

On y compte :

4,921.........	chevaux.
19,440.........	bêtes à cornes.
17,733.........	bêtes à laine.

Laines.

Les bêtes à laine ont produit, en mil

sept cent quatre-vingt, trente-six mille quatre cent trente-une livres pesant de laines, ce qui ne suffit pas pour les fabriques de draps grossiers du pays; aussi en achète-t-on au dehors trois mille trois cent quarante livres pesant.

On assure, et nous le croyons sans peine, que la religion, le nombre de fêtes que l'on chomme dans le duché, les autres causes qui en proviennent, empêchent ce pays, favorisé d'ailleurs par la nature, de fleurir autant qu'on auroit droit de l'espérer; car quoique le roi ait obtenu l'abolition de quelques fêtes, les habitans s'obstinent à les observer. Un des grands obstacles qui s'opposent à la prospérité de ce petit pays, c'est le défaut d'instruction du peuple. On n'y trouve aucun collége de quelque importance; les écoles y sont mal en ordre, la superstition y règne avec empire; on y conserve telle image, où le peuple accourt de tous côtés en pélerinage. Ce sont-là autant d'inconvéniens qui ne peuvent que faire avorter l'industrie tant rurale que manufacturière.

Il n'y a point de minéraux dans le duché de Gueldres, et l'on y trouve peu de bois. On y creuse de la tourbe; mais on commence à y en manquer, et à faire venir des houilles du comté de la Marck.

XVII.

La principauté de Neuchatel et de Valengin.

Nous ne nous arrêterons pas aux productions de ce pays, qui intéressent très-foiblement la monarchie prussienne. Ce sont des grains, du fourrage, du laitage, des bestiaux, des vins. Encore une fois, cette petite province forme un état presque libre au sein de la Suisse. Il est donc impossible qu'il ne soit pas aussi bien cultivé que son sol montueux le permet.

On n'y connoît point de minéraux.

XVIII.

LES PAYS D'ANSPACH ET DE BAREUTH.

Ces deux marcgraviats ont des contrées fort montagneuses, et d'autres plus unies. Ces dernières sont assez bien cultivées, sur-tout à présent qu'un gouvernement plus doux met les paysans à même de jouir des fruits de leurs travaux. Le Marcgrave d'Anspach a donné un exemple très-respectable. Sans héritiers, sans espérance d'en avoir, et certain que son état alloit passer dans des mains étrangères, il a aimé l'humanité pour elle-même; il s'est montré vraiment le père de ses sujets. Ses prédécesseurs avoient cruellement obéré leur pays, autant pour suffire à leur luxe scandaleux, que pour payer leurs dettes personnelles; ils avoient accablé leurs peuples d'impôts, en sorte que le paysan, obligé de tout vendre pour les acquitter, Sol. Administration actuelle.

ne vivoit que de patates, de choux et de raves.

Le Marcgrave a payé toutes les dettes du pays; ensuite il a diminué considérablement les impôts. Les conséquences d'une si belle administration n'ont pas tardé à se manifester; les Marcgraviats sont devenus florissans. L'agriculture y produit toute sorte de grains en abondance, du houblon, du lin, du chanvre, dont on fait de la toile qui se débite en partie au dehors. Comme la contrée est fertile en bois, on en vend une grande quantité. Les paysans font ce trafic; ils le flottent jusqu'en Hollande, d'où ils reviennent à pied. On sent combien ce commerce, abandonné ainsi à la généralité des habitans, en devient plus utile au pays.

Productions.

On y cultive encore quelques vins, mais d'une qualité très-mauvaise.

Bestiaux.

Le Marcgraviat de Bareuth a beaucoup de bêtes à cornes. On les y engraisse dans les montagnes, où il se trouve de belles

prairies, et l'on en vend un grand nombre. Les bêtes à laine rapportent considérablement aussi ; car leur toison est belle, et par conséquent recherchée ; et l'on a eu le bon esprit de ne pas écraser le cultivateur pour favoriser les fabricans, de sorte qu'on y peut vendre les laines où on les paie le mieux : aussi s'en exporte-t-il beaucoup dans le Palatinat, en Bohême, en Saxe et à Nurmberg ; et cependant il n'y en a pas moins dans le pays des manufactures de ce genre assez considérables.

On vend aussi l'excédent des peaux crues, que l'abondance du bétail fournit.

La crainte que le pays ne perde les avantages de cette liberté de commerce, lorsqu'il passera sous la domination prussienne, fait qu'on y redoute cet événement trop prochain, et ce sentiment de terreur est une cruelle critique du régime fiscal.

Les montagnes sont pleines de minéraux, comme on le verra dans l'écrit de

M. de Heinitz ; et quoique la liberté n'y soit point gênée, on y fabrique avec succès un grand nombre des matériaux qu'on retire des mines.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

MÉMOIRE

SUR LES PRODUITS

DU RÈGNE MINÉRAL

DE LA

MONARCHIE PRUSSIENNE,

ET sur les moyens de cultiver cette branche de l'économie politique.

Par M. de HEINITZ, ministre du département des mines.

QUOIQUE les provinces de la monarchie prussienne soient également moins favorisées par la nature des dons du règne minéral et de ceux des autres règnes, que leurs voisins du midi, elles ont cependant eu en partage des minéraux ou fossiles, qui, exploités avec plus d'économie et d'industrie, procurent le nécessaire, et contribuent à leur bien-être.

D'ailleurs, l'ensemble des produits du règne minéral de toutes les provinces de cette monarchie, présenté dans des tableaux détaillés, fait un objet de plus de 5 millions de valeur, et 88,024 pères de familles sont occupés dans les mines, usines, fabriques et ateliers. Les caisses publiques en retirent un revenu annuel de 779,000 écus, et celles des particuliers un bénéfice de 493,000 écus. Cette partie des richesses du pays n'étant même encore que dans son enfance, mérite donc assez de fixer l'attention de ceux auxquels l'administration en est confiée.

Le roi n'a commencé que dans la guerre de sept ans à s'intéresser particulièrement à la prospérité de cette branche de l'économie politique (1) : il établissoit alors des forges de fer, et achetoit les mines de cuivre, pour se procurer les munitions, les métaux pour les canons, et autres besoins de la guerre. Depuis ce temps jusqu'à l'année mil sept cent soixante-dix-huit, sa majesté y a employé la somme de 470,000 écus. L'année mil sept cent quatre-vingt, sa majesté a versé le surplus annuel des caisses des mines, pour étendre ces établissemens; et l'année mil sept cent quatre-vingt-trois, le roi a fourni un nouveau fonds

(1) Le roi a commencé dès 1753 à s'occuper de cet objet.

de 260,000 écus, pour en faire d'autres qui puissent être utiles aux besoins de ses sujets, en accordant en même temps, par des privilèges, franchise de douane et autres bénéfices, aux particuliers, la permission d'y employer leurs fonds.

La monarchie prussienne payant encore annuellement à l'étranger une somme de 823,000 écus, pour des matières brutes et objets fabriqués du règne minéral, et la situation de ses provinces invitant l'industrie nationale à augmenter son exportation d'objets du règne minéral, que l'on peut déjà calculer à la somme annuelle de 1,048,803 écus, il est de l'intérêt de l'état de se conserver ces avantages et de les faire valoir, pour les pousser au degré de perfection qu'ils ont chez d'autres nations (1).

Par la visite réitérée des provinces de sa majesté, faite depuis mil sept cent soixante-dix-sept, où le département m'a été confié, j'ai été convaincu que plusieurs de ces provinces

(1) La Saxe, la Suède et les états autrichiens occupent dans le règne végétal $\frac{4}{8}$ de leur population, $\frac{1}{8}$ dans le règne animal, et $\frac{1}{8}$ dans le règne minéral; en Angleterre $\frac{1}{3}$ de la population est occupé par le règne minéral, et dans la monarchie prussienne, il n'y a que $\frac{1}{16}$ de la totalité des habitans qui y soient nourris et occupés par ce règne.

ne manquent pas de veines et de couches susceptibles d'exploitation. Elles sont, à la vérité, très-pauvres (1); mais elles peuvent néanmoins devenir lucratives à l'état, par le revirement du numéraire dans les provinces, et même aux particuliers, s'ils se contentent d'un bénéfice modique (2).

---

(1) Je citerai deux exemples, qui prouveront suffisamment la pauvreté de nos mines.

1°. A Vietz dans la nouvelle-Marche,

il faut fondre.	48,000	quintaux
de mine de fer marécageuse, avec. . . .	6,600	quintaux
de pierre de chaux, et.	20,361	quintaux
de charbon de bois, pour avoir de cette masse de	74,961	quintaux

un produit de 9000 quintaux de fer de gueuse, ou de 5,625 quintaux de fer en barre ou forgé; or il n'y a que $20\frac{5}{8}$ liv. de bonne masse dans le quintal de mine de fer, et la valeur n'en est que 5 gros et 3 fenins, dont il faut payer les frais.

2°. Il en est de même des schistes cuivreux du comté de Mansfeld, qu'on fond à Rothenbourg, et dont une mesure pesant 48 quintaux, ne contient par fraction que 72 à 73 liv. de cuivre brut, y compris 6 à 7 onces d'argent qui se trouvent dans un quintal de cuivre brut.

(2) Il faut renoncer ici à un bénéfice aussi considérable que celui des mines de Russie, mais qui se fait aux dépens de l'industrie des autres règnes. Les établissemens des mines d'or et d'argent ont fait un produit de 2 millions $\frac{1}{2}$ d'écus plusieurs années de suite, et les frais payés en argent de cuivre, $\frac{2}{3}$ au dessous de sa vraie valeur, ne sont montés qu'à 400,000 écus;

Sur cette connoissance du local et de l'industrie des différens habitans des provinces, se fonde le plan que j'ai dressé d'après les ordres de sa majesté, pour diriger l'activité du département des mines. Il embrasse tous les objets qui ont rapport au règne minéral, parce que sa majesté m'a ordonné de le rendre général, et qu'il me paroît essentiel qu'un département des mines soit chargé de toutes les branches de ce règne, afin que les arrangemens à faire se prêtent un secours mutuel, qu'ils soient conduits au but d'en tirer le plus grand parti, et conservés à la postérité.

Il est nécessaire d'y employer une grande circonspection, pour ne pas nuire à d'autres établissemens; et de disposer tout avec la plus grande économie. Comme il y a peu de bras oisifs dans les provinces, comme la main-d'œuvre et les frais de charriage y sont chers, le bois rare, les eaux, pour l'emplacement des machines employées à des moulins et autres fabriques, dispendieux comme tous

---

parce que le salaire d'un mineur n'est que 6 roubles $\frac{1}{2}$ par an; qu'il est levé en recrue comme le militaire; que le charoi et autre main-d'œuvre se fait par corvée à 10 et 20 lieues à la ronde; que le bois et les charbons ne se paient pas, et qu'enfin dans ces mines il y a 8,500 minèurs, et 51,000 paysans ou journaliers d'employés, dont les bras remplacent les machines.

les autres besoins, cuirs, poudre, suif, cordages, etc. comme on manque encore d'ouvriers et d'employés experts; il faut recourir à l'art et à des machines coûteuses, soit par leur construction, soit par leur entretien, pour exploiter et perfectionner les produits, et pour les rendre moins chers.

Après ces réflexions préliminaires, j'en viens au plan même, et je le commence par,

I.

La Prusse orientale et occidentale.

Le terrain et les collines de ces deux provinces appartiennent aux montagnes secondaires et tertiaires, que les minéralogistes nomment *marines*, parce qu'ils les croient formées par le mouvement perpétuel des vagues de la mer, dans le temps qu'elle n'en étoit pas encore écoulée. Ces montagnes sont de date récente; les couches qui les composent n'ont pas encore une maturité et consistance parfaite. On n'y trouve ni les pierres de roche, ni les marbres primitifs ou pierres à chaux nommées salines, ni même les ardoises ou schistes argileux : le mineur y chercheroit en vain des veines métalliques; il doit se contenter de cinq fossiles, que la nature lui offre

comme matière première; savoir, le fer en couche, l'ambre, le nitre, les schistes calcaires et marneux, et la tourbe (1).

1°. La Prusse orientale est trop éloignée de la Silésie, pour qu'on puisse y envoyer le bon fer de cette province au prix du fer de Suède, qu'elle se procure par l'échange de ses grains (2). Cependant comme il y a le long

---

(1) Le long des côtes de la mer, près Palmnick, on trouve de gros morceaux de granit, qui paroissent être roulés et enfoncés dans les couches de sable : il y en a que l'agitation perpétuelle des vagues a rendus si mous, qu'en employant quelque force, on peut les briser facilement, et les décomposer en sable et terre. Les morceaux de granit qu'on trouve sur la surface des terres dans les champs, ont été employés par les anciens habitans de la Prusse à la construction des églises, tours, châteaux et enclos. Il paroît que ces morceaux ont été détachés de quelques montagnes primitives, éloignées de plus de 40 milles ; cependant j'abandonne à la décision des minéralogistes, s'ils ne préfèrent pas d'expliquer l'existence de ces pierres, comme on explique l'origine des brèches, qui ne font partie que des montagnes tertiaires.

(2) Ce commerce étant d'ailleurs actif pour la Prusse, on a raison de le conserver à cette province. La valeur des grains et des eaux-de-vie exportées par la Prusse en Suède, fait une somme annuelle de 73,178 écus, et le fer de Suède importé en Prusse, ne monte qu'à 34,125 écus, sans y comprendre la valeur du fer importé pour le commerce du transit, qui va à une somme de 60,000 écus et au-delà.

des frontières de la Pologne beaucoup de marais, qui contiennent la *mine de fer limoneuse* (formée peut-être par des substances végétales, peut-être par des couches pyriteuses, dont la partie sulfureuse s'est évaporée, en laissant la partie ferrugineuse); et que le bailliage de Johannesberg abonde en bois, le département des mines s'occupe à faire dresser des plans pour y établir des hauts fourneaux et des forges de fer. La première recherche des couches a indiqué tant de mines de fer, qu'on pourroit en fondre, 40 semaines par an, trente années de suite, et en tirer une masse de fonte de 179,750 quintaux. Il est vrai que ce fer a la réputation d'être trop cassant; mais on sait le rectifier en le refondant, et en le maniant souvent sous le marteau. D'ailleurs, les habitans de la Prusse orientale ne sont point accoutumés à un fer de meilleure qualité, vu que celui que la Suède envoie, se tire, pour la plupart, des mines et forges des environs de Gefle, où le fer se fond également des mines que l'on pêche dans les lacs, et qui est bien inférieur au fer de Dannemore et autres mines. Au reste, la mine de fer limoneuse est très-propre pour les marchandises de fer de fonte, pots, petits chaudrons, casseroles, etc., que les voisins recherchent.

2°. On a disputé long-temps si l'ambre appartient au règne minéral ou végétal. Il est très-vraisemblable que des forêts submergées par les eaux de la mer, et couvertes des amas de sable qui se forment le long des côtes nommées *dunes*, ont donné naissance à ce fossile, la partie résineuse de l'arbre s'étant distillée en ambre, et sa partie terrestre s'y trouvant comme un résidu (*caput mortuum*) (1).

Cependant, la science du mineur apprend à exploiter les couches où l'ambre se trouve, à moins de frais et avec plus de succès qu'il n'a été pêché jusqu'ici, et détaché des côtes escarpées des environs de Pillau, avec beaucoup de risque et peu de profit, les grandes pièces d'ambre étant souvent brisées par la force des instrumens qu'on y emploie.

J'ai indiqué, lors de mon voyage en Prusse, les moyens qu'il faut y employer : j'ai conseillé de percer les couches qui couvrent le succin ou ambre jaune, par des puits, et le département provincial a ordonné de suivre

---

(1) Un physicien et chimiste célèbre à Dantzick, M. Wolf, m'a montré de l'ambre artificiel qu'il avoit fait de la résine de quelque arbre après une digestion de plusieurs années; expérience qui confirme ce que je viens d'avancer sur l'origine de ce prétendu minéral inflammable.

mon plan. C'est aujourd'hui un fait prouvé par les comptes, que cette méthode est la plus sûre, et qu'on retire par l'exploitation des morceaux de plus grande valeur.

Si au reste cette partie étoit confiée au département des mines (qui cependant ne pourroit jamais se charger de l'ancien revenu, fixé par les états de recette dans un temps où la Prusse orientale avoit le monopole du succin, et que cette drogue étoit plus recherchée), il faudroit qu'il tachât de faire façonner l'ambre brut par les ouvriers de Stolpe et de Kœnigsberg, pour gagner la main-d'œuvre des Danois et des Italiens à Livourne, qui l'achettent brut dans les marchés, et en font des ouvrages de goût et de dessin pour le Levant et l'Afrique; et il faudroit aussi essayer d'en faire de l'huile, qui est la plus propre au vernis fin.

3°. Le terrain fertile de Cujavie, du côté d'*Inowratzlow*, dans le district de la Netze, imprégné de quantité de végétaux, invite à des nitrières. Un produit annuel de 1000 quintaux de salpêtre, tiré de cette province, y feroit circuler la somme de 15,000 écus, ce qui seroit avantageux à une province où les espèces ne sont pas abondantes; ce seroit encore un objet considérable pour un état militaire, qui ne doit jamais rester dans la

dépendance de l'étranger, pour un besoin si essentiel à la guerre (1).

4°. On a trouvé dans les montagnes escarpées le long de la Vistule, quelques couches de *pierre à chaux*, ou pour mieux dire, de la marne endurcie, et l'on y a établi des chaufours, par lesquels la Prusse occidentale commence à se procurer de la chaux, et à se passer de celle de Gothland. Les nouvelles recherches de la terre à chaux, qu'on a commencées dans la Lithuanie, n'ont pas été infructueuses; ces contrées seront de nouveau observées en détail, par un minéralogiste expert, qui y fera peut-être d'autres observations utiles.

5°. Les puits de la forteresse de Graudentz, creusés à une profondeur de 100 pieds, n'ont percé que des couches terreuses, parmi lesquelles cependant s'est trouvé une couche d'*argile* qui s'endurcit à l'air, au point de pouvoir s'en servir à des marches, et qui ressemble à la pierre dont la montagne de Montmartre, près de Paris, est composée.

6°. Les *tourbières* de la Prusse ne sont pas encore exploitées selon les bonnes règles.

---

(1) L'année passée, on a dépensé la somme de 53,000 écus pour le nitre et le soufre qui entrent dans la composition de la poudre nécessaire.

Celles de la *Lithuanie* fournissent par an 11,118 charges, et celles de la *Prusse* orientale 7,041. On est occupé à dessécher les tourbières près d'Elbing, et on tâchera de faciliter le transport de ces tourbes, en donnant plus de profondeur au canal. Il s'y trouve 1123 arpens, à 130 pieds cubes par arpent; et si l'on retire par an 7 millions de pièces de tourbes, l'exploitation de cette tourbière durera 35 ans, et on épargnera par an 2333 cordes de bois, qui seront conservées à d'autres usages.

7°. *Les martinets de cuivre* dans la Prusse orientale, la Lithuanie et la Prusse occidentale, prospèrent beaucoup par leur commerce avec les Polonois et les Russes, qui fréquentent les marchés de Kœnisberg, Memel et Elbingen. Les ustensiles de cuivre forgé, font un article principal dans ces marchés. Depuis quatre ans, on fournit à ces martinets le cuivre rosette de Rothenbourg, qu'ils préfèrent à celui de Suède, tant pour la qualité que pour le prix. On encouragera cette fabrication, et on l'étendra autant qu'il sera possible.

8°. Les fabriques d'acier artificiel cémenté entre Oliva et Dantzick, emploient le fer de Suède pour leurs fabrications; mais comme elles peuvent supporter les frais d'un transport plus

plus coûteux, on leur enverra dorénavant du fer de Silésie, préparé pour cette fabrication, afin d'empêcher la sortie de l'argent comptant.

9°. L'abondance de bois et de couches de sable fin, sur la lisière polonoise, a déja fait réussir quelques *verreries*; on pourra en augmenter le nombre, pour y employer des tourbes et le sel de cendre (connu sous le nom de waid et potasse) qui se fait dans le voisinage, et que les Polonois vendent à bas prix.

10°. Les fabriques de *céruse*, de *dragées*, de *faïence*, *d'aiguilles*, *d'eau forte* et de *boutons de métal*, prospèrent à Kœnisberg; elles vendent la plus grande partie des objets de leur fabrication aux Russes et aux Polonois, qui y viennent pour y débiter leur blé, chanvre, fourrures et autres matières premières. La plus florissante de toutes ces fabriques est celle de faïence du docteur Ehrenreich, qui pourroit servir de modèle à une fabrique de porcelaine, par la construction avantageuse des fours. Les frères Collins imitent avec beaucoup de succès *le biscuit noir* du célèbre Anglois Wedgwood, ou sa *terre artificielle de basalte*. Il n'y a pas de doute qu'en accordant quelques bénéfices à des fondeurs en bronze, laiton et plomb, à des horlogers, épingliers, serruriers, cloutiers,

potiers d'étain, couteliers et autres artisans, il s'en établiroit plusieurs à Kœnisberg, Memel, Elbing, et dans les autres villes du royaume de Prusse, l'industrie n'étant pas si en arrière qu'on se le persuade. Il faudroit donc encourager ces arts et métiers, les faire veiller par de bons inspecteurs de fabrique, leur fournir de bons échantillons étrangers, et particulièrement anglois, qui y sont en concurrence, et profiter des avantages que la facilité du transport et de la vente offrent, pour en étendre le commerce. On tâchera de se procurer là-dessus des notions détaillées.

11°. La défense de l'entrée des ancres étrangères, parce que la bâtisse des vaisseaux augmente, a contribué à pousser et à perfectionner cette fabrication dans les forges d'ancres à Kœnigsberg et à Memel.

II.

La Poméranie.

Cette province appartient aussi à la classe des montagnes aquatiques, et n'offre au minéralogiste que deux espèces de mines de fer, le succin, la pierre à feu, la marne, la tourbe, et des sources minérales, sur-tout de sel.

1°. Les deux espèces de mine de fer qu'on

trouve en Poméranie, sont la *limoneuse*, qu'on fond et forge à Torgelow, et des grains ferrugineux attirables par l'aimant, dont on trouve une couche sur les côtes de la mer à Colberg. On a tâché de pousser le détail du fer forgé de Torgelow, dans le Mecklembourg et la Poméranie Suédoise, et on a si bien imité les marchandises de fer de fonte françoises, qu'il s'en fait une exportation considérable par Stettin, dans les Prusses, la Livonie, la Courlande, la Pologne et la Russie.

La ville de Stettin a même commencé à exporter différentes façons de fer forgé de Silésie, en Portugal et en Espagne, où l'on recherche une façon de barres pour les cercles des tonneaux de vin; et il n'y a plus de doute que cette exportation puisse être augmentée. Une prime de quatre pour cent de la valeur du fer exporté, accordée depuis trois ans, y encourage les commerçans.

Les grains de fer magnétiques, qui se trouvent le long des côtes de la mer, pourront être employés utilement, et on en fera faire des recherches plus particulières par un minéralogiste, pour en connoître l'origine.

2°. Le *succin* exploité dans la Prusse orientale, a fait négliger les couches de ce fossile qui se trouvent dans la Poméranie ultérieure,

près de Stolpe, à 50 pieds de profondeur, sous des couches sablonneuses et argileuses. Elles sont mises en ferme, et l'on y occupe plus de 100 ouvriers. Dans les deux derniers années, on a vendu de ce succin brut pour la valeur de 8,485 écus aux ouvriers de Stolpe, qui, en outre, en ont acheté du magasin de la Prusse orientale, pour la somme de 13,834 écus, et qui, au nombre de 71, s'occupent à en faire des colliers, boîtes, bonbonnières et autres ouvrages de mode, et à préparer les poudres de senteur pour les mosquées.

3°. La *marne*, dont il se trouve une couche près de *Podjuch*, dans la Poméranie citérieure, et qui s'étend par toute cette province, a été la cause de quelques établissemens de chaufours, par lesquels la province et les pays voisins sont fournis de chaux cuite; et par où les carrières de Rüdersdorff ont aussi étendu leur débit.

4°. Les couches *de pierres à feu* qui se trouvent dans l'île de *Vollin* doivent être fouillées dans la profondeur, celles que l'on trouve sur la surface étant trop molles, et se décomposant à l'air en craie.

5°. Il y a une source minérale du côté de Poltzin, en descendant des hauteurs de la nouvelle-Marche, dont les parties constituantes

sont ferrugineuses : il se trouve aussi dans les montagnes escarpées, des couches de mines de fer, qui s'étendent le long des côtes de la Warthe et de la Netze, ce qui en facilitera le transport par eau lorsqu'on commencera à s'en servir. J'espère même qu'en les recherchant avec soin, on trouvera la mine de fer blanc propre à la fabrication de l'acier.

6°. La Poméranie faisant un grand commerce de bois de construction et de tonneaux, et employant la plus grande partie de ses forêts à ce commerce et à la bâtisse de vaisseaux, on a commencé à lui procurer son combustible par les *tourbières*, qui pourront lui fournir par an 39 millions de pièces de tourbes, égales à 27,857 cordes de bois. On y a établi une inspection et des experts tirés de l'Ostfriese, pour exploiter successivement ces tourbières en règle, en desséchant le terrain par des canaux, pour le rendre aux cultivateurs, et pour mieux conserver les tourbes.

7°. Je fais aussi mention des *sources salées* à Colberg, parce qu'elles appartiennent au règne minéral, et que les couches de terre dans ces environs méritent d'être fouillées, pour voir s'il n'y a pas dans son voisinage, des couches de houilles, compagnes ordinaires des sources de sel ; ces salines admettent des améliorations et des épargnes dans la cuite

du sel, et si l'on cherchoit des sources à une plus grande profondeur, on les trouveroit infailliblement plus riches, et l'on pourroit étendre la fabrication du sel à moins de frais, pour le débiter dans la Poméranie suédoise, et pour l'exporter par mer.

Outre ces 7 articles de matières brutes, la Poméranie a encore quelques fabriques qui méritent l'attention du département des mines; ce sont:

8°. *Les martinets de cuivre.* Il y en a un près de Greifenhagen, à 3 lieues d'Allemagne de Stettin, dans le bailliage de Colbatz, un second près de Golnow, à 5 lieues de Stettin, et un troisième près de Stolpe, dans la Poméranie ultérieure.

La fabrication de ces trois martinets n'étant que de 170 quintaux de cuivre rosette, et de 500 quintaux de vieux cuivre, on a pensé aux moyens de l'étendre; et la recherche que j'ai fait faire des martinets de cuivre établis dans le voisinage, prouve que ceux de la Poméranie pourroient avoir des avantages sur les voisins, soit dans le prix du cuivre rosette du comté de Mansfeld, soit dans l'abondance et le bas prix du bois et des charbons. On tâchera d'avoir part au débit lucratif des lames de cuivre pour les fabriques de vert-de-gris en France, et cette concurrence aura d'autant

moins de difficulté que l'envoi peut se faire par mer.

Le gain national sur chaque quintal de cuivre brut travaillé dans les martinets, étant de [illegible] à 13 écus, cette fabrication mérite une attention et un soutien particuliers.

9°. La bâtisse de vaisseaux dans les villes de la Poméranie et leur frétement ont exigé l'établissement d'une *fabrique d'ancres* dans la ville de *Stettin*, qui fournit, conjointement avec celles de Memel et de Kœnigsberg, cet article très-nécessaire à la navigation, aux mêmes prix et qualités qu'on se l'est procuré jusqu'ici dans le nord.

Ces ancres se débitent même déja dans l'étranger, et ont la réputation générale d'être excellentes; réputation que des épreuves très-fortes qu'on leur a fait subir, à l'imitation de la ville de Copenhague, en présence des députés du magistrat et du corps des marchands, leur a procurée. Le fer employé à ces ancres et à la construction des vaisseaux, est encore essayé par une machine qui indique le poids et les degrés de force qu'il faut employer pour déchirer une barre de certaine épaisseur, et les essais faits sur le fer de la Silésie, en présence de plusieurs officiers d'artillerie, prouvent qu'il faut 20 quintaux de force pour briser une barre de fer $\frac{21}{100}$ de

pouces carrés, tandis qu'une barre d'égale épaisseur de fer de Suède, est brisée par 22 quintaux (1).

10°. La fabrique de dragées, à Regenwalde, est aujourd'hui de peu d'importance; mais on tâchera d'étendre la fabrication et le [illegible] de cet article de commerce, et on lui fournira, dans la suite, sa matière première des mines de plomb à Tarnowitz. C'est un objet qui trouve beaucoup de débit dans les provinces du nord, et où il se gagne le tiers du prix de la matière brute par la main-d'œuvre.

11°. Les *verreries* que différens particuliers ont établies en Poméranie, font déja une exportation assez considérable de leurs produits. Cependant on pourra les augmenter en y introduisant l'usage des tourbes et la fabrication du *verre noir*, qui se fait avec les cendres de tourbe. Les Hollandois ont seuls, jusqu'ici, fabriqué ce verre, et on pourra

(1) On doit espérer que le préjugé contre la bonté du fer de Silésie, sera enfin vaincu; car déja la Silésie plus montagneuse, et où l'on charie plus que dans nulle autre province, n'a jamais fait usage que de son propre fer : pendant les guerres, l'artillerie ne s'est jamais servie d'autre fer, et on peut demander au colonel de Moller, auquel le roi a confié l'économie de l'artillerie, s'il ne s'est pas convaincu dans les forges de Neustadt qu'il a visitées à l'insçu du département, que le fer de Silésie y est travaillé à toute épreuve.

également débiter des bouteilles dans l'Espagne et le Portugal, par le commerce direct de Stettin avec ces deux royaumes. Comme les verreries ne sont pas du ressort du département des mines, je m'abstiens d'indiquer avec plus de détail la construction fautive des fours, la nécessité d'épargner le combustible, et de faire un meilleur choix de matériaux pour les creusets et la masse de verre, enfin le besoin qu'ont ces établissemens d'une inspection intelligente.

III.

LA MARCHE-ÉLECTORALE ET LA NOUVELLE-MARCHE.

Ces deux provinces n'ayant dans leurs entrailles que des couches de pierres calcaires coquillées, des pierres gypseuses, marneuses et argileuses, de la terre glaise, des mines de fer limoneuses, des mines d'alun et des couches sablonneuses et terreuses, elles sont encore rangées, par les minéralogistes, dans la classe des montagnes marines et tertiaires. Peut-être que, dans une plus grande profondeur, on trouveroit aussi des couches de houilles, de pierres schisteuses et de sable,

avant de toucher à la couche primordiale du granit; mais les frais d'exploitation et de desséchement des puits et galeries excéderoient le profit (1).

1°. La fabrication du fer dans ces deux provinces, ainsi que dans la Poméranie et au Hartz, a eu des succès et des augmentations considérables. Depuis six ans, on a établi un haut fourneau et onze nouveaux marteaux de fer, dans les contrées où il y a plus de bois, pour conserver les anciennes forges, dont la consommation en charbons a été diminuée d'un quart. On a introduit la méthode françoise pour la poterie de fer, et cette marchandise est déja exportée sur l'Elbe et l'Oder. On a diversifié les façons du fer forgé, pour

---

(1) L'usage du foret par lequel on sonde les couches, n'est pas encore assez connu en Allemagne. En Angleterre il y a des maîtres foreurs qui, à 100 toises de profondeur, percent les couches, ce qui coûte 238 livres sterling, prix commun, et la main-d'œuvre étant deux fois plus chère qu'en Allemagne. Après avoir fait plusieurs sondes, pour juger de la pente et de l'épaisseur des couches de houilles, on y fait des entreprises, en accordant aux propriétaires pour un terrain carré et toisé, depuis 100 jusqu'à 800 livres sterlings, et en se procurant par souscription une société qui fournit l'argent nécessaire pour les frais des puits d'exploitation, des pompes à feu et d'autres machines, même pour les chemins et pour creuser les canaux de transport.

épargner aux ouvriers en fer le travail et les frais du réchauffage, et pour les mettre en état de finir, avec moins de frais et de temps, les différentes façons de leurs ouvrages. On refond le fer de la mine marécageuse pour le rendre plus doux et malléable, par conséquent plus propre à différens usages. On a augmenté la fabrication des tôles et fers blancs, pour en fournir la Silésie et pour en vendre à l'étranger. On a construit un laminoir, pour fournir des tôles bien unies aux fabriques de marchandises de fer vernissé. On se sert aussi, dans quelques forges, de troncs d'arbres qu'on déracine pour en faire des charbons et pour diminuer la consommation du bois. Enfin on a commencé à introduire l'usage des houilles brutes (1), et on se servira également des soufrées (*Coacks*) dans les forges, pour rendre le fer plus doux, en quoi les Anglois nous ont instruits. On a construit à Peitz, dans la nouvelle-Marche, un haut fourneau à l'angloise, dans lequel le vent est conduit par trois tuyaux et un régulateur, et où le fer de fonte se purifie infiniment mieux, avec épargne du combustible. D'ailleurs, tout fer forgé est exposé aux plus fortes épreuves,

(1) Si l'on veut employer les houilles à la fonte, on compte un quart de déchet.

et il est constaté, par une multitude d'expériences répétées souvent, que la qualité du fer a infiniment gagné; et le public, n'étant pas obligé de prendre le fer des Marches, le choisit, parce qu'il est plus doux que ci-devant et à meilleur marché.

Quoique la fabrication de tous les hauts fourneaux et forges dans les Marches électorale et nouvelle, ait été augmentée de plus d'un tiers, la consommation en bois a cependant diminué d'au-delà d'un quart, que l'on achète chez les particuliers. Les forêts royales ont fourni, en 1778, à toutes ces forges, 23,937 cordes de bois de charbons, tandis qu'elles ne leur fournissent à présent que 17,061 cordes ou 3,791 *hauſſes*, ce qui fait à-peu-près la onze ou douzième partie de la consommation en bois des deux capitales de Berlin et de Potzdam. C'est sur cette considération que se fonde l'espérance que sa majesté ne permettra jamais qu'aucune de ses forges soit privée du combustible nécessaire, pour le donner aux capitales, qui n'en recevroient qu'un très-foible secours. Ces établissemens, utiles et même nécessaires pour un état militaire, font circuler annuellement un numéraire de 290 mille écus, au grand avantage des cultivateurs et des caisses royales, qui ont le bénéfice d'un cinquième sur cette

partie. Si les capitales s'appliquoient à mieux ménager le bois de chauffage et à faire construire des poêles d'après les principes de pyrotechnie qu'on leur enseigne publiquement; si les chaufours, brasseries, teintureries et semblables établissemens se servoient de charbons de terre (1) et de tourbes, au lieu de bois, la consommation de cet article diminueroit de beaucoup; et la crainte d'en manquer dans la suite cesseroit. Il paroît que pour mieux exciter l'attention du public sur la nécessité d'économiser le bois, il auroit fallu en hausser le prix et non pas le baisser.

2°. Les carrières calcaires de Rüdersdorff sont un trésor pour les Marches, la Poméranie et les Prusses; elles seules fournissent les pierres de fondement pour les bâtimens

---

(1) Les essais faits l'hiver passé prouvent que 298 livres de bois de hêtre chauffent autant que $177\frac{3}{4}$ livres de houilles, ou qu'il faut $46\frac{1}{2}$ boisseaux de houilles pour égaler une hauffe de bois; et comme ceux-ci coûtent. . . . 27 Rixd. 3 G.
et la hauffe de bois . . . . 25 — 15 —
il y a perte de . . . . 1 — 12 —
$111\frac{1}{4}$ livres de bois de sapin égalent $74\frac{1}{2}$ livres de houilles, ou il faut $35\frac{1}{4}$ boisseaux de houilles pour égaler une hauffe. Les houilles coûteront. . . . . 20 Rixd. 20 G. 6 F.
le bois . . . . 20 — 16 — 0 —
ce qui fait une perte de . . . . . . — — 4 — 6 —

à Berlin et Potzdam, et la chaux cuite pour ces provinces; mais comme la consommation de bois par les chaufours est considérable, on en a déplacé plusieurs dans des contrées où le bois est moins rare; on y fait transporter la pierre calcaire de Rüdersdorff, et on s'occupera à faire construire quelques fours à chaux, où l'on puisse faire usage de houilles et de tourbes.

Les habitans de la Silésie sont parvenus à rectifier la construction des chaufours au point d'y épargner le tiers de la consommation, ce qui facilitera cette épargne de bois.

Il est essentiel d'avoir grand soin de cette partie, et d'empêcher tout abus possible de la pierre à chaux, dont le débit a été poussé jusqu'à Hambourg. Les carrières de Rüdersdorff et les chaufours royaux en souffriroient, et les revenus considérables qui en sont versés dans les caisses de sa majesté diminueroient de beaucoup. Ces caisses font déja une perte annuelle de près de sept mille écus, parce que les pierres à chaux dont on a besoin pour les fondemens des bâtimens, sont fournies aux frais qu'on est obligé de faire pour les tirer des carrières. J'ose donc me flatter que sa majesté ne permettra pas qu'aucun particulier, ni même les comptoirs des bâtimens, s'approprient dorénavant une partie du bénéfice

des carrières de Rüdersdorff, et qu'elle m'autorisera à faire contrôler leur devis des bâtimens, et à mettre borne au trafic qu'on en fait.

3°. La pierre *gypseuse* qu'on exploite à *Sperenberg* sur les frontières de la Saxe, est encore un présent dont la nature a favorisé particulièrement la Marche électorale; on en fournit même à la Saxe, et la recherche de ces carrières mérite l'attention du minéralogiste, pour connoître les couches qu'elles couvrent; toute pierre gypseuse indiquant la proximité des sources salées, et d'autres sortes de minéraux.

4°. La mine d'*alun* est exploitée à *Freyenwalde*; et, quoiqu'elle soit mise en bail, on y veille cependant à la fabrication, qui est de plus de 8,360 quintaux, dont les frais se montent à 6 écus par quintal. L'entrepreneur paye un bénéfice de 3 écus par quintal à la maison d'orphelins de Potzdam.

La mine d'alun est schisteuse, mêlée de souffre et de bitume; elle n'est qu'à 10 ou 12 toises de profondeur, et sous cette couche on trouve un *sable* propre aux verreries de la plus grande blancheur et pureté.

On a commencé à fabriquer dans cette usine de l'*alun romain*, dont les teinturiers en soie ont besoin. La bonne qualité de ce

produit fait espérer qu'il trouvera aussi du débit chez l'étranger. Les *tourbes* qu'on a trouvées dans les environs de Freyenwalde et de Nieder-Finow, seront employées dans la suite pour chauffer les chaudières, ce qui contribuera à étendre la fabrication d'alun, à baisser son prix, et à épargner le bois.

5°. On a déja trouvé dans le bailliage de Kœnigshorst, à 6 lieues de Berlin, et dans le cercle de Schievelbein dans la nouvelle Marche, des *tourbières* d'une étendue considérable. L'exploitation en sera arrangée par des gens experts dans cette partie. Elles fournissent déja par an 2,186,000 pièces de tourbes, dont 600 chauffent autant qu'une corde de bois de hêtre, et 450 autant qu'une de bois de sapin. Ces tourbières, et les autres qui se trouvent encore dans la Marche électorale, et qu'on fera rechercher exactement, seront d'une grande ressource pour les capitales; elles fourniront une partie de leur combustible, et les cultivateurs en auront le terrain desséché, et approprié au labourage et à la culture. La valeur des produits bruts des deux Marches n'atteint pas à beaucoup près celui des *objets fabriqués*, dont les principaux sont :

(*a*) *Fil et galons d'or et d'argent.* Cette fabrication entretient au-delà de 400 ouvriers, elle

a son contrôle pour l'alliage; mais celle de la bijouterie, des tabatières, étuis, et autres marchandises d'or et d'argent, d'émail et d'or moulu, en auroit aussi besoin, vu que le débit qui s'en fait à l'étranger, mérite qu'on prévienne tout abus.

La ville de Berlin a des joailliers, émailleurs, et autres artistes dans ce genre, qui ne cèdent en rien aux parisiens.

(*b*) La fabrication de la monnoie admettroit l'usage des houilles, pour épargner les charbons de bois, et on pourroit établir un moulin pour amalgamer le déchet avec profit.

(*c*) Les quatre martinets de cuivre près de Neustadt sur la Warthe, et celui de Radach dans la nouvelle Marche, ne suffisent pas pour fournir aux différens besoins de ces deux provinces. On pensera donc à l'établissement d'un sixième dans la nouvelle Marche à Crossen, et à la construction d'un laminoir pour augmenter et perfectionner la fabrication de plaques, chaudrons, et autres ustensiles de cuivre.

(*d*) La fabrication du fil et des galons de cuivre doré existe à Berlin; elle n'est pas aussi considérable qu'elle pourroit l'être, et il faudra dans la suite établir encore des fontes de bronze, de pinsbeck et de cloches, l'usage des marchandises de bronze augmentant.

(*e*) La fabrique *de laiton* et *de fil-d'archal* à *Hegermühle*, près de Neustadt-Eberswalde, est la seule dans les provinces en deçà du Weser ; elle commence à manquer de bois, et l'on y admettra en partie l'usage des houilles : on a dressé un nouveau plan d'économie pour cette fabrique importante, et on espère pouvoir en rectifier la fabrication, et en étendre le débit. Si les entrepreneurs refusent de s'engager aux conditions qu'on leur a faites d'après le plan rectifié, le département des mines fera administrer cette fabrique par des experts.

(*f*) Instruit du secret de faire de l'acier fondu, on en établira une fabrique pour en fournir les couteliers, les faiseurs d'instrumens de mathématique et de mécanique, les horlogers, les ouvriers de quincailleries fines, et différens autres artistes qui en ont grand besoin.

(*g*) La fabrique de fil de fer à Hohenfinow a langui, tant qu'elle étoit entre les mains d'un particulier peu instruit de cette fabrication; mais depuis 3 ans qu'on l'a fait administrer, elle fournit aux besoins, et entretient les 7 familles étrangères des tireurs de fil.

(*h*) La fabrique d'aiguilles à Potzdam ne peut jamais prospérer, parce que celle du comté de la Marck en fait de qualité supérieure et à

meilleur marché. Elle fabrique pour 2,300 écus d'ouvrages par an.

(i) La fabrique d'armes à Spandow et à Potzdam appartient à un particulier. La fabrication annuelle va à 6,000 pièces de fusils, sans les sabres et bayonnettes.

Jusqu'ici on n'a employé dans cette fabrique que du fer de Suède, quoiqu'il ait été prouvé par des expériences réitérées, que le fer de Silésie n'est pas d'une qualité inférieure pour les canons de fusil et les bayonnettes.

Au reste les canons de fusil sont forgés par des Liégeois, qui ne peuvent travailler qu'avec le feu de charbon de terre, et qui font usage des houilles de la basse-Silésie.

(k) Les fabricans de *quincailleries* en *laiton, fer* et *acier*, établis à *Berlin*, manquent d'un moulin à polir, pour donner à leurs objets fabriqués le lustre dont ils sont susceptibles. On tâchera de suppléer à ce défaut.

La fabrication de couteaux, cadenats et ustensiles de fer, à Neustadt-Eberswalde, et celle de boucles, crochets, agraffes, etc. de Wrietzen, occupent beaucoup de bras; mais ces deux fabriques ont un monopole nuisible au public, parce que leurs objets fabriqués sont inférieurs en qualité à ceux du comté

de la Marck, et que les prix en sont trop hauts.

Les menuisiers, charpentiers, et autres artisans portant souvent des plaintes contre la mauvaise qualité des outils que ces fabricans leur vendent, il faudra abolir ces monopoles, et permettre l'entrée des fabrications du comté de la Marck et de la Silésie, et faire un autre plan pour occuper utilement ces ouvriers. Au reste ces deux fabriques peuvent aussi faire usage des houilles.

(*l*) La matière première pour la *céruse* et à *dragée* qui se fabriquent à Berlin, a été prise jusqu'ici de l'étranger ; mais on pourra la fournir dans la suite des mines de plomb ouvertes à Tarnowitz.

Il en est de même des plaques laminées de plomb, dont l'administration de tabac fait usage pour empaqueter le tabac en poudre.

(*m*) Il existe à Potzdam une fabrique de *crayons fins* et *ordinaires*, noirs et rouges, dont la fabrication est supérieure à celle des étrangers, parce que l'ouvrier agit de bonne foi, et se contente d'un profit modique. S'il est soutenu par un débit proportionné à la quantité qu'il peut faire par an, et qui monte de 30 à 40 mille douzaines, il poussera cette abrication à un tel point, qu'on pourra se

passer des crayons étrangers. Cependant il sera obligé de tirer la matière première, ou la molybdène fine et ordinaire, de l'Angleterre, du Tyrol et de l'Espagne, parce que celle de la Silésie n'est pas assez grasse, et est trop mêlée de pierres schisteuses; mais la matière première pour les crayons rouges, se trouve en quantité dans les montagnes de la Silésie: c'est une espèce de mine de fer, nommée hématite décomposée.

(*n*) La fabrique de *montres* et de *pendules* à Friedrichsthal fournit déja des cadrans d'émail, grands et petits, de toute beauté, et de bons ressorts; les étuis d'or, d'argent et de pinsbeck, sont aussi très-bien travaillés; le mécanicien qui fait les instrumens d'horlogerie, est un excellent ouvrier, et cet établissement a beaucoup prospéré, depuis qu'il est confié à un entrepreneur intelligent.

(*o*) La disette de bois forcera un jour la *fabrique de porcelaine* à faire usage des houilles comme les Anglois, au moins pour la vaisselle commune. On s'est procuré préalablement les notions de la construction des fours.

Pour tirer quelque parti des moules brisés, on en fait des *creusets* de bonne qualité, cuits dans la partie du four où le feu est moins fort.

(*p*) J'ai déja proposé à sa majesté de déplacer quelques *verreries* de la nouvelle Marche, dans les contrées où le bois abonde (1).

Au cas d'une plus grande disette de bois, il faudra en établir quelques-unes près des tourbières, et sur le bord de l'Oder, où le transport du verre et des houilles est moins coûteux.

(*q*) Comme les raffineries de *camphre* et de *borax* établies à Berlin, ont prospéré, on pensera à faire de semblables établissemens, pour fournir le *sublimé*, et autres drogues nécessaires aux apothicaireries et aux différens arts et métiers : on sera du moins sûr de ne plus recevoir ces ingrédiens falsifiés

---

(1) Les verreries royales d'Arenswalde, de Grimnitz, Globosen, Tornow, Lotzen, Marienwalde, et Bernsée, consomment par an 24,764 cordes de bois de sapin de la première qualité, qu'elles paient à la somme de. . . . 4,244 Rixd.
elles donnent pour fermage annuel . . . . 6,534 —
cela fait un total de . . . . 10,778 —
et dix Gros par cordes de bois.

Les forges royales consomment par an 28,519 cordes de bois de sapin de la qualité la plus inférieure : le revenu que la caisse générale des mines en retire, est de 29,638 Rixd. ce qui fait par corde 1 Rixd. et 11 F. Cette différence de revenu est trop palpable, pour que j'aie besoin d'insister ici sur la nécessité que les verreries cèdent aux forges.

par ceux qui les ont fournis jusqu'ici ; on gagnera la main-d'œuvre, et les bons chimistes dont nous ne manquons pas, travailleront sur différens autres articles de couleurs et d'ingrédiens, qu'on peut tirer du plomb, de l'étain, du bismuth, et d'autres matières minérales brutes.

I V.

LA SILÉSIE ET LE COMTÉ DE GLATZ.

Dans ces deux provinces, les minéralogistes trouvent toutes les différentes classes de montagnes.

(1°.) Celles de *granit* ou de la plus *ancienne formation*. Les monts *Sudtes* ou des Géans, qui séparent la Silésie et la Bohème sont de ce nombre. La crête de ces montagnes composées de granit, s'élève de dessus toutes les autres; elles sont adossées

(2°.) Aux montagnes de gneiss et de schiste argileux, que les minéralogistes nomment *primitives* du second ordre, et qui contiennent dans leurs couches verticales des veines métalliques. Après celles-ci suivent

(3°.) Les montagnes *secondaires*, qui ont des couches plus horizontales, et fournissent

les schistes cuivreux, les charbons de terre, les mines de fer hématites; les pierres calcaires, les pyrites et marcassites sulfureuses, les marbres coquilliers, les serpentines, et autres produits du règne minéral.

(4°.) Sur les confins des montagnes primitives du second ordre et des montagnes secondaires, on trouve les élévations des *montagnes volcaniques*; et à la suite de celles-ci, du côté du plat pays,

(5°.) Les *collines tertiaires aquatiques*. Dans la haute Silésie, les montagnes composées de couches horizontales sont appuyées contre les primitives du second ordre dans la basse Hongrie, qui adosse aux monts Karpathes composés de granit.

Dans la principauté de Glogau, les deux pentes montagneuses se joignent; elles viennent du midi et du couchant, et à leurs extrémités on voit les coteaux aquatiques qui s'étendent dans la Pologne, et dont on ne connoît pas encore les couches. Cette classification fournit l'occasion de partager le plan minéralogique pour la Silésie en deux parties, dont une embrasse le côté oriental, et l'autre le côté occidental de l'Oder.

La *partie de l'orient* n'est connue qu'à une profondeur de 30 toises. Ses couches contiennent des houilles, de la pierre calaminaire,

des mines de plomb contenant de l'argent, et de fer rouge et blanc, de la pierre calcaire, de la pierre de sable pour les hauts fourneaux, des sources de sel, et peut-être même du sel-gemme: au moins il y a de la probabilité, que dans la principauté de Pless, sur les frontières de la haute Silésie, éloignée de dix lieues de Wieliezcka, on pourroit trouver ce sel dans une profondeur de cent toises, à l'aide des pompes à feu. Des notions qu'on s'est procurées par la visite des mines du sel-gemme à Wieliezcka et en Angleterre, nous le font soupçonner: on y a déja trouvé des sources salées du côté de *Nicolaiten* et de *Sültze*, et on y connoît ces conducteurs que les Hongrois d'Eperies et de Marmoros nomment *Spuries*. D'ailleurs cette partie de la Silésie étant encore couverte de beaucoup de bois et de couches de houilles, même de tourbes, et étant bien saignée de rivières qui facilitent la construction des machines, et le transport des matériaux et produits, on peut dire qu'il n'y a pas de pays plus propre aux établissemens des mines et de leurs ateliers (1).

(1) Les principales eaux qui traversent la haute Silésie à la droite de l'Oder, sont, la Birawka, la Chloditzna, la Skola, la Malapane et la Brennitze; les ruisseaux de Dembyhammer, de Himmelwitz, de Gutentag et de Burkowitz.

Aussi les fours et les forges de fer, les martinets de cuivre, les fabriques de laiton, de tôles, fer-blanc et cuillers, celles de faience et les verreries y ont déja beaucoup prospéré, et si l'on veille à une bonne administration des bois (pour laquelle le département provincial, conjointement avec le département des mines, devroit donner de bonnes lois, et faire des arrangemens égaux à ceux de la basse Silésie); si l'exploitation des mines de fer et de la pierre calcaire se fait dorénavant en règle, sous les auspices du département des mines, qui devroit avoir la direction et l'inspection générale de toutes les forges; enfin si l'on s'occupe à rendre la nation industrieuse, et plus attentive à une bonne économie, on verra bientôt ces établissemens se multiplier, et cette partie de la Silésie pourra fournir les Marches, la Poméranie, et même les Prusses, en fer, acier, et différens autres besoins du règne minéral. De plus elle augmentera l'exportation de ses produits dans la Pologne voisine, et il pourra s'en faire un débit par la Vistule (1).

---

(1) La Pologne doit avoir vingt huit fours, quatre-vingt-quatre affineries et quarante-une forges de fer; mais les fours ne fournissent que 85,000 quintaux de fer de gueuse, qui, en comptant le déchet à $\frac{2}{7}$, donnent 60,763 quintaux de fer en

(*a*) Il n'y a plus de doute que les couches *de mines de plomb* dans les environs de Tarnowitz et de Beuthen peuvent être exploitées, et que non-seulement elles fourniront le plomb et la litharge pour la consommation intérieure; mais qu'il s'en fera même dans la suite une exportation lucrative (1).

Les inondations du printemps passé ont à la vérité reculé l'exploitation de ces mines de près d'un an, tous les puits, au nombre de seize, ayant été submergés, et la force d'une

---

barre, à quoi il faut ajouter 4,100 quintaux de fer des forges; ce qui formera un total de 64,863 quintaux de fer forgé, qui ne sauroient suffire aux besoins d'un si grand pays. On y manque de maréchaux ferrans, et les Polonois ont coutume d'acheter les socs de charrues et autres ustensiles d'agriculture de l'étranger.

(1) Les expériences qu'on a faites jusqu'ici, prouvent que la couche de mine de plomb, a une étendue de quatre milles carrés, qui font onze lieues carrées, et une épaisseur de deux à dix pouces de galène, dont le quintal contient, l'un portant l'autre, au moins soixante-douze livres de plomb et une once d'argent. On croit pourtant qu'on ne pourra exploiter qu'un de ces milles carrés, par plusieurs raisons; et même nous ne l'évaluerons qu'à $\frac{1}{4}$ de mille, pour plusieurs difficultés qui peuvent se rencontrer. Ce $\frac{1}{4}$ de mille, fait 2,937,796 toises carrées, qui, sur le pied de 12 quintaux de mine de plomb, donneront 35,253,552 quintaux; ce qui, en ne comptant que $\frac{1}{2}$ quintal de plomb par quintal de mine, fera 17,626,776 quintaux de plomb, et 4,406,694 marcs d'argent.

machine à pompe, construite nouvellement, n'ayant pas suffi à les vider. D'ailleurs la couche de mine est couverte d'une terre limoneuse fluïde, que les Polonois nomment Kurzawscka, qui rend l'étançonnement des puits si difficile, qu'il a fallu recourir à un moyen très-extraordinaire; c'est de les percer par la pesanteur d'une partie du puits muré. On espère que par l'action des machines à feu qu'on fera construire, on videra les puits et les galeries des anciens; et qu'à l'aide de plusieurs fosses par lesquelles on entoure tout le terrain, on parviendra à le dessécher, et à étendre dans quelques années les travaux jusqu'au même produit annuel de 15 à 16000 quintaux de plomb, et de 3 à 4000 marcs d'argent que ces mines ont donné en mil cinq cent vingt-quatre, du temps du Marcgrave George de Brandebourg.

On est occupé dans ce moment à dresser des plans d'économie générale pour ces mines intéressantes, et à juger à quelle condition on pourra y admettre des actionnaires, ou s'il est préférable de continuer à les exploiter aux frais de sa majesté.

(*b*) Les *mines de fer* de la haute Silésie sont d'une grande étendue; quarante-sept hauts fourneaux, et cent quatre-vingt-cinq forges, produisent en fer de fonte 21,819

quintaux, et en fer forgé 123,840 quintaux, 2,000 quintaux d'acier, 1,200 de tôles, et 200 quintaux de fil de fer, dont la valeur fait une somme de 532,000 écus.

L'exploitation de ces mines mérite donc une attention particulière pour les conserver à la postérité, et en tirer tout le parti possible par une économie suivie; la matière première étant pauvre (1).

On fabrique toutes les espèces de fer dans cette province, des tôles et fers-blancs, et même du fil de fer, ce qui fait preuve de la

(1) Pour juger de la pauvreté des mines de fer de la haute Silésie, voici un exemple : 23,355 quintaux de cette mine, fondus avec 1,866 quintaux de pierre à chaux, et 10,550 quintaux de charbon, ont donné un produit de 5,073 quintaux de fer de gueuse; et 250 quintaux de fer sont restés dans les scories, lesquelles ont pesé 19,897 quintaux. Un quintal de cette mine ne contient donc que vingt-quatre livres de fer de fonte, et il faut pour le fondre, treize livres de pierre à chaux et cinquante-neuf livres de charbon. D'ailleurs 5,073 quintaux de fer de gueuse ne donnent que 3,652 quintaux de fer forgé, pour lequel il faut encore employer 9,379 quintaux de charbon. Au reste, on peut admettre ici le même calcul sur la quantité de mine de fer, tout comme pour celle de plomb; car il est suffisamment prouvé par des sondes, que leurs couches s'étendent dans toute la surface souterraine de la principauté d'Oppeln, et même en deçà de l'Oder, ce qui fait plus de vingt milles carrés.

ductilité et bonne qualité du fer de la haute Silésie ; cependant les propriétaires de ces forges n'en retirent pas tout le profit qu'ils pourroient en avoir, négligeant trop la partie mécanique et l'épargne du combustible, et faisant travailler les ouvriers et leurs sujets par robot ou corvées, où le travail se fait ordinairement sans règle, lentement et sans police.

Les conseils qu'on leur a donnés sur ce sujet, et l'exemple qu'on leur a indiqué dans les forges royales, ont été suivis par quelques-uns, négligés par d'autres, et il y a encore du chemin à faire jusqu'à ce que ces établissemens utiles parviennent au point de perfection dont ils sont susceptibles.

Toutes les forges de fer de la haute Silésie consomment par an près de 120 mille charges de charbons (1), dont un sixième se prend des forêts royales, et cinq sixièmes de celles de Plesse, Grand-Stamitz, Tworog, Schlawentitz, Lublinitz, Gutentag, Ratibor,

---

(1) La charge de charbon est de soixante-quatre pieds cubes et de trente-six muids de Berlin, ou vingt-sept de Breslau. Une charge de charbon demande une corde de bois de sapin, qui a six pieds de long sur autant de hauteur, et dont les buches ont $3\frac{1}{2}$ pieds de long. Ainsi une charge de charbon demande cent vingt-six pieds cubes de bois de sapin.

Rauden, et des forêts des comtes de Henckel, Sobeck et Pickler.

(*c*) L'abondance des *charbons de terre* dans la principauté de Plesse, et la difficulté de les vendre, parce qu'on n'y manque pas de bois, a fourni l'idée d'en faire de la *suie*, et de l'employer à la toile cirée noire qu'on y fabrique. Cette suie est plus noire et plus fine que celle du bois de [illegible]; les imprimeurs de [illegible] d'estampes en font usage. On imitera a[illegible] la méthode que le comte de Dundonald a enseignée aux Anglois, de préparer un goudron des houilles, dont on engraisse les roues, et goudronne les vaisseaux et bateaux.

(*d*) La *pierre calaminaire* (*galmey*) qu'on exploite dans la haute Silésie, et dont les fabriques de laiton à Hegermühle dans la Marche électorale, et à Schlawentitz dans la haute Silésie, sont fournies, fait déja un objet d'exportation de plus de 18 mille écus par an.

Les fabriques de laiton dans le Holstein et en Suède, en font grand usage. En établissant sur les mines mêmes des fonderies de *zinc*, et en y employant les houilles du voisinage, on pourra étendre ce commerce avantageux, et faciliter la fabrication intérieure du laiton.

La fabrique à Schlawentitz exporte une partie de ses objets fabriqués en Pologne; elle augmente d'année en année sa fabrication, et le débit de ses produits.

(*e*) Il existe déja une fonderie et affinerie d'acier, sur les bords de la rivière de Malapane à *Kraschow* et à *Jedlitze*. On a eu le bonheur de trouver dans les environs la terre *martiale blanche*, connue sous le nom de *mine de fer spathique*, propre à faire l'acier brut. Le corps des marchands à Breslau, qui est occupé à établir une fabrique de quincaillerie en fer et en acier, et pour lequel on vient de rédiger les conditions du privilége, a aussi commencé de se procurer cette matière première; et il travaillera à pourvoir la province de tous les ustensiles de fer et d'acier, qu'on a fait venir jusqu'ici de la Styrie, et à participer au débit qui se fait de ces marchandises dans la Pologne et la Russie.

(*f*) Les notions qu'on s'est procurées de la méthode des Anglois, pour fondre et forer les *canons* de fer, seront appliquées à la fonderie royale de canons à Malapane.

On a lieu d'espérer qu'on réussira aussi dans cette partie, quoique les inondations du printemps passé, et le manque d'ouvriers experts en aient arrêté les progrès, de sorte

que

que les derniers essais ne pourront avoir lieu que vers l'automne prochain (1).

(2) Si le manque de bois et de houilles oblige un jour le département des sels à abandonner les salines de l'évêché de Magdebourg, on en pourra établir dans la haute Silésie, où il y a beaucoup de *sources de sel* assez riches, et où le bois et les houilles sont encore à meilleur marché. Ces salines pourront, non-seulement fournir toute la Silésie, le comté de Glatz, et les provinces situées le

(1) Mon prédécesseur avoit établi une fonderie de canons de fer dans la nouvelle-Marche à Vietz. On se servoit de la mine de fer marécageuse, qui, à ce qu'on sait par de nouvelles expériences chimiques, contient de l'acide phosphorique : l'artillerie royale s'étoit contentée d'essayer ces canons par dix coups de simple charge ; ils ne se cassoient pas, et on les délivra aux forteresses. Quelques années après, on introduisit les épreuves à doubles charges, auxquelles ces canons ne pouvoient pas résister, l'acide phosphorique ayant eu le temps de ronger le fer même qui se rouilla par l'exposition à l'air. J'ai donc préféré d'abandonner cet établissement, et d'en faire un autre où la mine de fer est plus pure, et donne un fer plus doux ; et j'en appellerai à la décision de l'artillerie même, dès que les premiers canons seront coulés ; mon principe étant de faire l'impossible pour parvenir à la perfection, dès qu'on peut encore s'en flatter, mais, comme on ne peut changer la nature, de céder, plutôt que de risquer la vie d'un seul individu.

long de l'Oder, mais aussi donner un débit lucratif dans la Pologne.

(*h*) Les *verreries* dans la principauté de *Plesse*, ont commencé à s'exporter dans la Pologne. Celles de Czarnowantz et de Wenczin y ont aussi débité une partie de leurs fabrications. Ces établissemens s'étendront successivement; cependant il faut veiller à toutes ces bouches à feu, pour que le combustible ne leur manque pas dans la suite.

(*i*) La fabrique de grenats rouges et noirs, et de faux cristaux bleus et blancs, dans la principauté de *Plesse*, fournit la matière première, tirée jusqu'ici d'Italie, pour les polisseurs établis dans la basse Silésie, et sur les frontières de la Lusace. Cette fabrication fait un objet considérable d'industrie et de commerce; elle occupe utilement les enfans de bas âge.

(*k*) Les fabriques de faïence à *Proskau* et *Glienitz* en ont exporté; on y pourroit facilement faire du *steinguth*, et avoir part au profit considérable que l'Angleterre en retire.

(*l*) La fabrique de *pipes à tabac* à Zborowscky augmente aussi son débit dans l'étranger.

Pour ce qui est de la *partie occidentale* de la Silésie, elle a aussi beaucoup d'établissemens

de mines, ateliers et fabriques, qui s'étendront successivement, et en feront naître de nouveaux.

Je nommerai ici les principaux :

(*a*) On a ouvert en 1783 des *mines d'étain* près de *Gierhen* dans la basse Silésie, du côté de Grieffenberg ; elles sont déja desséchées, on y fondoit, dans les temps reculés, 300 quintaux d'étain ; on y a trouvé, même parmi les mines d'étain, du cobalt, et je ne doute guère qu'on n'en tire dans la suite assez d'étain pour la consommation intérieure.

(*b*) Les mines de *cuivre* de *Rudelstadt* fournissent déja un produit annuel de 350 quintaux. Il sera augmenté par les schistes cuivreux de Prausnitz et de Conradswalde, qui sont plus riches que ceux de Rothenburg, qu'on fondra, faute de bois, avec des houilles désoufrées, et où l'on murera les puits et les galeries.

(*c*) Les *mines de fer marécageuses* du côté de *Warthenberg* et de *Sprottau*, ont donné naissance à différentes forges appartenantes à des particuliers, qui vendent leurs produits en Saxe et dans la Pologne (1).

(1) Dans les cercles de Sagan, de Burnzlaw et de Sprottau, il y a trois fours, six affineries, huit forges et trois martinets

La *mine de fer magnétique*, qu'on a trouvée près de *Schmiedeberg*, et qui donne un fer propre pour les quincailleries de fer qui se fabriquent en quantité à *Steinseifen*, sera exploitée cette année. On essaiera de la fondre à la méthode angloise avec des *coacks* (1), ou houilles désoufrées; on les mêlera avec les mines de fer argileuses, qu'on trouve parmi les couches de charbons de la principauté de Schweidnitz.

(*d*) Les nouvelles *mines de houilles* ouvertes sur le bord de l'Oder, près de *Hultschin* dans la haute Silésie, sur les frontières de la Moravie, qui fournissent déja 13,933 boisseaux, et celles de la principauté de Schweidnitz, seront un jour d'une grande ressource pour la capitale. Depuis trois ans le produit

---

à barre (*Zainhammer*). Leur produit étoit de 11,200 quintaux de fer de gueuse, qui donnoient 5,440 quintaux de fer forgés du fer de gueuse, 8,200 quintaux de fer des huit forges, et 1,200 quintaux de fer à clous. Leur débit s'étend dans les contrées d'alentour, en Saxe et en Pologne.

(1) Dans l'usine qu'on établira à Schmiedeberg, on pourra fondre 7000 quintaux de fer avec seize mille boisseaux de houilles, d'après les essais qu'on a faits : cette quantité de houilles ne coûtera que deux mille trois cent soixante-dix écus, tandis que dans la forge royale de Malapane, le charbon de bois qu'on emploieroit à la fonte de 7000 quintaux de fer coûteroit deux mille sept cent vingt-cinq écus.

de ces mines a été triplé : 14 fours à boulanger, 10 manufactures de chapeaux, 5 papeteries, 3 potasseries, 2 salpêtreries, 13 savonneries, 2 poteries d'étain et une raffinerie de sucre, 52 chaufours, 48 tuileries, 30 brasseries, 14 chaudrons de teintureries, 180 brasseries d'eau-de-vie, 159 blanchisseries de toiles, 2,123 ateliers de maréchaux ferrans et de serruriers, et 2,302 poëles, qui en font usage, ont consommé en 1785, 415,742 muids de houilles, égaux à 83,148 cordes de bois, mesure de Silésie. On peut juger par ce calcul que la consommation de bois doit avoir diminué considérablement dans la Silésie, depuis qu'on s'y sert de houilles : on augmentera donc cette exploitation utile, qui, à l'occupation de la Silésie, n'étoit que de 40,000 boisseaux, et le débit de ce combustible sera facilité, en finissant la construction de la nouvelle route par la principauté de Schweidnitz, et en se servant des houilles désoufrées, qui, étant d'un tiers plus légères, et possédant presque la même force que le charbon de terre cru, peuvent être transportées à moins de frais, et employées à la fonte.

Si l'on vouloit sacrifier une somme de près de 400,000 écus, on pourroit peut-être rendre navigable la Schweidnitz, moyennant plusieurs écluses, ce qui diminueroit le prix de

ces houilles, et par conséquent augmenteroit leur débit, au grand avantage du commerce montagneux (1).

J'exposerai ici le calcul de la dépense et du bénéfice annuel des propriétaires des mines de houilles en Silésie, qui prouvera que dès qu'on pourra étendre leur débit, il se trouvera assez d'entrepreneurs pour exploiter ces mines, plus lucratives, que celles d'argent.

Calcul des dépenses.

Revenant-bon des inspecteurs royaux.	544 écus.	16 gr.
Salaire des employés. . . .	2,946 —	13 —
Salaire des mineurs qui gagnent les houilles, ayant le luminaire et la poudre dans leurs accords.	13,349 —	4 —
Ci-contre.	16,840 —	9 —

(1) Si l'on n'avoit pas diminué le prix du bois pour la capitale, ce qui engage le public à continuer de s'en servir, les villes de Berlin et de Potzdam auroient pu être fournies par les mines de houilles de la principauté de Schweidnitz, d'une quantité annuelle de trois cent mille boisseaux de charbons de terre : quatre cents bateaux de l'Oder, qui descendent cette rivière sans charge, et sont occupés à transporter cinq

Ci-contre	16,840 écus	9 gr.
Salaire des mineurs employés à pousser les galeries, les puits et les travaux, pour étendre les mines.	4,368 —	13 —
Pour ustensiles de fer . . .	1,091 —	11 —
Pour le bois d'étançonnement.	4,098 —	7 —
Pour le cordage.	340 —	6 —
Salaire des malades et infirmes.	204 —	6 —
La dîme royale.	5,134 —	— —
Droits de récognition féodale.	725 —	22 —
Porté de l'autre part . . .	32,803 —	2 gr.

mille sept cent cinquante lasts de Schoenebeck, et quelques mille quintaux de matières brutes, marchandises et vivres, par la Silésie, auroient pu les transporter, et gagner un fret de cinquante-quatre mille quatre cent trente-trois écus. Le département des forêts et celui des mines en auroient tiré des avantages, et l'épargne en bois auroit été très-considérable; mais il faut pour cela, ou une combinaison des départemens, ou un concert parfait entre eux pour la prospérité générale.

De l'autre part.	32,803 écus.	2 gr.
Contribution à la caisse de secours, établie pour l'utilité générale des intéressés, pour faire des chemins, pour établir des magasins, pour augmenter le débit.	1,676 —	18 —
Frais extraordinaires. . . .	919 —	— —
TOTAL.	35,398 écus.	20 gr.
Bénéfice des intéressés. . .	13,824 —	7 —

Ce qui fait à-peu-près 39 pour cent des autres dépenses.

(*e*) Les *mines de Reichenstein* fournissent un produit nuisible à l'humanité, mais nécessaire pour la fabrication des miroirs, et recherché dans les plantations de sucre : c'est l'arsenic ; on le mêle avec du goudron dont on enduit les vaisseaux, qui alors ne sont point rongés par les vers. La Saxe et la Silésie ont le monopole de l'arsenic ; à Reichenstein, on fait aussi de l'arsenic rouge, tant recherché par les teinturiers en coton et les verriers : le *caput-mortuum* de la mine arsenicale, qui reste dans le creuset en sublimant l'arsenic, est envoyé à *Neustadt sur la Dosse*, dans

la Marche électorale, pour y servir de fondant à d'anciennes scories de l'affinerie de cuivre et d'argent. Par cette opération, on extrait de 4000 quintaux de scories, 11 à 12 marcs d'or, 48 marcs d'argent et 600 quintaux de plomb.

(*f*) *La fabrique d'azur* ou de la *couleur bleue de cobalt*, commencée, il y a 10 ans à *Querbach*, est parvenue à sa perfection; elle fournit les besoins des blanchisseries silésiennes; il s'en fait déja une exportation dans les autres provinces et dans le voisinage.

(*g*) *La fabrique de vitriol* à *Schreiberhau*, fournit aux besoins de la Silésie, de la nouvelle Marche, de la Poméranie et des Prusses, et l'on y imite les vitriols de *Chypre et de Hongrie*. On y fabrique aussi depuis trois ans,

(*h*) *L'huile de vitriol*, dont les blanchisseries commencent à faire usage, à l'imitation de la méthode de blanchir dans l'Irlande; et

La terre rouge, propre à polir les glaces, et utile à d'autres ouvriers.

(*i*) *Le feldspath* qui entre dans la composition de la masse de porcelaine, se trouve dans les montagnes de la basse Silésie, qui d'ailleurs contiennent une quantité d'autres pierres riches et recherchées, comme

(*k*) *Chrysoprases* à Kosnmitz et Grache;

onyx, *agate*, *jaspe* et *cornalines* à Buntzlow; *cristaux de roche* à Priborn, Krummendorf et dans la Mummelgrube; *marbre* à Kaufungen; *porphyre* près de Schoenau, et *serpentine* près de la montagne de Zobten, et dans le cercle de Frankenstein.

On tirera plus de parti de ces pierres, lorsque l'expert agréé par sa majesté aura fait construire à ses frais, selon son engagement, les machines à les scier, à les tailler et polir.

(*l*) *Les terres de porcelaine*, *d'argile fine* et de *pipes*, abondent dans cette partie occidentale de la province, qui en outre fournit aussi

(*m*) *Des meules et pierres infusibles*, propres à la construction de plusieurs fours de fonte.

(*n*) *La pierre calcaire et les ardoises* appartiennent aux propriétaires des terres, qui en tirent meilleur parti qu'auparavant, depuis qu'on se sert de la chaux pour engrais des terres.

(*o*) *Les exploitations de mines d'étain*, du côté de *Giehren*, font espérer qu'on y trouvera aussi des veines d'argent, ce que les mines confines de la Bohême et de la Saxe font espérer : on s'est contenté aussi de constater le fait historique de l'existence des

lames et grains d'or, dans les couches quartzeuses et sablonneuses de Goldberg, Nickolstad et Wahestaedt, dont l'exploitation a été remise à un temps où l'on ne manquera pas de gens experts dans l'art de laver ces sables et d'amalgamer le résidu (1).

(p) *Les salpêtrières* sont peu nombreuses en Silésie, et leur produit est employé par les moulins à poudre du pays. Mais le minéralogiste a un vaste champ pour y établir des plantations dans les environs de Breslau et dans les cercles fértiles de *Frankenstein* et de *Leobschutz*. Les principales tourbières sont à Lomnitz près de Hirschberg, à Fischbach et aux environs de Schmiedeberg, près de Conradswalde dans la principauté de Schweidnitz, et près de Nimkan dans celle de Breslau.

(q) *Au reste il existe* dans cette partie de la Silésie plusieurs fabriques qui tirent leur matière première du règne minéral, comme *fabriques de fil* et *galons de cuivre doré et*

(1) Les notions historiques tirées des archives, prouvent qu'en 1624, 7½ quintaux de cette mine lavée) donnoient par fraction jusqu'à deux onces d'or, ce qui en paieroit les frais; et cela prouve que dans les siècles reculés; la main-d'œuvre étant à bas prix, et moins occupée d'autres objets, le grand bénéfice que ces couches doivent avoir donné aux propriétaires, est très-vraisemblable.

argenté, fonderies de métal, fabriques d'aiguilles, fabriques d'eau forte, martinets de cuivre, poteries, fabriques de poêles, verreries, etc., qui sont encore du ressort des chambres provinciales, et dont les notions détaillées me manquent.

Les montagnes du comté de Glatz, sont un rameau de celles de Bohême et de Moravie, et appartiennent au rang des montagnes primitives du second ordre et des marines.

On a trouvé dans leurs entrailles des filons de plomb, et on en voit une veine dans la montagne sur laquelle la forteresse de Silberberg a été construite, et qui a été escarpée et coupée dans une profondeur de vingt toises; objet qui attire les curieux minéralogistes, pour juger des entrailles de la terre; mais ces mines sont trop pauvres et trop mêlées de pierres quartzeuses et calcaires. C'est pourquoi on les a abandonnées, et l'on se contente de l'exploitation des mines de *houilles* ouvertes depuis huit ans, qui fournissent le combustible aux blanchisseries et chaufours de ce comté, et dont le produit annuel va déja à une quantité de 109,149 boisseaux.

Avant de quitter cette province, si favorisée de tous ces dons, desquels, dans la suite des travaux, on parlera au public avec plus de

détail, je fais encore mention des *montagnes volcaniques*.

Depuis que le savant Ferber a fait la description minéralogique des volcans d'Italie, les Allemands ont été plus attentifs à ces montagnes; on en a trouvé dans différentes provinces de l'empire, et la Silésie n'en manque pas. Il y en a dans la haute et la basse Silésie, qu'on nomme l'*Annenberg*, le *Kahlenberg* et le *Greiffenstein* près de *Greiffenberg*; les montagnes de *Striegau*, et une partie de celles près de *Wahested*, *Goldberg* et *Schoenau*, sont aussi de ce nombre, et contiguës à celles de la haute Lusace.

Dans le comté de Glatz, on en a trouvé du côté de *Landek*, où elles ont donné l'origine à des sources chaudes et minérales. Les produits des volcans sont la pouzzolane (trass), ciment excellent, qui s'endurcit même dans l'eau; les laves, propres pour les verreries et pour les meules; les soufre, l'alun, et le sel ammoniac natif. Il n'y a pas de doute qu'on trouvera dans la suite des temps, ces produits dans les volcans éteints de la Silésie, en fouillant dans leurs entrailles.

Le nouveau conseil des mines établi par sa majesté à Breslau, étant dirigé par son chambellan le baron de *Rheden*, qui s'est

appliqué au métier de mineur dès sa jeunesse, et qui a augmenté ses connoissances dans cette partie, par les voyages qu'il a faits en Angleterre, par la France, l'Allemagne, et la Pologne, me fait espérer que la partie minéralogique de cette province prospérera de jour en jour; que les quatre sous-directions établies dans les lieux-mêmes, composées de gens experts et de bons géomètres, travailleront à étendre la sphère de leur activité, et qu'il se fera tous les ans, soit par des particuliers, soit pour le compte de sa majesté, des établissemens utiles, qui contribueront à augmenter l'industrie et la félicité nationales.

V.

L'ÉVÊCHÉ DE MAGDEBOURG, LA PRINCIPAUTÉ DE HALBERSTADT, LES COMTÉS DE MANSFELD ET DE HOHENSTEIN.

Le Hartz fait le point d'appui de ces provinces, qui ont des montagnes primitives du premier et du second ordre, des montagnes marines ou secondaires, et des montagnes tertiaires.

Les minéralogistes trouvent dans leurs entrailles des *schistes cuivreux*, des *mines*

de fer, du *fluor* ou *spath fusible*; du *porphyre*, de *l'albâtre*, des *pierres calcaires primitives*, des *pierres de sable*, de *taille* et de *meules*, appelées *brèches dures*, mêlées avec les cailloux roulés, des *terres argileuses*, des *houilles*, du *bois fossile*, des *tourbes*, du *nitre* et des *sources de sel*.

4o. Les *schistes cuivreux* se trouvent dans le comté de Hohenstein et dans celui de Mansfeld, même avec des empreintes de poissons ; on n'a pas encore exploité ceux de Hohenstein, parce que le bois y est rare, et le terrain trop serré : ce sera un jour une besogne pour mes successeurs, quand le produit des mines de *Rothenbourg* diminuera.

Ces dernières mines ont été poussées à un produit annuel de 4000 quintaux de cuivre (1) et de 3000 marcs d'argent ; elles font circuler une somme de 160,000 écus ; et quoique dans 255,216 quintaux de mine, il n'y ait que la soixante-quatrième partie de cuivre, et la dix-huit mille sept cent quinzième partie d'ar-

---

(1) Il faudroit employer une partie de ce cuivre pour en faire de la petite monnoie qui remplaceroit le billon qu'on a maintenant, parce qu'un état qui n'a pas de mines d'argent, doit économiser, pour qu'il perde le moins possible, par le déchet qu'occasionne la fréquente circulation de l'argent monnoyé.

gent, elles donnent pourtant un bénéfice de près de la huitième partie du numéraire susmentionné. Pour perpétuer, s'il est possible, ou du moins pour prolonger l'exploitation de ces mines, j'y ai fait construire des *pompes à feu*, nourries par des houilles. Par le secours de ces machines à feu, les puits et les galeries seront poussés à 25 toises de profondeur au-delà de ce qu'ils l'étoient auparavant, et on dessèchera ainsi une étendue très-considérable de schistes cuivreux par l'exploitation desquels on est sûr d'en avoir encore pour soixante ans. Il se trouve d'ailleurs une autre couche de ces schistes plus riches en cuivre et en argent près du village de *Gollwitz*, à laquelle la postérité pourra recourir, si les présentes exploitations viennent à manquer.

L'économie de Rothenbourg exige au reste une attention infinie, parce que les schistes sont pauvres, comme je viens de le prouver, et parce que les charbons deviennent si rares, qu'il a déja fallu recourir aux forêts de la nouvelle Marche, celles du Hartz, de la Saxe et des principautés d'Anhalt ne pouvant plus fournir la quantité dont on a besoin, malgré les épargnes considérables qu'on a faites de ce combustible. S'il faut recourir un jour aux houilles de la Silésie, on y est déja préparé

par

par des essais faits; d'ailleurs on construira des fours plus économiques, et pour ne plus être assujetti aux conditions onéreuses des entrepreneurs, qui ont fourni jusqu'ici les charbons de bois, on a établi une administration pour avoir les charbons de meilleure qualité, et à un prix plus modique. Pour épargner les bois de construction et d'étançonnage, on a commencé de murer les galeries et les puits.

2°. Les *mines de fer*, exploitées dans le *Hohenstein* et le *comté de Wernigerode*, fournissent la matière première aux hauts-fours de Sorge, d'Ilsenbourg et de Schiercke, où l'on emploie déja une partie des tourbes brûlées en charbons dans les fours construits sur le Brocken ou Blocksberg. A *Sorge* et à *Thale*, forges récemment acquises, il se fabrique des tôles de la première qualité, et les barres pour le fil de fer. Les galeries des mines de Sorge, ont été poussées nouvellement pour en perpétuer l'exploitation. Les forges de *Wernigerode* fournissent les magasins de Magdebourg, de la vieille Marche et de la Prieignitz, de fer de fonte et de fer forgé. Ce qui manque à la consommation de ces provinces est suppléé encore par le fer de Blanckenbourg, auquel on tâchera de substituer, dans la suite, celui de la Silésie, lorsqu'on

pourra le fondre, le forger et le transporter au même prix.

3°. Pour fondre les schistes de Rothenbourg, il faut les mêler avec une certaine pierre, nommée *fluor*, ou *spath fusible*; on l'achète à Hartzgerode, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg. Mais ayant trouvé ce fondant *à Danckerode*, dans la principauté d'Halberstadt, on l'exploitera; et cette exploitation conduira insensiblement à celle des veines de cuivre, de plomb et d'argent, qui sont exploitées dans les provinces voisines, et donnent un bénéfice aux intéressés.

4°. *Le porphyre* dont est composé le *Petersberg* et *le Giebichestein* près de Halle, et *le Schweizerling* près de Wettin, étant trop dur, on en fait peu d'usage, quoiqu'il pût servir pour des vases, monumens et autres ouvrages de goût, même pour des meules.

5°. Il existe une autre pierre dans le comté de Hohenstein, dont on ne tire guère parti; c'est *l'albâtre*.

6°. Les *pierres calcaires* de *Wantzleben* et *Weferlingen*, sont un produit lucratif entre les mains des possesseurs des terres, qui en tirent parti pour 32 chaufours, auxquels on indiquera la méthode d'employer la tourbe pour épargner le bois, déja assez rare dans cette contrée.

7°. Les carrières *de pierres de sable* à *Rhothenbourg* et *Koennern* font le lit de couches schisteuses, des houilles et du cuivre; elles fournissent, avec celles de Siebkenrode, Seehausen et Ummendorff, les meules pour toutes les provinces en deçà du Weser, excepté la Silésie, et toutes les pierres de taille pour les importans bâtimens royaux à Berlin et à Potzdam (1).

8°. A *Hoetensleben* on creuse différentes espèces d'argile, dont la plus fine entre dans la composition de la masse de la porcelaine, et qui est propre à toutes sortes de creusets, ainsi qu'à cette espèce de tuiles dont on couvre les coupoles.

9°. Près de *Halle* on a trouvé la terre pure et blanche d'alun; c'est la même dont on fait l'alun à la Solfatara en Italie près du Vésuve: quoiqu'on ne la trouve à Halle qu'en petite quantité, son existence autorise cependant la conjecture qu'il y a eu des volcans.

10°. Les mines *de houilles* à *Meissdorff*, n'ont qu'un produit annuel de 3744 boisseaux,

---

(1) Ces carrières de pierres de taille ont été données à des particuliers par bail emphytéotique, contre mon avis, parce qu'on ne peut assez veiller sur de tels entrepreneurs, pour qu'ils fassent le travail en règle et conservent les carrières à la postérité.

et sont négligées par leur possesseur. Il faudra lui dresser un plan pour tirer un meilleur parti de ce combustible si nécessaire dans ces contrées, et j'espère qu'il le suivra.

Les *mines de houilles* à *Wettin*, *Doelau* et *Loebegün*, n'ont jamais été du ressort du département des mines; elles dépendent encore de celui des salines. Leur produit annuel n'étant que de 102,408 boisseaux, dont le prix par fraction est de 22 gros (1), il faudroit penser à leur extension, et à les vendre à meilleur marché au public; cela est d'autant plus nécessaire, que les salines à *Halle*, *Stassfurth*, *Grossensalze* et *Schoenebeck*, les *mines* de *Rothenbourg*, *la ville de Halle*, et d'autres *villes* du duché *de Magdebourg*, consomment par an, sans les houilles, une quantité très-considérable de bois, soit pour

(1) Voici le détail de l'exploitation de ces mines de houilles, et du prix auquel elles vendent leur produit. On a exploité l'année dernière. . . . .

à Wettin	49,152 boisseaux.	} total, 102,480 boisseaux.	
Loebegün	33,504		
Doelau	19,824		

On vend les houilles

à Wettin à	21 écus	} le winspel, qui contient vingt-quatre boisseaux.
Loebegün	26	
Doelau	18	

chauffage, soit pour charbons, soit enfin pour tonneaux de sel, quantité que les forêts voisines ne peuvent plus fournir. Il me paroît absolument nécessaire de combiner la direction de tous ces établissemens et de la fabrication du sel (qui peut être facilement séparée de la perception des gabelles ou de l'exercice du droit régalien du sel), pour qu'ils ne se croisent jamais dans leurs besoins, qu'il s'y applique le plus grand raffinement à épargner les matières combustibles, enfin que les recherches de nouvelles mines de houilles, de charbons fossiles et de tourbes soient faites à frais communs. Sans un tel soin pour tous ces objets importans, ils ne pourroient être conservés à la postérité.

11°. Le dépôt de *bois fossile* à *Altenweddige* sera un jour une ressource pour les salines de Schoenebeck, et il y a de la vraisemblance qu'il couvre encore d'autres couches de houilles.

Le fermier de ces salines a pris l'exploitation de ce bois fossile en bail, mais il en fait peu d'usage, et paroît être décidé à ne vouloir s'en servir que lorsqu'il aura privé toutes les contrées voisines du bois indispensablement nécessaire à d'autres besoins.

L'économe politique prend à cœur le bien-être

de la totalité, et non la prospérité momentanée de l'individu ; c'est pourquoi l'on devroit obliger le fermier du bois fossile d'Altenweddige, à l'exploiter, à faire réparer la pompe à feu qu'il y a fait construire sur de mauvais principes et sans consulter des experts, enfin à se servir de ce bois fossile pour la cuite du sel à Schoenebeck.

12°. *Les tourbières* dans la principauté *d'Halberstadt* et dans le duché *de Magdebourg* du côté de *Schadeleben*, qui fournissent annuellement 3,486,000; *de Westerhausen*, qui produisent 1,680,000, et *d'Ummendorff*, qui ont commencé par 582,000 pièces, exploitées selon les règles, fournissent quatre fois autant de tourbes qu'on en a exploité ci-devant. Elles sont d'un grand secours pour ces provinces, qui manquent généralement de bois (1).

13°. *Les trente-quatre nitrières* ont été très-perfectionnées depuis qu'elles sont du ressort des mines; leur produit annuel a été augmenté de 200 quintaux ; on commence à y introduire les plantations artificielles, auxquelles la quantité de terres lessivées, dont

---

(1) En calculant l'un portant l'autre neuf cents pièces de tourbes pour équivalent à une corde de bois, on aura épargné par ce moyen, annuellement six mille trois cent quatre-vingt-sept cordes de bois.

on trouve de grands monceaux sur le terrain des salpêtrières, peut être employée : cela rendra l'opération de fouir les terres nitreuses dans les étables et les enclos des villages et des cultivateurs, moins onéreuse ; et convaincu de l'utilité de ces plantations, on les étendra successivement, et on continuera aussi à introduire dans les nitrières l'usage des houilles et de la tourbe, et à leur procurer ces besoins à un prix modique. Cependant comme cette fabrication ne suffit pas pour fournir au besoin annuel de l'artillerie, qui est de plus de 3,000 quintaux de nitre raffiné, à la valeur de 60,000 écus, il faudra établir des nitrières dans la Prusse occidentale et en Silésie, comme je l'ai déja proposé. Au reste le prix du nitre que l'artillerie paye au département des mines étant trop bas, et ne suffisant pas aux dépenses que les nitrières de Magdebourg et de Halberstadt exigent, n'étant d'ailleurs pas secondées par quelque autre fonds donné à cet établissement par sa majesté, il a fallu penser aux moyens de les soutenir. On a trouvé l'expédient d'acheter le nitre brut des Indes et de la Pologne, par l'entremise de la société maritime, à un prix modique, de le raffiner ensuite à Rothenbourg, et de vendre le nitre raffiné à l'artillerie même, à un prix plus modique que celui

payé jusqu'ici aux entrepreneurs qui en ont eu les livraisons. Le profit qui en est résulté a été employé au soutien des salpêtriers, à leur payer le nitre brut plus cher, et à de nouveaux établissemens pour cette branche. Le déchet de la raffinerie est encore employé à la plantation.

J'ose espérer que sa majesté approuvera cette opération, et qu'elle ordonnera au chef de son artillerie de ne prendre le nitre que du département des mines, qui se procurera le nitre brut par la société maritime, et qui aura toujours soin de le délivrer purifié à l'artillerie, et d'employer le gain que la raffinerie produira à étendre cette fabrication; l'artillerie le paiera plus de 12 pour cent moins cher qu'aux entrepreneurs, et par ce moyen on parviendra à se passer du nitre étranger.

14°. La province de Magdebourg abonde en *sources de sel :* les salines de Halle sont les plus anciennes de l'Allemagne; mais ni la province ni les pays voisins ne peuvent plus fournir le bois que toutes les salines de ce duché, établies à *Schoenebeck*, *Grossensaltze*, *Stassfurth* et *Halle*, consomment en grande quantité, et l'exploitation des mines de houilles à Wettin et Loebegün, ne suffit pas même à la consommation des salines de

Halle; il faudroit donc penser aux moyens de procurer à ces établissemens importans le combustible dont ils ont besoin; sans quoi ils ne seront plus de longue durée. J'en proposerai quelques-uns, d'après les connoissances que j'en ai acquises.

1°. De rectifier les foyers, chaudières et bâtimens de graduation qui ont une construction fautive.

2°. D'employer les sommes qu'on épargne sur le combustible, à l'entretien d'une pompe à feu propre à tirer l'eau salée des sources même les plus profondes, et à la conduire dans les maisons de graduation. L'épargne des machines à chevaux seroit alors très-importante.

3°. De faire transporter le sel dans des vaisseaux couverts, pour épargner un bois très-rare dont on fait les tonneaux.

4°. De faire des recherches exactes des environs de Loebegün, Doelau et autres contrées, et d'y employer des gens experts dans l'art de forer, pour trouver de nouvelles mines de houilles; en tout cas les houilles de la Silésie pourroient être transportées à Schoenebeck à un prix qui n'excède pas celui dont on paie aujourd'hui le bois.

5°. De donner aux puits d'eau salée une

profondeur plus considérable, pour trouver des sources plus riches, et qui par conséquent demandent moins de feu pour évaporer l'eau. Par une expérience minéralogique suffisamment constatée, on sait que plus on perce dans l'intérieur des couches de terre, plus les sources sont riches.

6°. Cette même expérience et les observations faites récemment dans les mines de sel gemme à Wieliezcka en Pologne, en Styrie et à Dertwich en Angleterre, dont je me suis procuré, non sans peines et sans frais, des cartes topographiques souterraines, me confirment dans l'opinion que les sources de sel dérivent d'une couche de sel gemme brut. Je propose donc d'en creuser les couches, et de choisir pour cette recherche le bassin le plus profond à Halle (1).

Si l'on étoit assez heureux de trouver le sel gemme, toutes les peines qu'on se donne pour fournir le combustible aux salines ces-

(1) A quatre lieues de Halle, le puits salé du Durrenberg, où l'on a trouvé à cent cinq toises de profondeur encore une source salée, et point de couches de sel gemme, devroit faire douter de la réussite de ces projets; mais les mines de sel en Angleterre, prouvent que les couches y font également des bosses et des jattes en forme de vogues, comme toutes autres couches.

seroient alors. Je me suis un peu étendu sur cet objet, qui proprement n'est pas du ressort du département des mines, parce que sa majesté m'en a parlé souvent dans ses audiences, et m'a fait connoître sa volonté qu'on lui trouve du sel gemme, et parce qu'il s'agit dans ce mémoire d'un plan raisonné qui embrasse tout le règne minéral, dont le sel fait une des principales parties.

15°. Au défaut du sel gemme natif, on s'occupe depuis un an à en faire un *artificiel* à *Grossensalze*.

La première commission est de 8,000 quintaux pour la Silésie. Si les habitans de cette province en sont contens, comme on a tout lieu de l'espérer, parce que ce sel est plus pur que le sel gemme natif et contient moins de parties terrestres, gypseuses et bitumineuses, ils se passeront du sel gemme de Wieliezcka, et on leur fournira successivement la quantité de 30,000 quintaux qu'ils consomment par an (1).

---

(1) Je me suis convaincu que l'usage du sel gemme est un préjugé, et les bergeries de la basse-Silésie, de la Lusace et de la Saxe le prouvent assez; car toutes ces provinces se servoient autrefois de ce sel, et maintenant du sel cuit, sans que la finesse de la laine en ait souffert. Qu'on donne le sel à bon marché, le règne animal en prospérera infailliblement.

16°. La fabrique de *sel ammoniac* à *Magdebourg*, fournit cet article en quantité suffisante à toutes les provinces en deçà du Weser: elle est parvenue à son degré de perfection par des recherches et des expériences chimiques réitérées, qui lui ont appris à faire ce sel volatil par la double voie de la cristallisation et de la sublimation.

17°. *La fabrique de vert de gris à Halle* est encore dans sa naissance; cependant elle a déja produit 60 quintaux, et augmentera cette quantité successivement.

18°. *La fabrique d'azur de cobalt à Hasserode*, dans la principauté d'Halberstadt, a jusqu'ici tiré sa matière première de l'étranger; il faut voir si dans la suite on trouvera la mine de cobalt dans les environs de cette fabrique. Depuis qu'on lui a ouvert le débouché de la Silésie pour y vendre les espèces de couleurs fines qui ne se fabriquent pas à Querbach, elle a beaucoup prospéré.

19°. On commence, à *Halle*, à faire de *l'alkali minéral*, tant recherché par les verriers, les teinturiers et les savonniers; on y distillera aussi l'*acide de sel*, par lequel on se trouvera dans la suite en état de pourvoir aux besoins nécessaires, et même d'en faire

une exportation lucrative, vu le bas prix auquel on pourra le vendre.

20°. *La fabrique de faïence et de poêles à Magdebourg, et celle de boutons de métal à Halle,* prouvent qu'en procurant aux métiers les premiers matériaux, l'industrie augmente et en tire parti; et il ne faut pas même de fabriques lorsqu'on a de bons artisans.

La direction des mines de ces provinces étant confiée au conseiller du département des mines de Veltheim, le premier régnicole qui se soit voué à cette partie, et qui par l'étude qu'il en a faite au Hartz et en Saxe, s'est acquis les connoissances nécessaires, il n'y a pas de doute qu'en continuant ses recherches minéralogiques dans le détail de ces provinces, il fera toujours plus de nouvelles découvertes, et facilitera le succès de nouveaux établissemens.

VI.

Les provinces de la Westphalie.

La principauté de Minden et le *comté de Ravensberg* ont des montagnes de la troisième formation, qui contiennent des mines de

houilles, des pierres de sable, des pierres à chaux, des sources de sel et des terres colorées.

L'exploitation *des mines de houilles* appartient à une société de particuliers privilégiée pour ces deux provinces; elle s'est bornée jusqu'ici à la mine de Boelhorst près de Minden, qui a fourni l'année passée, 94,947 boisseaux de houilles à la saline de Rheme, et 14,500 boisseaux pour les maréchaux ferrans; mais le produit peut être augmenté, pour qu'on n'ait plus à employer, ni pour la fabrique de sucre à Minden, ni pour d'autres bouches à feu, des houilles d'Oberkirchen en Hesse. Quoiqu'on ait remis la dîme de cette mine, et qu'on ait indiqué à la société les moyens de l'exploiter à moins de frais, elle n'a eu aucun bénéfice, et c'est ce qui l'a découragée de faire de nouvelles entreprises. Cependant comme les houilles sont un besoin essentiel pour les *blanchisseries* importantes à *Bielefeld*, et pour la *saline royale* près de *Minden*, et que le bois renchérit tous les jours, on tâchera de disposer cette société à céder une partie de son privilége à d'autres particuliers qui ont envie d'employer leurs fonds à la recherche et à l'exploitation des houilles qui se trouvent dans les environs de Bielefeld.

Il y a plusieurs carrières de pierres à chaux, de meules et de pierres de sable dans les provinces de Minden et de Ravensberg, qui fournissent non-seulement le pays, mais qui exportent encore. Elles sont affermées, et les fermiers paient une petite redevance aux caisses royales.

La *saline de Minden* admet différentes améliorations.

1°. Elle pourroit se servir de houilles d'une moindre qualité qui font le toit de la couche de Boelhorst, si elle avoit des chaudières mieux construites, et elle feroit prospérer ces mines.

2°. La meilleure construction de ces chaudières auroit pour suite l'épargne d'un sixième au moins de la quantité de houilles qu'elle consomme actuellement.

3°. La machine qui élève les eaux salées aux bâtimens de graduation feroit un plus grand effet, si la construction n'en étoit pas fautive.

4°. Et en donnant plus de profondeur aux puits des sources de sel, on en trouveroit de plus riches, dont l'évaporation et la cuite se feroient plus vîte et à moins de frais.

Les *terres colorées* du comté *de Vlotho*

sont une nouvelle découverte qu'il faut poursuivre. Au reste la principauté de Minden et le comté de Ravensberg, ont des *tourbières* considérables *à Hartum et Petershagen*, mises en bail emphytéotique, dont l'exploitation annuelle est au-delà de 5,000 fouders ou de 180,000 boisseaux de Berlin, à la valeur de 7,500 écus, délivrés à Minden. L'épaisseur de ces tourbières est de 3 à 10 pieds; cependant on ne permet pas qu'on retire plus de douze pièces de tourbes du même endroit, pour que la tourbière ne soit point exposée à l'inondation. Le terrain desséché sert au pâturage et à la culture de plantes potagères. La tourbière de Petershagen a été arpentée en mil sept cent soixante-onze, et de 1731 arpens, il n'en a été exploité jusqu'ici que le tiers: on peut donc compter que cette tourbière seule fournira encore du combustible pour trente ans.

Les différentes carrières de *pierres calcaires*, de *meules et de pierres de sable*, établies dans la principauté *de Minden* et le comté *de Ravensberg*, fournissent aux besoins de ces provinces, et il s'en fait quelque exportation. Elles sont mises en bail et les fermiers n'en paient qu'une petite redevance annuelle à la caisse royale.

Il y a à Bielefeld d'excellens *ouvriers en fer*.

fer qui font des bêches, scies et autres ustensiles, et qui en vendent la plus grande partie à l'étranger ; jusqu'ici ils ont tiré le fer du dehors, mais on leur procurera dans la suite celui du comté de la Marck au même prix.

C'est encore à Bielefeld qu'on a commencé à se servir de *l'huile de vitriol*, au lieu du petit-lait, pour les blanchisseries.

On n'a pas recherché encore les martinets de cuivre qu'il y a dans cette province.

Les comtés de Tecklenbourg et de Lingen, ont des montagnes de la troisième classe.

1o. Les *mines de houilles* sont assez considérables ; le produit de mil sept cent quatre-vingt-quatre est de 68,503 boisseaux, égaux à 8,563 cordes de bois, et 48,915 boisseaux ont été vendus dans les évêchés de Münster et d'Osnabrück.

2o. *Des pierres calcaires*,

3o. *Des meules* et

4o. *Des pierres de sable*, sont encore un produit des montagnes de ces comtés : les dernières se vendent en Hollande pour y être moulues ; mais on les préparera dorénavant dans la province, pour en gagner la main-d'œuvre.

Le comté de la Marck a des montagnes

des deuxième et troisième formations, qui offrent au minéralogiste plusieurs objets intéressans.

Les couches verticales contiennent *des mines de cuivre* et *de plomb*, mais qu'on n'exploite pas, parce que le bois pour les puits, les galeries et les fontes est trop rare, et qu'il faut le conserver pour les fabriques de fer, quoique d'ailleurs le sol de ces montagnes soit si fertile, qu'on pourroit couper tous les quinze ans le bois de charbons.

Dans les couches horizontales, on trouve des *schistes d'alun* et *de vitriol* à *Eppenhausen*, du *marbre coquillé* près de *Hagen*, des *pierres calcaires primitives* et du *sable* le long des bords de *la Ruhr*, de la *pierre calaminaire* près d'*Iserlohn*, des *mines de fer* près de *Sundwich* et *Danenhausen*, des *houilles* et des *sources de sel.*

Les quatre derniers produits bruts étant les plus importans, je parlerai de chacun séparément.

1°. *La pierre calaminaire* qu'on exploite près d'Iserlohn, se consomme par la fabrique de laiton qui y est établie, et dont le produit annuel va au-delà de 50,000 écus, dont elle paie la matière brute à l'étranger, faute d'avoir encore ouvert des mines de cuivre.

Les mines de fer de Dahlen, Heller et *Blanckenstein* sont fondues à *Sundwich* et *Graevenborn*.

Le produit de l'année mil sept cent quatre-vingt-cinq a été de 803,614 livres, pour la valeur de 12,566 écus 6 gros. On augmentera successivement les hauts fours de fers, et on substituera, en tout cas, aux charbons de bois qui sont rares dans ces environs, les houilles dessoufrées.

3°. Les *mines de houilles* dans le comté *de la Marck*, sont les plus importantes de toutes celles qui se trouvent dans les états de sa majesté. L'exploitation de l'année dernière a été de 1,707,461 boisseaux, égaux à 284,593 cordes de bois, tandis qu'en mil sept cent trente-sept, on n'a exploité que 467,874 boisseaux. Ces mines fournissent le comté de la Marck et toutes ses fabriques, les provinces de Clèves et de Gueldre, du combustible dont elles ont besoin, et il s'en fait une exportation très-considérable dans le duché de Bergen, l'évêché de Münster, quelques provinces de l'évêché de Cologne, et même en Hollande.

L'ouverture de la navigation sur la Ruhr par dix-sept écluses, et l'entretien des chemins, facilitent le transport de ce produit des

montagnes de la Marck, et cette province en vend à ses voisins pour la valeur de plus de 200,000 écus. Les mines ouvertes abondent tellement en houilles, qu'en poussant les travaux dans la profondeur, par le secours des pompes à feu et autres machines, suivant également toujours de bons principes d'économie, on pourroit doubler l'exploitation, sans risquer de ne pas la conserver à la postérité. Le bénéfice des propriétaires n'est que de vingt pour cent, et en comparaison de celles de la Silésie, de près de la moitié de moins; mais les intéressés y sont en faute, parce qu'ils ne se soumettent pas encore aux arrangemens économiques qu'on propose, et qu'il faut les y forcer par des lois.

L'usage des houilles, au reste, est aussi général et diversifié, qu'il y a de différentes bouches à feu dans lesdites provinces.

On imitera la méthode de les dessoufrer, pour gagner sur le fret par leur moindre pesanteur, et pour pouvoir s'en servir à la fonte des métaux et aux forges de fer, qui commencent à manquer du combustible nécessaire; on pourra même y faire du goudron pour la consommation de la Hollande.

4°. *Les salines à Unna*, importantes par le débit qu'elles ont dans le comté de la

Marck, les duchés de Clèves et de Gueldres, l'Ostfriese, l'évêché de Münster, les provinces situées le long du Rhin et même en Hollande, admettent les mêmes améliorations que celles de Minden. On pourroit rectifier la construction des bâtimens de graduation et des chaudières, épargner peut-être un cinquième de la consommation actuelle en houilles, trouver des sources plus riches, augmenter la fabrication et étendre le débit. La saline à Werdhol est de peu d'importance; sa source contient peu de parties salines; elle manque de bois, et le transport des houilles dont elle doit se servir est coûteux. Elle sera donc abandonnée probablement par les particuliers qui l'ont entreprise, et la saline d'Unna aura son débit.

La partie méridionale du comté de la Marck, appelée *Sauerland*, est infiniment intéressante, par la multitude d'ateliers qui s'y trouvent, et par le commerce considérable qui se fait de leurs produits: ils s'occupent tous à faire valoir les matières premières du règne minéral, et la nature va au devant de l'industrie qui règne dans ces montagnes entrecoupées de gorges, en lui fournissant, et le bois pour les charbons, et, par plusieurs ruisseaux, les eaux dont elle a besoin pour les machines mécaniques, dont on en trouve

près de 390 de différens genres, sans compter 190 petites forges, et où il se travaille pour la valeur de plus de 600,000 écus par an. On peut comparer le Sauerland aux environs de Sheffield, de Birmingham, et d'autres en Angleterre, Ecosse et Irlande, où les arts et métiers du règne minéral sont dans l'état le plus florissant (1); et comme dans le comté de la Marck, il y a des avantages du local et d'une main-d'œuvre moins chère, il y auroit moyen de s'approprier une grande partie du débit des fabriques étrangères.

J'ai fait voyager le conseiller des mines *Eversmann* dans les établissemens de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; il y a acquis des connoissances dont les fabriques métalliques du comté de la Marck ont déja tiré parti, et dans la suite elles en tireront encore davantage.

La fabrication *du fil de fer et d'acier* est

(1) D'après les exposés présentés au dernier parlement, ces établissemens ont prospéré depuis dix ans en Angleterre, Ecosse et Irlande, au point qu'il doit s'y faire anuellement en verres pour la valeur de 850,000 livres sterlings; en porcelaine et faïence, pour 1,500,000 livres sterlings; en plomb, pour 2,600,000 livres sterlings; en étain, 1,200,000 livres sterlings; en fer, 8,700,000 liv. sterlings; et en acier et quincailleries, 7,500,000 livres sterlings.

très-importante ; et de 200,000 écus qu'elle met en circulation, deux tiers se gagnent déja sur l'étranger. Elle sera perfectionnée par la construction de quelques machines de nouvelle invention, principalement par celle qui fend le fer, pour épargner des bras d'hommes ; on y établira aussi une clouterie, pour employer utilement le déchet qui se fait en fabriquant le fil d'acier, et on favorisera le nouvel établissement d'une fabrique d'aiguilles d'acier à Altena, par laquelle on gagne 60 écus de main-d'œuvre sur chaque quintal de fer. Cette fabrique pouvant vendre ses produits huit à dix pour cent de meilleur marché que celle d'Aix-la-Chapelle, elle prospérera infailliblement. La fabrication *d'acier raffiné* fait un objet de 60,000 écus de gain sur le débit étranger. La matière brute est prise du comté de Nassau et de Schwartzenberg ; on tâchera de l'avoir dans la suite à meilleur marché, d'introduire l'usage des houilles et la fabrication d'acier fondu, enfin d'ouvrir des mines qui fournissent la matière première.

Le fer forgé connu sous le nom *d'osemund*, fournit la matière première pour le fil de fer, les tôles, faux, faucilles, et pour toutes les espèces de quincailleries de fer, particulière-

ment pour les fabriques du duché de Bergen.

Le bénéfice annuel de cette fabrication surpasse la somme de 80,000 écus, que l'étranger paie. On introduira dans ces forges la méthode vallonne, plus lucrative; et pour avoir la matière première à meilleur marché, on fera fondre les scories de ces forges, qui contiennent 40 livres de fer par quintal, et dont l'abondance est grande, parce que cette fabrication existe depuis plusieurs siècles.

La fabrique de *faux, faucilles, serpes* et *autres ustensiles à couper* et à *scier*, fait déja un bénéfice de 30,000 écus sur le débit étranger. On étendra cette fabrication utile, et on tâchera de s'emparer d'une partie du débit de celle de Styrie.

Toutes les autres fabriques en armes *blanches, briquets, ciseaux, clous, couteaux, bêches, chaînes, épines pour cordonnier, fers à cheval, marteaux, pelles, trompes, chapes pour boucles, alênes, limes en paille, forces à tondre les draps et autres*, gagnent annuellement par le débit à l'étranger une somme de 46,000 écus. Elles imiteront de plus en plus les échantillons anglois et leur beau poli, et on leur construira des machines pour pouvoir fabriquer et vendre à meilleur marché. Tous ces établissemens,

subsistant par des particuliers, ils continueront à prospérer par leur industrie, sous la haute protection de leur souverain, qui

(*a*) Daignera leur accorder l'exemption de la levée des recrues, pour toutes les fabriques qui existent actuellement, et pour les nouveaux établissemens à faire;

(*b*) Ordonnera que la culture de bois ne soit jamais négligée, et que les abus d'abymer les forêts par le pâturage et par l'emploi de la terre déracinée pour engrais, cessent;

(*c*) Fera réparer les chemins et ouvrira de nouvelles routes pour faciliter le transport des produits fabriqués;

(*d*) Confiera l'inspection des mines de houilles et des fabriques, à une administration appliquée, et instruite des détails d'une bonne fabrication;

(*e*) *N. B. Fixera l'accise au plat-pays, pour favoriser les marchands qui voudroient s'y établir. Les régnicoles qui se sont établis à Elberfeld, reviendront alors, et rendront le commerce du comté de la Marck plus florissant.*

Je fais encore mention des quatre *verreries* que des Hollandois ont établies, il y a trois ans, *sur le bord de la Rhur*, près des mines

de houilles; elles prospèrent, parce qu'elles ont les houilles à très-bon marché, qu'elles gagnent sur le fret, et que sa majesté leur a accordé la franchise des douanes sur le Rhin. Leur débit en Hollande augmente de jour en jour.

L'intérieur du sol des provinces de *Clèves* et de *Gueldres*, n'a pas encore été assez fouillé; elles appartiennent à la classe des montagnes de la troisième formation et aquatiques : le comté de la Marck leur fournit des houilles, dont elles font usage dans les tuileries, brasseries, teintureries et autres bouches à feu. Cependant comme on exploite dans le voisinage étranger des houilles, il ne seroit pas impossible d'en trouver les couches. Au reste les carrières de pierres calcaires et de sable, fournissent aux besoins pour les chaufours et bâtimens.

La FRISE ORIENTALE a *des tourbières* en abondance; en saignant ce terrain par des canaux, et en y établissant une navigation égale à celle de la province hollandoise de Groningen, elles fourniront non-seulement les tourbes pour la consommation intérieure, pour lesquelles il se paie jusqu'à présent aux voisins la somme de 50,000 écus, mais on en pourra même faire une exportation à l'é-

tranger, et les établissemens des chaufours, verreries et poteries augmenteront, les couches de terres fines ne manquant pas.

Lors de mon premier tour par les provinces de Westphalie, j'ai dressé le plan pour ces tourbières; je l'ai proposé aux états, qui l'ont goûté; et après avoir négocié les 30,000 écus qu'il y falloit employer, on travaille aux canaux et réservoirs d'eau, à la construction des écluses et à l'élargissement des anciens canaux, pour pouvoir mieux charger les bateaux. Ce n'est que l'été passé que j'ai pu placer le chambellan et premier conseiller des mines baron de Stein, intelligent et attaché à cette partie, dans les provinces au-delà du Weser : avec des subalternes instruits, il fera prospérer les arrangemens déja pris.

VIII.

LA PRINCIPAUTÉ DE NEUFCHATEL ET DE VALENGIN

N'a pas été recherchée encore. Ses montagnes sont des rameaux du mont Jura et des Vosges ; elles appartiennent aux secondaires et tertiaires : on y trouve des couches

horizontales de chaux, de marne, et beaucoup de pétrifications. Il y avoit aussi autrefois des mines et des forges de fer, mais le manque de bois les a déplacées, de sorte qu'il n'y en est resté qu'une couple. On trouve beaucoup de tophes dans des grottes, et anciennement on y exploitoit de l'asphalte, bitume qui fait la partie principale des houilles, et qui prouve qu'on ne peut pas y manquer de ces dernières, dont l'exploitation seroit d'autant plus nécessaire, que le bois y est très-rare. Les fabriques en métal d'orfévrerie et horlogerie, et d'autres quincailleries fines, y sont établies, et pourroient fournir à tous les besoins de la monarchie.

Je fais encore mention

I X.

DES MARCGRAVIATS DE BAREUTH, ET D'ANSPACH,

Qui tôt ou tard feront partie intégrante de la monarchie prussienne. Ils ont des montagnes de toutes les classes dont le point d'appui est le fameux *Fichtelberg*. Il y avoit autrefois des mines d'or et de cuivre, exploitées avec quelque bénéfice; elles ont été abandonnées,

parce qu'on a cru pouvoir tirer plus grand parti de la vente des bois (1).

Cependant il se trouve dans ces deux marcgraviats, *treize hauts-fourneaux de fer*, qui font, dans l'espace de trente-neuf semaines,

---

(1) Il existe un calcul très-intéressant, dans une dissertation que M. de Florencourt a publiée récemment, qui fournit les raisons pourquoi l'exploitation des mines ne peut plus être aussi lucrative qu'elle a été dans le quatorzième siècle. La différence qu'il y a dans les salaires et la paie des ouvriers, est aujourd'hui trop considérable. Cent soixante-cinq ouvriers employés à l'exploitation d'une des mines de la Saxe, coûtent aujourd'hui, en treize semaines, 2120 écus, et n'auroient coûté dans le dixième siècle que 25,226 pfenins, ou deux cent cinquante livres de cuivre. Les autres dépenses pour de la poudre, de l'acier, du bois, montent à 1590 écus, et n'auroient fait dans le quatrième siècle que tout au plus trois cent soixante-quinze livres de cuivre. Toute la dépense de l'exploitation pour un quartier de treize semaines, fait donc une somme de 3710 écus, et elle n'auroit fait dans le quatorzième siècle que six cent vingt-cinq livres de cuivre, dont la valeur, le quintal estimé à trente écus, ne fait que 170 écus. Il faudroit donc que la mine produisît vingt-deux fois autant d'argent qu'elle en auroit fourni dans le quatorzième siècle, pour faire gagner aux intéressés d'aujourd'hui autant qu'à ceux du temps passé. Ce calcul prouve que peu de particuliers trouveront leur compte à exploiter des mines, mais que le souverain doit donner un roulement à la masse, de l'argent qui se trouve dans ses coffres-forts et dans la monarchie, pour donner une impulsion active à cette partie de l'industrie nationale.

60,840 quintaux de fer de gueuse d'une qualité exquise : on y forge beaucoup de *tôles*, et on y fabrique un bien bon *fil de fer*. De même les fabriques *de vitriol*, *d'alun et d'azur*, sont dans un état florissant, et on calcule que le bénéfice de leurs propriétaires va à une somme annuelle de 45,000 florins d'Allemagne. Le profit qu'on retire des carrières de marbre, qui fournissent cette pierre d'une bonté et d'une beauté égales à celles de l'Italie, doit encore être considérable.

Je finis ce mémoire, en observant que les magasins de fer, et les forges de la Poméranie et des Marches, étant confiés à la direction du conseiller des mines, *Welhing*, très-intelligent et bon calculateur, et le département des mines étant composé de membres très-instruits, fort zélés, intelligens, ayant les connoissances nécessaires du local, et toutes les qualités pour faire annuellement la revue de tous les établissemens avec succès, le conseiller privé des mines *Gerhardt*, et le premier conseiller *Monnich*, s'occupant en outre à instruire, par leurs cours de chimie, de minéralogie, de mathématiques et de physique, les employés et les jeunes gens qui se vouent à ce métier ; je ne doute guère que les établissemens qui sont du ressort du département des mines, prospéreront de jour

en jour, au point que dans la suite le département pourra fournir à l'état tous les articles qu'il peut être dans le cas de tirer jusqu'ici de l'étranger, et de sauver par là les grandes sommes qui ont dû sortir du pays pour ces objets; sommes qui, pour le fer seul, depuis que l'entrée en fut défendue en mil sept cent quatre-vingt, vont à 607,786 écus.

Je serai au comble de mes vœux, si cet exposé mérite l'attention que sa majesté le roi de Prusse a daigné vouer au règne minéral de ses états, dont l'objet n'est surement pas moins important que ceux des deux autres règnes, et qui contribue tant à la richesse nationale et au bonheur de ses peuples.

FIN DU TOME SECOND.

00027672

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016